

VI 7
1204

B C U I A S I

Central University Library

B C U I A S I

IBDL. CENTR. UNIV.
M. P. M. I. CU'IASI
A VI-1204

Central University Library Iasi

B C U I A S I

Central University Library Iasi

B C U I A S I

Central University Library lasi

A VI
1204

ALBUM MOLDO-VALAQUE,

OU GUIDE POLITIQUE

ET PICTORESCQUE

A TRAVERS LES PRINCIPAUTÉS DU DANUBE.

..... Cosaque ou Républicaine!...
(NAPOLÉON).

..... « Savez-vous que vous me dites-là des choses dont ni M. Guizot, ni aucun de mes ambassadeurs ne se doute? »... et le roi Louis-Philippe répétait ces choses à son ministre qui me gourmandait pour avoir osé entretenir S. M. de chimères!... Puis la dynastie d'Orléans s'écroulait... et les deux seuls grands intérêts Européens... la Révolution... et la Russie!... se retrouvaient en présence!... les Principautés du Danube, ces sentinelles héroïques avancées... perdues... de la démocratie, se levaient, alors, pour vous défendre!... puis elles tombaient aussi... puis Milan, puis Prague, puis Messine, puis Vienne, puis Berlin demain peut-être!... puis.....

(Mémoire sous presse!..)

A moi! Auvergne!... ce sont les ennemis!...
(Histoire de la guerre de sept ans)



A PARIS,

AUX BUREAUX DE L'ILLUSTRATION,

Rue de Richelieu, 60,

B C U I A S I

A-9765
B.C.U. "EMINESCU" IASI
11-104

Central University Library Iasi

34/1920
Ado Buc lar

425310

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



ALBUM



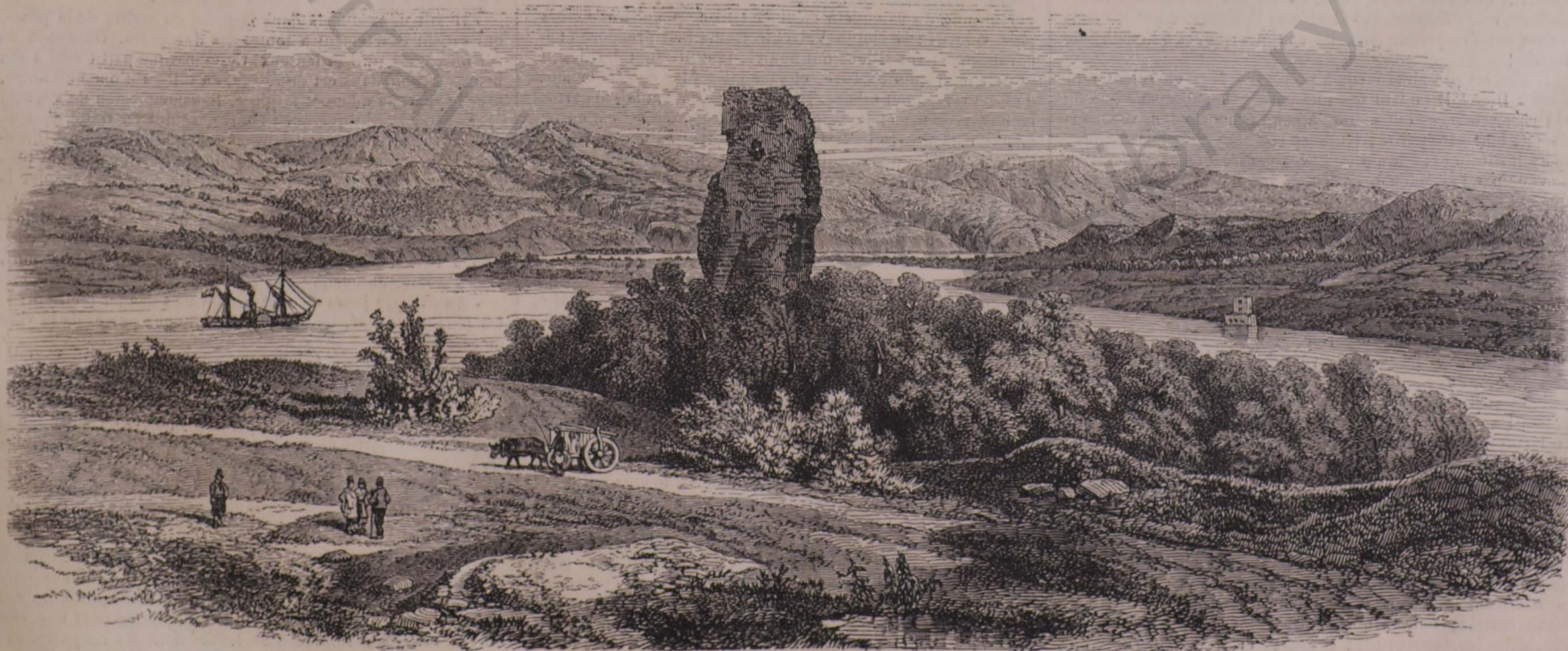
MOLDO-VALAQUE.

SOMMAIRE.

Restes de la Tour de l'Empereur Septime-Sévère et du Pont de Trajan sur le Danube. — Le Stepa. — Costumes Valaques et Tziganes (hommes). — Costumes Valaques et Tziganes (femmes). — Ruines du Château de Tirgowist, ancienne capitale de la Valachie. — La Panagia, sommet des Karpathes moldaves. — Forteresse de Niamzö. — Néophyte métropolitain de Valachie. — Une invasion de Sauterelles. — La Sauterelle d'Égypte. — Eglise et Khan Saint-Georges, à Bucharest. — Khan Manouk. — Grégoire Ghyka, hospodar de Moldavie (costume ancien). — Le prince Alexandre Ghyka, hospodar de Valachie (costume moderne). — Les bords du Pruth. — La ville de Jassy, capitale de la principauté de Moldavie. — Une soirée chez le prince régnant, à Jassy. — Religieux moldave. — Monastère de Niamzö. — Religieuse moldave. — Vue générale de Bucharest, capitale de la

principauté de Valachie. — Une rue à Bucharest. — Une soirée chez le prince régnant, à Bucharest. — Dames valaques en costumes orientaux. — La Steoa (fête de Noël à Bucharest). — Bijoux et vases d'or massif, de travail byzantin trouvés en Valachie par des Bohémiens. — La Tour de Coltza, bâtie à Bucharest par les Suédois de Charles XII. — Pics du Boudchjesch. — Un Consul général étranger à Bucharest. — Un relais de poste en Moldo-Valachie. — Halte de chasse dans les steppes. — Ruines de l'église catholique d'Argisch, dans la petite Valachie. — La fête des ouvriers français dans une forêt moldo-valaque. — Les Hora, danses nationales valaques. — Les Mockans (pâtres transylvains). — Un Consul général étranger en voyage. — Ruines du fort Saint-Georges à Giurgewo. — Le port d'Ibraïla en Valachie. — Château de Dihrestein sur le Danube (prison de Richard-Cœur-de-Lion). — Dorobantz, districts de Romanatz, Tirgowist, Slatina. — Czerny-Georges, ou Georges-le-Noir, hospodar de Servie. —

Portrait et thougra (signature) de sa hauteesse le sultan Abd-ul-Medjid-Kan, fils de Mahmoud, toujours victorieux. — La princesse Marie Bibesko. — Révolution subite dans les principautés Moldo-Valaques. — Evénements de Jassy et de Bucharest. — La Jeunesse Roumaine. — Kalougareni. — Les portes de fer. — Les châteaux du Danube. — Mission de Soliman-Pacha. — Triomphe de la suzeraineté ottomane. — Mission de Fuad-Effendi. — Le général Duhamel. — L'intrépide Maggiero. — Détails politiques et privés sur ce célèbre chef de Pandoures. — Rencontre d'un Slave. — Ses récits politiques. — Pétersbourg. — La route de Pétersbourg à Constantinople. — L'empereur Nicolas jugé par les Slaves. — Portée directe des événements des principautés du Danube sur l'honneur et sur la sécurité de la République française. — Crimes du protectorat russe. — Enquête à faire!... — La question des travailleurs français en Moldo-Valachie. — Belgrade, la Jérusalem des Slaves. — Épisode.



Restes de la Tour de l'Empereur Septime-Severe et du Pont de Trajan sur le Danube, d'après M. M. Bouquet.

CR

A. M. C**, DÉPUTÉ, à Paris.

« Paris, le 15 février 1848.

» MONSIEUR,

« Permettez-moi de compléter et de clore aujourd'hui tous les travaux importants que vous m'avez autorisé à vous remettre depuis six semaines, jour par jour, sur les principautés du Danube, en faisant passer sous vos yeux un album dû au crayon d'un de mes amis, M. Michel Bouquet, artiste des plus distingués. Ce charmant album, dont quelques dessins ont déjà été publiés chez MM. Vi- bert et Goupil, éditeurs à Paris, aura le mérite de vous conduire au milieu de ces localités auxquelles vous voulez bien accorder tant de sympathies politiques. Je ne désespère pas non plus que le texte n'attire aussi votre attention quand vous saurez que c'est moi qui l'ai fait dans l'un de mes rares moments de loisir.

» Recevez, » etc.

AUX LECTEURS FRANÇAIS.

Ce ne sont pas seulement des images que nous mettons aujourd'hui sous les yeux du public !

Notre but est plus grave, il est plus important. Il consiste à donner encore, *en temps utile*, une très sérieuse leçon d'histoire, de géographie et de politique.

Où, cette publication a, selon nous, la plus haute portée. Dans un temps où l'art a à-peu-près illustré tout ce qui était de son domaine, nous voulons, nous, illustrer jusqu'à nos lecteurs eux-mêmes, en leur inspirant, au lendemain de l'incorporation de Cracovie et de l'occupation de Ferrare, la volonté, mais la volonté éclairée et énergique, de préserver désormais d'une politique osée et envahissante, deux vastes et riches provinces sur l'importance et l'étendue territoriales desquelles, après avoir parcouru cet Album, personne, en France, ne pourra arguer, comme on le fait à chaque instant aujourd'hui, de l'obscurité, de la confusion qui entourent leur situation générale.

Qu'on le sache donc bien une fois pour toutes, et pour ne plus l'oublier, il y a en Europe près de neuf millions de Valaques, ayant la même mère que nous, parlant un idiome latin, et se reconnaissant entre eux au nom de *Roumouns*, c'est-à-dire de Romains.

C'est sur eux que nous voulons répandre à temps la double lumière de l'artiste et du chroniqueur.

C'est d'eux, pressés, menacés par la même politique qui partagea un jour la Pologne, et qui déjà les a décimés par des incorporations successives, que nous voulons parler.

Nous le ferons le plus brièvement possible, mais, toutefois, sans omettre aucun des points historiques, géographiques, politiques, qui recommandent à un si haut degré ces intéressantes populations aux sympathies des peuples libres.

Plusieurs publications antérieurement faites en France, nous imposent à leur sujet d'étranges devoirs.

L'art nous aidera cette fois à combler des lacunes trop souvent créées par une bien coupable indifférence.

N'aurons-nous pas, en effet, atteint déjà un but important, si nous parvenons à fixer d'une manière arrêtée les idées de nos lecteurs sur la situation politique des principautés du Danube ? M. le ministre de l'instruction publique met entre les mains de la jeunesse des collèges un ouvrage auquel maint homme d'État, ministre ou membre de la représentation nationale, a souvent demandé les seules notions ethnographiques qu'il possède ; nous voulons parler de l'Atlas de Lesage, lequel enseigne dans des cartes enluminées avec des frais immenses, que des provinces, grandes à elles deux comme le tiers de la France et plus riches encore, dont l'indépendance territoriale est une des conditions *sine qua non* de l'équilibre européen... eh ! bien, est-ce croyable ? l'Atlas de Lesage enseigne, depuis plus de trente années à la France entière... que dès l'année 1806, époque des plus grands succès militaires de l'Empire, la Valachie et la Moldavie ont été conquises par l'empereur Alexandre et incorporées à l'empire de Russie !

Il n'en est pas ainsi jusqu'à présent, grâce en soient rendues à Dieu ! Il ne faut pas que jamais l'on apprenne que de si riches provinces ont vu tout à coup échanger leur indépendance, leur nationalité, leurs grands souvenirs historiques, leurs institutions, leurs privilèges, contre une incorporation amenée par l'abandon dans lequel les laissent les divisions qui ont éclaté depuis quelque temps entre la France et l'Angleterre. Mais si demain la nouvelle en arrive à Paris, et qu'on entende dire que les Russes sont entrés à Bucharest, il ne faut pas que l'on prenne Bucharest pour la capitale de la *Bucharie*, et que les susceptibilités parlementaires de notre grande nation s'apaisent sous le prétexte que l'ordre règne dans *Boukhara* !...

Parler de ces provinces, parler des intéressantes populations qui les habitent, placer sous les yeux du public plus de quarante desseins capitaux, qui, confiés aux plus célèbres artistes, mettent en lumière les richesses du présent, la mémoire du passé, les espérances de l'avenir dans ces contrées abondantes et fertiles, c'est inspirer, nous le savons, le désir de leur tendre une main amie, dussions-nous le faire avec quelque péril, par dessus la tête de voisins moins amants que nous de l'art, de la poésie, de la liberté.

En attendant, combattre de grands desseins par de tout petits dessins, nous a paru être une guerre du meilleur goût ; nous avons osé croiser nos crayons avec la plume des congrès ; et nous répétant qu'enseigner en amusant, amuser en illustrant, ne pouvait manquer d'être en France d'un attrait certain, nous avons embrassé avec d'autant plus de zèle, dans les conjonctures si graves et si douloureuses où

nous nous trouvons, la route que nous allons suivre, qu'en cherchant à la semer de quelques fleurs, nous avons la conviction que, cette fois, les fleurs y préserveront des précipices et montreront le chemin à de grandes et belles et bonnes et patriotiques actions.

Château de Villebon (Eure-et-Loir), septembre 1847.

TOUR DE SÈVERIN.

Les Moldo-Valaques descendent des soldats de ces légions romaines qui, au premier siècle de notre ère, ont conquis et renversé la monarchie Dace du roi Décébale.

La tour de Séverin, ou tour érigée par l'ordre de l'empereur Septime Sévère, est élevée au lieu même où les Romains, conduits par Trajan, traversèrent le Danube pour mériter à cet empereur l'impérissable trophée qui fait encore de nos jours la plus éclatante parure de la ville de Rome.

Après des derniers vestiges du pont romain qui devait mener à tant de gloires, on retrouve, précisément au bas de la tour de Séverin et pour ne plus les quitter qu'aux frontières de la Germanie, des voies romaines (ces voies lactées de l'histoire de notre planète) qui, après 2,000 ans, marient encore à la Rome chrétienne le souvenir des peuples que la croix devait consoler du malheur d'avoir été vaincus.

UNE VUE DES STEPPES.

Le steppe est la route que depuis le quatrième jusqu'au dix-septième siècle toutes les grandes migrations de la race humaine ont parcourue et suivie.

Il sera, au jour d'un conflit européen, infailliblement le lieu où se livrera la bataille.

Là, en effet, est une mer de terre, un océan de steppes où l'agriculture n'entravera jamais la marche rapide des canons et encore moins la droite portée des boulets.

C'est là le chemin successivement suivi par chacune des grandes races conquérantes.

Attila, Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet, Mahomet IV, Souwaroff, y passèrent.

La conquête, en ces champs sans limites, y va toujours de l'Est à l'Ouest !

Chaque étape y est encore marquée par les tumulus (movila) de l'invasion des Huns et des Goths !

Ces jalons sont tous là. Impérissables indications laissées par la migration des Barbares depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux Carpathes, on les retrouve à chaque pas dans la direction de l'Orient vers l'Occident !

Étrange spectacle alors présenté par ces époques de prétendue perfectibilité politique que de voir laissés en jachères les terrains les plus admirablement fertiles de l'Europe, que de voir tant de familles allemandes, anglaises, françaises même, transporter péniblement leurs pénates au Texas, à Montévidéo, dans les Californies, à la Nouvelle-Zélande, plutôt que de venir à ces champs danubiens où, année commune, l'épi rapporte trente fois sa valeur ! ! !

On dirait que, déjà préparées par Dieu, et à un jour qui n'est pas loin, au duel qui devra enfin se livrer entre les armées de la pensée libre et celles du despotisme et des aristocraties européennes, ces vastes arènes se savent prédestinées aux combattants de ces litiges, qu'elles ne veulent alors d'autre soc que le sabre, d'autre engrais que le sang humain !

C'est là que se règlera infailliblement le sort du monde.

Si les Romains de Trajan, d'Aurélien, de Constantin-le-Grand pénétraient dans la Dacie et dans la Germanie au moyen de ces voies et de ces ponts qui, après des siècles, demeurent des monuments de la plus audacieuse structure, c'est par le steppe qu'à partir des hauteurs du Caucase et du Thibet, la main de Dieu y conduisit les Barbares appelés à renverser jusqu'à Rome elle-même. La largeur immense de ces chemins était proportionnée d'avance à l'épaisseur des bataillons que Dieu avait résolu d'y faire passer. Des rangs de ces hordes venues de l'Est, tous, si l'on excepte les Mongols, ont suivi cette route pour ne plus jamais la reprendre ; jusqu'à la fin du quatorzième siècle leur mission, mission divine, fut de prendre possession de l'occident de l'Europe, d'y régénérer par le sang du vainqueur celui de tant de peuples efféminés, puis vaincus : la Moldo-Valachie forma leur première étape européenne ; ses sillons ont nourri, tant ils sont fertiles, la grande migration barbare, et sans jamais lui demander alors de sang versé pour salaire. Tous y ont cependant laissé partout leur empreinte ; et la langue valaque, comme celle d'un immense caravansérail qui aurait recueilli, les uns après les autres, tous les peuples du monde, est un si curieux rendez-vous des dialectes de l'univers, sanscrits, arabes, russes, grecs, germaniques, turcs, latins, qu'assurément un Roumoun, ouvrier dans la tour de Babel, y eût été le moins embarrassé au milieu de la confusion générale des langues, lui seul ayant dû toujours trouver quelqu'un à qui parler.

On distingue au milieu du steppe l'emplacement de cette grande bataille de Rinnik dont le nom, avec celui de l'Italie, s'accola, un jour, dans l'histoire militaire des Russes, à celui du feld-maréchal Souwaroff !

Quelques vingt ans plus tard, le fils de Souwaroff *Rinniksky-Italsky*, général aussi, mais d'un moindre renom, au service de l'empereur Alexandre, se présente en équipage de poste pour traverser la rivière de Rinnik qu'on passe ordinairement à gué, mais que venait de grossir subitement un de ces orages si fréquents dans la pleine mer de ces déserts de terre. Parti de Bucharest depuis quelques heures, il était porteur de ces ordres qui abaissent là, comme par enchantement, toutes les difficultés du voyage devant un homme de son nom, de son grade, disons-le tout de suite, de son pays !... Mais la rivière était menaçante... chacun s'interpose pour supplier le fils du vainqueur de Rinnik de ne pas exposer sa vie en tel lieu... Vains conseils !... Le général Souwaroff ordonne à sa troupe d'entrer dans le torrent, qui, entraînant tout, gens, chevaux, voitures, ajoute encore aujourd'hui à

la vivacité des vieilles superstitions romaines que conserve le paysan roumoun, en laissant à quelques lieues de là sans vie... l'héritier de ce Scythie farouche qui avait osé joindre à son nom la double mémoire de victoires remportées, aux pays de Trajan, sur des Valaques, comme aussi sur l'Italie !...

TIRGOWIST.

De même qu'après quarante jours d'un déluge universel, l'arche de Noé, par le fait de l'écoulement des eaux, finit par s'arrêter en Arménie au sommet des monts Ararat, de même au premier jour marqué pour le reflux de ces flots de race humaine qu'un invisible pouvoir avait poussé vers les régions de l'Occident, la ville de Tirgowist, longtemps la capitale de la Moldo-Valachie et aujourd'hui en ruines, devint le point où s'arrêtèrent en état de société politique constituée les Romains descendants des légions de Trajan, Daces de Décébale, Huns d'Attila, Sarmathes et Goths venus du Nord, Barbares de toutes formes, de toutes migrations, et enfin Mongols de Gengis-Kan, formant là, comme au sein de l'arche préservée, un échantillon curieux de chacune des races survivant au tourbillonnement de l'espèce humaine pendant les huit derniers siècles.

Tirgowist resta longtemps, comme capitale, la résidence des princes roumouns ; l'un d'eux, féroce comme Néron, voluptueux comme Sardanapale, voulut prouver un jour dans un festin sa double descendance asiatique et romaine : il ordonna qu'on mît le feu aux quatre coins du palais où il était, dans une orgie somptueuse, de nombreux convives, et il s'y fit réduire en cendres avec eux.

Voltaire, dans son *Histoire de Charles XII*, raconte que ce fut à Tirgowist que le héros suédois, empressé, après sa longue captivité à Bender, de repartir tout à coup, comme Roi, au milieu des événements militaires qui s'accomplissaient dans le Nord, prit la résolution énergique et singulière de déposer là, pour un moment, la larve brillante du prince le plus belliqueux de la terre, et d'y prendre son vol d'aigle vers de nouveaux exploits.

« Quand le roi fut à Tirgowist, dit l'immortel historien, il assembla sa suite dans une grange, et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie, sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

« Il ne prit avec lui que Doring, et quitta toute sa suite gaîment, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux ; mit un chapeau brodé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu ; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage.

« Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie et le Meckelbourg ; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et allongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune Doring, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval : le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à Doring, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent : Doring ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or : « Donne-m'en la moitié, dit le roi ; je vois bien que tu n'es pas en état de me suivre, j'achève-rais la route tout seul. » Doring le supplia de daigner se reposer du moins trois heures, l'assurant qu'au bout de ce temps il serait en état de remonter à cheval et de suivre sa majesté : il le conjura de penser à tous les risques qu'il allait courir : le roi, inexorable, se fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux ; alors Doring, effrayé de la résolution du roi, s'avisant d'un stratagème innocent : il tira à part le maître de la poste, et lui montrant le roi de Suède : « Cet homme, lui dit-il, est mon cousin ; nous voyageons ensemble pour la même affaire ; il voit que je suis malade, et ne veut pas seulement m'attendre trois heures ; donnez-lui, je vous prie, le plus méchant cheval de votre écurie, et cherchez-moi quel-que chaise ou quelque chariot de poste. »

« Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfait exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux. Ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui, ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

« Il fut forcé de se mettre sur le chariot de Doring ; il dormit sur de la paille ; ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant sur une charrette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

« Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

« Le roi cria à la sentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède. »

Il existe à Bucharest, en la possession de M. Michel Ghyka, frère de l'ancien prince régnant, une grande et forte épée, trouvée à Tirgowist et sur laquelle se trouve inscrit en toutes lettres :

CAROLUS XII, SUECORUM REX !...

COSTUMES BOHÉMIENS.

C'est devant la dernière invasion mongole que s'est trouvée à son tour pourchassée cette bizarre famille qui, de nos jours encore, parcourt à l'état aventureux et nomade plusieurs des contrées de l'Europe. Race intelligente, gracieuse et fine, elle fut incessamment résolue à se fondre dans les rangs des na-

tions qu'elle traversait, toutes les fois qu'en échange de sa vie libre et à ciel ouvert il lui serait offert des avantages certains. Le roman de *Notre-Dame de Paris* nous raconte en termes assez éloquentes le moment de leur apparition parmi nous, pour que personne n'ignore depuis quand ils fixèrent en France, à Paris même, leurs premières tentes. Peu à peu des rues de la Petite et de la Grande-Truanderie, comme aussi de la cour des Miracles, ils se sont imperceptiblement mêlés à tous les rangs de la société française; aussi, en les cherchant bien, où ne les retrouverait-on pas aujourd'hui? Sur les quais, aux boulevards, à l'Opéra, sur les listes électorales, à la Cour, dans le jury, selon qu'ils sont demeurés bateleurs, danseurs, musiciens, montreurs de singes, vendant leurs filles, trafiquant d'eux-mêmes, vivant de l'avenir qu'ils prédisaient, ou se servant de leur remarquable intelligence pour arriver à la fortune. Mais là où rien ne leur a été offert qui primât, selon eux, la vie de l'oiseau, celle du bandit ou du nécroman, ils sont restés absolument tels qu'on les voyait fuir devant les hordes de Gengis-Kan ou de Timour, c'est-à-dire nus, voleurs, artistes, mendiants et libertins. Pour armes offensives et défensives, ils ont leurs femmes; armes de portée infailible, armes aux blessures douloureuses et profondes, la suave et délicieuse création d'Esmeralda peut aider à mesurer le péril qui s'attache à elles. Aussi, tout vaincus et parias qu'ils sont, les Bohémiens ont-ils vu avec orgueil leur sang plus d'une fois mêlé aux races conquérantes.

Le malheur du pays moldo-valaque, entre-autres infortunes, veut que, liés de tous temps aux jeux et à la vie d'enfance des castes infimes de la race noble, les Bohémiens aient déjà imposé dans la petite noblesse plus d'un usage, plus d'une habitude, souvent même plus d'une parenté; c'est un des abus auxquels, dans les vues d'une saine politique, il est le plus intéressant et le plus urgent de couper court!

LA PANAGIA.

Le pic le plus élevé des Carpathes moldaves.

C'est le nom de la Vierge toute sainte (Panagia) que ces descendants des Romains, mêlés à tant de croisés chrétiens et de barbares convertis, ont donné au plus haut sommet des Carpathes moldaves! Le voyageur, monté par un beau jour sur cette crête riante et accessible, bien qu'élevée de plus de 2,400 mètres, voit au-dessous de lui les pics gigantesques des nombreuses montagnes qui l'environnent comme autant de vagues d'une mer de pierre, d'un océan à l'onduleuse immobilité.

C'est aussi dans de semblables localités qu'abonde le luxe de ces superstitions romaines dont parlent plusieurs des écrivains qui de nos jours ont décrit la Moldo-Valachie: « Les légendes n'y manquent pas, dit M. Desprez dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, elles sont en général patriotiques ou religieuses, et, dans les deux cas, il est rare qu'elles ne mêlent pas les temps modernes avec les temps anciens, les héros du moyen âge avec les héros romains. Il est surtout un personnage particulièrement cher à l'imagination du paysan roumain et qui lui apparaît toujours entouré de gloire et de puissance, c'est le vainqueur du roi Décébale, c'est Trajan lui-même! Ils ne retrouvent pas seulement sa trace glorieuse dans les ruines des monuments élevés par lui sur le territoire national, ils croient reconnaître aussi sa présence dans les grandes manifestations de la nature. La voie lactée, par exemple, c'est le chemin de Trajan; l'orage, c'est Trajan qui gronde ou qui menace; enfin tout ce qui porte l'empreinte de la force et de la grandeur, c'est l'œuvre de Trajan, dont l'ombre paternelle n'a pas cessé de veiller sur les destinées de la Romanie! »

A environ cinq cents pieds plus bas que le sommet de la Panagia se trouve, effectivement, une aiguille prodigieuse de pierre découpée, ou plutôt rongée par la dent des orages séculaires, et dans laquelle on veut absolument voir une maîtresse infidèle de Trajan, Dokia, changée en rocher! « Les patriotes moldo-valaques se plaisent à admirer dans ces croyances le culte naïf de la nationalité, » ajoute encore M. Desprez; mais, au temps où nous vivons, dirons-nous à notre tour, le nom de la Vierge toute sainte, donné à ce col éminent et parfois périlleux, fait qu'aux jours marqués pour les tempêtes, chasseurs ou pèlerins, tout à coup surpris et enveloppés par d'épouvantables ouragans, voient cependant redoubler leur courage en se sentant protégés; puis ne discernant plus les hommes tant ils sont à l'éloigné et petits, mais plus rapprochés de Dieu, lui si grand partout, ils sont portés à s'agenouiller tout naturellement en disant: « Seigneur, c'est ici que je vois surtout mon néant, ma faiblesse, daignez les prendre en pitié!... » Tant l'homme, à l'heure des choses élevées et solennelles est instinctivement porté à chercher, contre sa propre misère, un refuge dans le sein de celui qui la créa, et dont la pensée, chez les races chrétiennes, représente toujours un pardon et une espérance!...

FORTERESSE DE NIAMZŌ.

A l'apparition des Turcs-Seldjoucides, les plus valeureux de tous les peuples qui avaient formé en Europe la grande invasion barbare, la forteresse de NiamzŌ, construite comme un nid d'aigles au sommet d'un roc à peu près inaccessible, devint un des boulevards les plus redoutables que la chrétienté eût à opposer à ces fiers ennemis. L'histoire raconte qu'Étienne-le-Grand, prince de la Moldavie, venant y chercher un refuge après la bataille perdue contre Bajazet, en fut repoussé par sa mère, qui, suivie de ses femmes, lui en fit fermer les portes, en prenant le ciel à témoin qu'elles ne se rouvriraient que devant son fils vainqueur des Turcs! Cette héroïque conduite valut aux Moldo-Valaques la victoire de NiamzŌ, dans laquelle 10,000 soldats chrétiens battirent 70,000 infidèles. Quelques années plus tard, une politique habile et fière porta ce même prince, le plus illustre parmi les Roumains, à conseiller à son fils, en qui il ne reconnaissait pas, comme en lui-même, des éléments de résistance contre les succès des mu-

sulmans, d'offrir à l'empereur de Constantinople, moyennant tribut, de devenir le suzerain et le protecteur de la riche principauté de Moldavie assaillie de tous côtés par tant d'ennemis à la fois. Ce pacte fut consenti par Bajazet, et cet exemple, qui ne tarda pas à offrir des avantages réels, fut bientôt imité par la principauté de Valachie. Ce point historique est des plus importants, puisqu'il établit que les habitants de ces riches et vastes provinces n'ont jamais été réduits par la force des armes, et que le lien de vassalité qui les unit à la Porte-Ottomane résulte d'un contrat proposé par eux-mêmes.

Il n'est pas sans intérêt de dire ici que le nom de Niamz est slave, qu'il signifie *muet*, et que c'est sous cette appellation que les Russes continuent à désigner tous les peuples et notamment les peuples germaniques, leurs voisins, qui, parlant une autre langue que la leur, sont réputés par eux privés de l'usage de la langue, ou, ce qui revient au même résultat à leurs yeux, s'en servant pour parler un idiome que les Slaves ne comprennent pas.

Cette bizarre dénomination est peut-être appelée à jouer un rôle plus important qu'on ne le suppose dans les graves querelles qui se préparent entre Slaves et Allemands!...

LE BOUDCHIESCH.

De savants religieux, historiens de l'invasion mongole, racontent qu'un des plus formidables lieutenants de Gengis-Kan était *Boudchiesch*, un de ses nombreux gendres! L'apparition de ce farouche capitaine sur le plateau de la grande Valachie, où il pénétra vers la fin du quatorzième siècle à la tête de ses hordes victorieuses et par la plus effroyable des anfractuosités des monts Crapacks, laissa sur la terre Roumoune, et jusque dans la capitale, une telle terreur qu'aujourd'hui encore, après plus de 500 ans écoulés depuis l'irruption tartare, le souvenir du chef qui la commandait s'est en quelque sorte identifié dans la montagne elle-même, et quand l'étranger demande, à Bucharest, quel est le nom de ce pic gigantesque qui, par tant de journées diaphanes et serènes, semble encore se dresser contre le repos de la ville opulente et tranquille, chaque passant étonné que son nom ne lui soit pas connu, répondra: « Ce géant de pierre, mais, c'est Boudchiesch!... »

KHAN ET COUVENT DE SAINT-GEORGES.

C'est dans ce monastère, situé au centre même de la ville de Bucharest et, presque entièrement détruit par le terrible incendie du jour de Pâques 1847, que les princes indigènes valaques reçoivent leur investiture, et qu'après eux, à dater de 1716, les princes du *Fanar*, désignés par la Porte-Ottomane pour régner sur ces provinces, prenaient aussi possession de leurs offices!

Le nom de ces derniers princes, *Fanariotes*, ne rappelle que trop, hélas! quels furent leur arbitraire, leur démoralisation, leur cupidité, leur astuce. Toutefois, empressons-nous de le dire, c'est à quelques-unes des traditions qu'ils ont introduites, et, notamment, à la langue grecque, importée par eux dans la principauté, que les Moldo-Valaques sont en partie redevables aujourd'hui des lumières, de la finesse, de l'atticisme qui les distinguent. Rencontrant en effet dans le grec, comme ils l'avaient déjà tout naturellement trouvé dans leur propre langue par le latin, le plus riche complément d'études d'humanité, ils ont été merveilleusement disposés à entrer à pleines voiles dans toutes les idées, dans toutes les habitudes de la civilisation moderne, et cela par l'extrême facilité avec laquelle ils parlent la langue française. Il existe une autre conséquence naturelle de tous les avantages dont nous venons de parler, c'est que l'accent que la plupart de nos voisins les plus rapprochés, tels que les Anglais, les Italiens, les Suisses! conservent toujours, et d'une manière si prononcée, en parlant notre langue, les Valaques et les Moldaves ne l'ont pas. Non-seulement ils parlent le français de la manière la plus agréable à l'oreille, mais il en est même quelques-uns d'entre eux qui, par une connaissance approfondie du grec, parviennent à savoir et à parler notre langue, dans la haute conversation, beaucoup mieux que la grande généralité des Français!

Aussi, nous n'hésitons pas à le répéter, abstraction faite des dons particulièrement naturels à la race roumoune, abstraction faite de l'élégance, de la douceur, de la politesse de mœurs qui lui est propre, nous avons toujours considéré la langue grecque, apportée en Moldo-Valachie par les Fanariotes, comme ayant formé une des principales planches de salut au milieu des naufrages auxquels les malheureuses vicissitudes de guerres de quatre siècles ont exposé cette race intéressante. Grâce à la langue grecque, notre ère de civilisation et de liberté a trouvé les Moldo-Valaques admirablement façonnés à prendre, dans la langue universelle, tous les reflets des idées de progrès, à reproduire, au besoin, tous les feux de l'amour antique de la patrie... tous les enthousiasmes du culte moderne de la nationalité!...

LE KHAN-MANOUCK.

Voilà Constantinople au milieu de Bucharest! Pourquoi faut-il qu'en présence du protectorat si impopulaire de la Russie, le principe de la suzeraineté musulmane ait été si long-temps représenté, là, par de pareilles monstruosités?

Les trois forteresses de Tourno, de Giurgewo, d'Ybraïla... les princes fanariotes... les empallements... les strangulations... les morts violentes... telles étaient les choses par lesquelles le Turc asiatique se révélait, autrefois, au Roumoun!...

Mais, aujourd'hui que le Turc s'est fait Européen, aujourd'hui que le titre de sultan ne signifie pas seulement, en langue turque, « le calife, » mais veut dire, aussi, dans l'idiome des Occidentaux, « le plus juste et le plus honnête des Rois... »

tout bon patriote moldo-valaque place son salut dans le lieu vassalité qui l'unit à lui! Le principe de la suzeraineté ottomane sera au jour du danger le phare véritablement protecteur!

Pourrait-il en être autrement quand le vieux vaisseau de la nationalité roumoune, si souvent battu par la tempête, chassant sur sa dernière ancre de miséricorde, serait incessamment exposé, sans ce lien précieux qui l'attache à la métropole de Constantinople, à être impitoyablement jeté contre les écueils des congrès européens, et à se briser, là, contre l'indifférence ou l'oubli des puissances occidentales rivalisant souvent de dureté, d'égoïsme, de rigueurs avec le protectorat du cabinet de Saint-Petersbourg!

UNE INVASION DE SAUTERELLES.

Quel est, hélas! par ce ciel si doux, par ce ciel si pur, ce nuage noir et épais qui tout à coup se montre à l'horizon? Ah! certes, dans sa couleur lugubre apparaît déjà le deuil qu'il va causer à la terre. C'est une invasion de sauterelles!... Dix années ne se passent jamais sans que les récoltes ne soient exposées à ce fléau du ciel!... Un bruit effroyable annonce leur approche; et si les cris des habitants des villes et des campagnes ne s'opposent pas à ce qu'elles arrêtent leur marche dévastatrice sur telle ou telle culture, quelques heures suffisent pour que là où elles se sont abattues tout soit détruit.

Cette sauterelle, bien différente de celle de nos contrées qu'elle surpasse de plus du double en grosseur, prend naissance dans les plaines désertes de l'Asie et du centre de l'Afrique. Quand elle a ravagé une contrée, elle émigre vers une autre. Toutefois, d'après les versions de la Bible et les récits de plusieurs des historiens de l'antiquité, elle est de nature et d'instincts qui ne se complaisent que dans certaines régions, qui ne veulent que certaines latitudes... Il est fort rare, par exemple, que son apparition cause des dégâts à l'occident ou au nord de l'Europe. Ce n'est qu'à l'époque du choléra de 1831 qu'on a observé les sauterelles sur les bords de la Baltique et de la Vistule!... On remarque par le travers de leurs longues ailes des caractères hébreux. Cette observation, dont les Russes ne parlent qu'avec effroi, tient probablement à la manière dont l'apparition des sauterelles se lie aux traditions juives de l'Ancien Testament.

Ces cruels insectes, devenus dans le pays valaque, comme partout où ils apparaissent, la terreur des habitants, en raison des dévastations qu'ils commettent, y voyagent dans une telle quantité que là où leur vol s'abat on a remarqué que, accumulés les uns sur les autres, ils s'élèvent par fois à plus d'un pied et demi du sol!... Les plus gros arbres ploient et rompent sous leur poids avant que leur feuillage ait disparu sous les premières atteintes de leurs cruelles morsures. Mêlé à leurs groupes innombrables, on distingue le merle rosé, oiseau fort rare en Europe, qui n'y apparaît jamais qu'avec elles, et qui, fendant l'air au milieu de leurs rangs épais, leur livre dans la nue une guerre à mort!... La tradition acceptée par les ornithologistes eux-mêmes veut que la couleur rosée particulière à cet oiseau entre tous ceux du globe, lui vienne de la quantité de ce sang léger dont il se repaît aux dépens de ces terribles insectes. Il arrive souvent que les sauterelles déposent leurs œufs dans le steppe; et croirait-on que même au moment où les petits éclosent il n'y a presque aucun moyen victorieux pour empêcher leur développement! Des fleuves de près d'une lieue de largeur ont été plus d'une fois impuissants pour arrêter le passage des petits qui, bien que dépourvus d'ailes, trouvent moyen de s'agglomérer ensemble, forment alors sur la surface de l'eau comme un radeau noir et infect qui, en dépit de tous les efforts humains, arrive à l'autre bord qu'ils dévastent quand l'une des rives déjà ne suffit plus à leurs ravages. C'est que là est le doigt de Dieu que rien n'arrête, ne tempère quand il a marqué pour les races humaines l'heure du châtimeut. Les invasions de sauterelles et les tremblements de terre sont les deux fléaux auxquels les principautés moldo-valaques sont le plus régulièrement exposées.

UNE VUE DES BORDS DU PRUTH.

C'est-là le *Rubicon* de l'histoire politique contemporaine! Passer ce fleuve, ce serait, de la part de la Russie, le complément le plus hardi de tout ce qu'elle a osé oser jusqu'à ce jour.

On va le comprendre. De 1396 à 1774, les Valaques et les Moldaves, par suite de pactes proposés par eux-mêmes aux sultans de Constantinople, ont vécu sous l'unique suzeraineté de la Porte-Ottomane. Leur inféodation à l'intérêt musulman était devenue telle, vers la fin du dix-septième siècle, qu'on vit un corps de cavalerie valaque commandé par le prince Sherban-Cantacuzène figurer contre l'armée de Sobiesky, sous les murs de Vienne, à la suite de l'empereur turc Mahomet IV.

En 1774, les Russes qui depuis l'époque des premières conquêtes de Pierre-le-Grand s'avançaient toujours dans les possessions septentrionales du sultan, posèrent enfin, à Kainardji, les bases de leur protectorat religieux et politique sur les principautés de Valachie et de Moldavie. Prenant pour principe de leurs stipulations en faveur des Moldo-Valaques les affinités des croyances orthodoxes, ils amenèrent insensiblement la Porte-Ottomane à consentir à ce que leurs ambassadeurs à Constantinople fussent admis à faire des représentations au divan quand il s'agirait de leurs co-religionnaires des principautés du Danube.

Protectorat! Ce mot, toutefois, parut si nouveau, cette chose si nouvelle, que, d'un commun accord, aucune des puissances européennes, ayant des envoyés auprès du sultan, ne voulut reconnaître cette sorte de royauté bâtarde. Ce protectorat, d'ailleurs, était tout à fait incompatible avec les prérogatives qui naissent, pour chaque puissance, du droit international établi depuis plus de trois siècles entre chrétiens et Turcs, droit qui consiste à assurer à chaque pavillon sa juridiction



Le Steppe, d'après M. M. Bouquet.



Costumes Valaques et Tziganes (hommes).

nationale dans les états du Grand-Seigneur, et qu'on appelle les *capitulations* avec la Porte-Ottomane

Les *capitulations*, en effet, n'auraient pu s'accorder de voir détachées de leur application journalière deux vastes et riches provinces qui, à raison surtout de leur voisinage et de leur contact avec le reste de l'Europe, intéressaient là, au plus haut degré, le maintien des privilèges diplomatiques et consulaires. Ce protectorat, bientôt connu de tous, ne fut cependant reconnu par personne, et chacune des puissances européennes continua de considérer les principautés de Valachie et de Moldavie comme des provinces relevant uniquement de la suzeraineté turque.

La Russie qui connaît, à son tour, les écueils de cette situation, qui en souffre même journellement, ne cherche point à les détruire. Elle les tourne. Et, à la faveur du principe posé à Kainardji, ravivé par la paix d'Akermann et par le traité d'Andrinople, elle exerce tant bien que mal, par l'intermédiaire de ses consuls à Bucharest et à Iassy, l'action de son protectorat. Les Moldo-Valaques passent leur temps à s'en plaindre. L'un d'eux, fort connu à Bucharest par la finesse et la distinction de son esprit, disait à l'ambassadeur d'une des grandes puissances occidentales : » Tâchez de déterminer votre gouvernement à



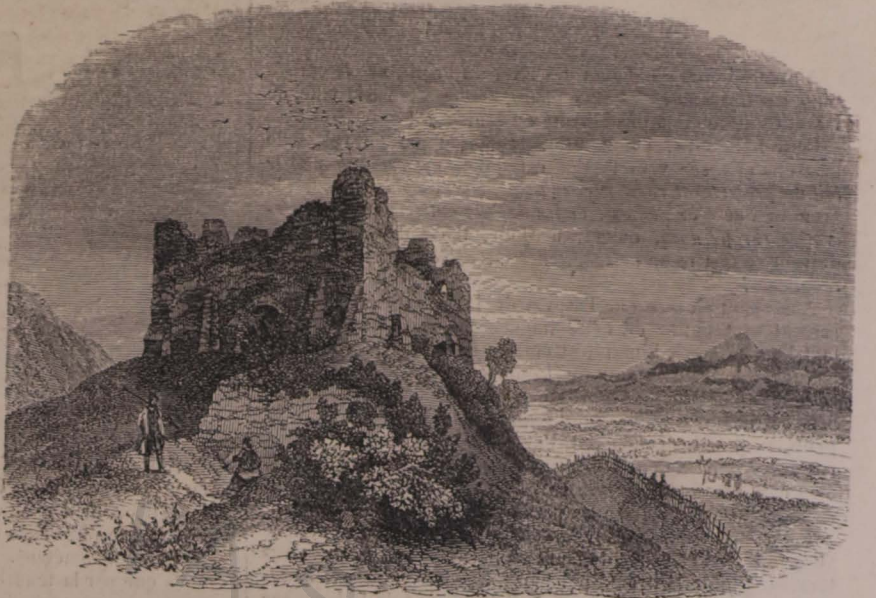
Costumes Valaques et Tziganes (femmes).



Ruines du Château de Tirogovist, ancienne capitale de Valachie, d'après M. M. Bouquet.



La Panagia, sommet de Karpathes Moldaves, d'après un dessin de M. M. Bouquet.



Forteresse de Niamzö, d'après un dessin de M. M. Bouquet.

« nous envoyer ici des agents dont le devoir consistera à tirer de temps à autre le rideau derrière lequel on nous protège, pour voir si par hasard on ne nous aurait pas mangés... » Ils voudraient donc que le cabinet de Pétersbourg comprit mieux par fois l'acception du verbe protéger!

De leur côté, les Turcs et les grandes puissances se préoccupent assez peu des temps fort irréguliers de ce verbe tant qu'il ne devient pas synonyme des verbes prendre ou incorporer!

Les choses en sont là au moment où nous nous occupons, à l'aide de l'art du dessinateur, d'éclairer cette situation. Nous ne pouvons, à coup sûr, faire de cette collection de petites images un cours sérieux tout à la fois de géographie, d'histoire et de politique; mais nous mettrons toute notre émulation à rappeler que l'équilibre européen serait entièrement renversé si deux provinces plus considérables à elles deux que la Bavière et le royaume de Wurtemberg, ne continuaient pas à rester préservées sous la protection du double principe du *statu quo* et de l'intégrité de l'empire ottoman!

La Russie, d'ailleurs, ne s'est-elle pas constituée avant tout garante des droits des Moldo-Valaques? Ne serait-ce donc pas la pire des contradictions que de songer à combattre quelque jour, par la force des armes, les efforts généreux de nationalités politiques ou d'affinités religieuses, auxquelles elle a, dès le principe, déclaré qu'elle accordait toutes ses sympathies?

Notre but à nous, nous le répétons, serait rempli si, au lendemain de ces malheureuses affaires de Cra-



Néophyte métropolitain de Valachie.

covie, de Ferrare, de la Suisse, de la Plata, du Portugal, nous pouvions espérer, tout en amusant ici nos lecteurs, de les avoir éclairés sur l'une des questions à la fois les plus complexes et les plus sérieuses qui puissent un jour agiter le monde entier, puisqu'elle ne tenait à rien moins qu'à introduire, à chacune des minutes que marque la pendule de l'autocrate à Pétersbourg, les Russes dans les choses de l'Europe! L'Europe pourra-t-elle en effet consentir à la longue à ce que le czar continue à être ainsi, par son protectorat, armé vis-à-vis d'elle d'un fer à double tranchant? car brouiller les affaires à Bucharest, à Iassy et à Belgrade par l'intermédiaire des *consuls protecteurs*, puis y vouloir remédier ensuite par l'envoi de Cosaques qui, en passant le Pruth, troublent la paix du monde, serait vraiment, par le temps qui court, une politique par trop osée et par trop machiavélique. Les hospodars moldave, valaque et serbe renfermeraient donc alors selon leur gré, comme le sénateur de Rome, et cela dans les plis de leur robe hospodariale, ou la paix ou la guerre! Ah! c'est-là la seule affinité romaine que nous n'encouragerons pas, que nous ne tolérerons pas, chez les descendants des soldats de Trajan!

Puisse cette intéressante question n'être pas soumise trop tard à l'appréciation de nos lecteurs!

Puissent-ils ne pas être appelés eux-mêmes à ne l'étudier à fond que lorsqu'il ne sera plus d'aucune utilité d'y rien connaître si ce n'est pour rechercher, pour mesurer l'énormité des fautes depuis si longtemps commises!



Une invasion de Sauterelles.

IASSY.

Capitale de la principauté de Moldavie.

A quatre lieues seulement des rives du Pruth, sur la grande route des Russes vers les choses européennes, s'élève la ville de Iassy, capitale de la principauté de Moldavie!

Cette belle cité, pendant longtemps le dernier relais de l'Europe civilisée vers l'Asie, est donc aujourd'hui, par le fait du protectorat russe sur les principautés moldo-valaques, le premier lieu d'étape des troupes de l'absolutisme et des aristocraties européennes, quand, un jour, il est décidé qu'elles doivent se mettre en marche contre les soldats des démocraties régulières!

Aussi peut-on dire que l'aspect de la capitale moldave se ressent tout entier de cette importante situation politique, tant l'air de ses habitants est éminemment fin, éveillé, intellectuel! Le Moldave sait qu'il dort sur un dépôt; sa vie est celle d'une sentinelle avancée et admirablement dévouée!... Son costume national, moitié polonais, moitié ture, rappelle, au premier coup d'œil, que si parfois on le vit s'endormir bercé par les doux rêves de l'Orient, son cœur, au réveil, n'en était pas moins prêt à battre toujours revêtu de l'habit militaire des plus intrépides parmi les guerriers chrétiens!

Les femmes moldaves elles-mêmes, par la grâce de leur visage et par l'élégance de leurs manières, se rapprochent autant du type de la beauté polonaise, que les femmes valaques participent, elles, du charme, de l'abandon et de la langueur des beautés de l'Orient.

Un tout petit ruisseau qui sépare les deux populations valaque et moldave suffit cependant, malgré tant d'affinités de sang, de sort et d'origine pour amener entre les enfants de la même mère certaines dissemblances de langage et de caractère qui ne tardent pas à frapper même l'étranger; mais ce qu'il y a d'important à constater, c'est qu'entre eux bientôt tout contraste disparaît, et que l'unité, entre Valaques et Moldaves, est vite de retour quand au moindre éveil donné il s'agit, dans les choses de l'Europe, de l'un des intérêts de leur commune nationalité!

Les Moldaves passent pour avoir généralement l'humeur plus sérieuse que les Valaques; un mot suffira pour expliquer chez eux une disposition d'esprit qui n'a fait que s'accroître dans les derniers temps!... C'est que non-seulement par le traité de Bucharest, en 1812, la plus grande partie de la Moldavie, la Bessarabie, a été concédée aux Russes, mais qu'en core, à l'heure où nous écrivons ces lignes, il ne faut qu'un rayon de soleil pour que la principauté tout entière s'éclaircisse subitement des feux que lui renvoient tant de milliers de casques, épées et fers de lances des soldats protecteurs!...

UN COUVENT ROUMOIN.

Retraite pour le religieux, forteresse pour le soldat, un monastère, dans la Moldo-Valachie, domine toujours, au sein des Carpathes, des passes inexpugnables; aussi sur cette terre vraiment inépuisable en intérêts de tout genre, on ne fait que passer des beautés de la nature aux émotions de la pensée, du domaine de la poésie à celui de l'histoire, pour en revenir encore par ces monuments de la foi du moyen âge aux trésors accumulés là par la main de Dieu!

Les deux principautés de Valachie et de Moldavie, toujours livrées, à raison de l'extrême fertilité de leur sol et de leur importance territoriale, à tant d'ennemis à la fois, abondent en monastères!

La plupart de ces établissements religieux relèvent des grands couvents du mont Athos, de la Romélie, du Saint-Sépulchre de Jérusalem et des Saints-Lieux. Leur fondation est presque toujours due à des legs pieux faits en faveur des pauvres, des voyageurs et des pèlerins. On calcule que les monastères et les immenses terres qui en dépendent couvrent aujourd'hui à peu près la cinquième partie du territoire moldo-valaque, aussi la Russie n'a-t-elle récemment cherché à en accaparer le protectorat particulier pour arriver, sous le voile des affinités orthodoxes, à administrer temporairement les portions les plus riches du sol des principautés! Disons bien vite cependant que dans cette circonstance, comme lors de la tentative faite par le cabinet de Saint-Petersbourg pour s'immiscer dans l'exploitation des mines et dans celle des forêts, le pays moldo-valaque a su s'émouvoir à temps d'un patriotisme assez intelligent et assez ardent pour faire subitement lâcher prise! N'y a-t-il donc pas là autant de symptômes intéressants dont une politique habile pourrait, avant peu, savoir tirer parti?

Mais revenons aux monastères, et exprimons nous de remplir ici un devoir de profonde reconnaissance envers l'hospitalité qui si souvent nous y a été faite, en disant combien la volonté des fondateurs continue à y être pieusement respectée.

Chaque voyageur, quels que soient son pays, sa religion, sa condition, est toujours accueilli avec bonté, fort convenablement et gratuitement hébergé pendant trois jours, après lesquels il doit continuer sa route. Les monastères, dans la Moldo-Valachie, sont, dans certaines directions, échelonnés de manière qu'au défaut complet d'auberges ou d'hôtelleries, choses entièrement inconnues aux pays roumains, un étranger peut traverser tout le territoire des principautés sans avoir jamais connu d'autre abri que le toit hospitalier des couvents!

Il n'est pas rare non plus d'y rencontrer des religieux, remarquables par leur instruction, par leurs vertus. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ici un exemple, aussi, de la grâce, de l'originalité de leur esprit. Visitant à mon arrivée de Constantinople un des plus beaux couvents de la Valachie, je fus dans le cas de témoigner, devant une société nombreuse qui m'y accompagnait, mon étonnement de rencontrer souvent, dans les églises du rit grec, les œufs de l'autruche mêlés à l'ornementation des temples, précisément au même titre et avec la même profusion que dans les mosquées des musulmans; tout à coup un religieux, que je n'avais pas remarqué, entendant mon observation, s'avance, et, avec un accent de conviction



La Sauterelle d'Égypte.

tion et de convenance parfaite, me dit: « Ne trouvez pas mauvais, monsieur, que j'ose ici vous faire observer, à mon tour, que l'œuf d'autruche est un symbole qui convient tout aussi bien à la parure intérieure des églises chrétiennes qu'à celle des temples mahométans. L'autruche, en effet, ne féconde ses œufs que par la tendresse et par la sollicitude de ses regards; sa présence, dans la maison de Dieu, enseigne donc à féconder aussi la grâce divine par un doux recueillement et par une pieuse attention aux cérémonies des saints sacrifices. »

Après avoir visité presque tous les monastères des deux principautés, nous citerons ici les principaux: ceux de Kalderuchan, de Tismania, d'Oréze, de Niamzö, de Cozia, de Bistritza, de Polowratch mériteraient seuls, par le spectacle imposant que présente leur double aspect pittoresque et religieux, qu'on entreprit le voyage... le voyage d'un pays si généralement intéressant et si peu visité! Un très-petit nombre, en effet, de voyageurs venant des pays étrangers parcourt la Moldo-Valachie! Répandus partout, même aux Antipodes, les Anglais, par exemple, n'abordent presque jamais le littoral des principautés du Danube; un grand nombre d'entre eux, cependant, côtoient chaque année ces plages importantes et variées et sont bien loin de soupçonner qu'elles soient riches de tant de merveilles.

C'est cette circonstance qui doit nous porter à hâter plus encore la publication que nous faisons aujourd'hui; car, si les Anglais, moins esclaves de leurs habitudes d'aller partout avec vitesse et avec confort, pressentaient, d'ailleurs, la centième partie de l'intérêt artistique qui s'attache aux principautés du Danube, nul doute qu'ils ne nous eussent déjà depuis longtemps ravi la priorité de cet ouvrage pittoresque au moyen de ces délicieux *keepsakes* où l'élégance et la perfection des dessins rivalisent toujours de richesse avec celle de l'or qui les produit.

UN MONASTÈRE DE RELIGIEUSES.

La moitié, à peu près, des principaux couvents moldo-valaques est aujourd'hui affectée à y recevoir des religieuses.

Il n'est pas rare, et particulièrement dans la Moldavie, de rencontrer parmi elles de jeunes filles appartenant aux familles les plus considérables de la noblesse du pays.

Il est vrai qu'un bien grand exemple leur a été donné là dans les cours des dernières années.

Madame la princesse Brancovano, la femme la plus distinguée par sa naissance, par ses richesses, par sa beauté, est allée, depuis bientôt vingt ans et à un âge où le monde pouvait encore les apprécier, ensevelir tous ces brillants avantages dans une modeste cellule d'un couvent des Carpathes. Varatica est le nom du monastère qu'elle a choisi; le bien qu'elle y fait, les exemples de piété qu'elle y donne, y ont attiré plus de religieuses que partout ailleurs.

Les couvents d'Agapia, de Pacerea, de Dentr'unlemne, de Ziganesti, ne laissent pas que d'être aussi assez nombreux; la supérieure de ce dernier monastère venait de terminer, quand je m'y suis présenté, le pèlerinage de Jérusalem.

L'impression généralement ressentie à la vue de ces pieux asiles est grande et profonde; pour ma part, je n'oublierai jamais l'émotion extrême que j'éprouvai quand, après plusieurs jours de route, arrivai vers une heure du matin par des chemins difficiles au grand couvent d'Agapia en Moldavie, sous une double escorte de cavaliers portant des flambeaux, je fus invité par la respectable supérieure à me rendre directement à l'église, où se célébrait l'office de nuit!

Le chant si pur des religieuses, l'extrême beauté de quelques-unes, l'éclat des lumières, tant de voix angéliques triomphant, à ces heures avancées, du sommeil de si adorables jeunesses, tout cela agit sur moi d'une manière si extraordinaire, que j'eus longtemps de la peine à me persuader que je n'étais pas bercé par quelque douce rêverie.

Ces intéressantes et belles religieuses sont cependant soumises à des règles bien sévères. Réveillées, et à plusieurs reprises, pendant leur sommeil, on les voit se rendre, et toujours très-punctuellement, quels que soient le temps ou la saison, à chacun des offices nocturnes.

Au sortir de leurs cellules elles ont à la main un luminaire qu'elles gardent aux cérémonies de l'église et qui sert aussi à éclairer leur retour vers leurs pieuses retraites.

Ce ne sont pas des cloches qui, au milieu de la nuit, les convoquent aux saints offices, non, c'est le son de ce qu'on appelle la *tocca*!... La *tocca* est tout simplement une barre longue et plate d'un bois blanc très-léger, duquel, chaque religieuse, à son tour, doit, au moyen d'un petit marteau de fer, tirer des sons qui pénètrent dans toutes les parties du couvent. Eh bien! le croirait-on? ce simple morceau de bois et ce marteau confiés, dans certaines conditions, à des mains

féminines, peuvent devenir l'instrument le plus expressif, le plus passionné! Le dirai-je, enfin! il m'est arrivé plus d'une fois de savoir discerner dans ce déluge de petites notes, saccadées, harmonieuses, précipitées, rapides... de savoir discerner le pauvre état du cœur de celle qui les avait produites!... Et la bonne supérieure (*Maika Staritza*), à laquelle je confiais plus tard mes remarques, me faisait entendre (et, de chaque côté, il n'est pas besoin de dire que nos entretiens, sur ce grave sujet étaient aussi diplomatiques que possible)... me faisait entendre... que je ne m'étais pas trompé!...

BUCHAREST,

Capitale de la principauté de Valachie.

Seront-ils? ou ont-ils été?

Telle est la question que tout profond observateur politique, ami des Valaques, s'adresse quand il a longtemps vécu au milieu des habitants de cette grande et intéressante cité!...

A voir le riant visage de ces femmes si séduisantes et si belles, l'air élégant et martial de ces hommes qui passent, on s'écrie... *Mais, c'est la jeunesse!*... Bientôt, hélas! à la vue de ces vieillards à barbe blanche, aux longs habits orientaux, à la physionomie impassible, on se dit: *Mais non, tout est fini!*...

En effet, c'est entre ces deux puissances, la mort et la vie, qu'a lieu, là, le duel auquel, vous étranger, ami de leur hospitalité, de leurs coutumes bienveillantes et douces, vous n'assistez qu'en tremblant!

Vous entendez les brillants récits de leur histoire, vous voyez tour à tour les yeux s'enflammer ou s'attendrir au souvenir de leurs héros, tout vous ravit, tout vous transporte à l'idée de leur glorieuse nationalité; tout à coup tout s'affaïssit... le protectorat des Russes est le fantôme devant lequel tout espoir disparaît... Quel sera donc enfin le résultat de ces luttes inégales, et qu'oser prédire de l'avenir d'un pays qui, à tant d'autres époques, présidait, par ses universités savantes, à l'éducation de la Russie naissante, et où, aujourd'hui, avec tout l'or des boyards, on ne peut, grâce au protectorat, donner à aucun enfant riche et noble une éducation suffisante?

Mais l'Allemagne et la France sont là.

Et puisque, depuis quelques années, la sollicitude éclairée et prévoyante des familles exige que le fils à douze ans, la fille à dix, fuient, à travers les larmes des pères et mères, le toit sous lequel ils naquirent, pour aller recevoir à Berlin, à Dresde, à Munich, à Vienne, à Paris, des leçons que la Russie cherche non seulement à rendre incomplètes au dedans, mais le plus souvent encore à empêcher au dehors, faisons des vœux pour que les semences d'une éducation reçue aux pays de liberté, développée aux inspirations du sens national et patriotique naturel aux Valaques, porte bientôt, en politique, tous les fruits précieux dont la Romanie est si digne de jouir!

Bucharest est une importante cité; on y compte près de 90,000 habitants; c'est, en général, une ville de luxe et de plaisir! Son nom, qui dérive du mot valaque *boukour* (joie) l'indique. Ainsi que Naples, ville aussi de volupté, elle est assise près des volcans; la fréquence des tremblements de terre a même déterminé les habitants, dans les dernières années, à n'y bâtir que des maisons à un étage; de cette manière, la population se trouve répartie sur une très-vaste échelle. Il y a des quartiers, les *Mahallas*, où il n'est pas rare de voir chaque famille, même les plus modestes, en possession d'une maison qu'elle occupe à elle seule. Chacun y a son jardin, et si le pavé des rues permettait alors aux riches et nombreux équipages d'y mieux circuler, on pourrait sans quitter la ville, et à raison même du grand nombre d'habitations ornées d'arbres et de fleurs, y trouver, dans l'intérieur des murs, une des promenades pittoresques les plus agréables qui se puissent faire en Europe.

Bucharest rappelle beaucoup Madrid, et cette grande affinité entre les deux capitales s'explique par cette circonstance que dans l'une le passage des Turcs, dans l'autre le passage des Arabes, ont laissé à chaque pas quantité d'usages, de costumes, et même de monuments orientaux!

Quelquefois cependant la scène change, et les teintes de l'Orient sont placées aux tableaux les plus désespérés de la nature septentrionale. Aucune montagne n'arrêtant, dans leurs cours, les terribles vents de *kriwatz* (nord-est) connus là sous un nom russe, comme toutes les choses venant de cette direction redoutée, le thermomètre descend vers Noël jusqu'à 25 degrés au-dessous de zéro! Là, alors, où quatre mois auparavant florissait la vigne abondante, on passe emporté sur cinq à six pieds de neige dans des traîneaux sibériens. Bucharest, la ville de l'Orient, revêt, pour plusieurs semaines, la physionomie d'Archangel; mais bientôt, elle s'en console, la rusée et fraîche odalisque, en se laissant entraîner, ou à de brillants bals à l'archet des émules de Strauss, ou dans d'attrayantes mascarades qui lui portent à l'oreille des sons soyeux comme les plus fins dominos de Venise!...

UN SALON VALAQUE.

Au mois de juillet 1843, le prince Albert de Prusse, revenant d'un long voyage entrepris en Orient, passa par Bucharest pour se rendre de Constantinople à Berlin. Frère de S. M. l'impératrice de Russie, il reçut de la part de l'hospodar valaque un accueil d'autant plus distingué qu'il était, de temps immémorial, le premier prince de sang royal venu à Bucharest. Depuis le moment où il toucha le sol valaque jusqu'à celui où il le quitta, son séjour, à proprement parler, n'y fut qu'une fête continuelle. Un peintre français fort distingué, M. Charles Doussault, le même qui fut plus tard appelé à faire à Constantinople le premier portrait, d'après nature, de sa hauteurs le sultan Abdul-Medji, fut chargé de retracer dans un riche album, composé de dix grandes aquarelles, tous les épisodes intéressants du passage de S. A. R. le prince Albert de Prusse par la principauté de Valachie. Nous devons à l'amitié de M. Charles Doussault la communication du joli dessin qui représente le grand bal donné, à cette occasion,

chez le prince régnant de la Valachie. Que notre public ajoute à ce charmant ensemble de costumes asiatiques et européens l'éclat des couleurs et des lumières, et il dira s'il est possible d'imaginer un coup d'œil plus riche et plus varié; et, cependant, voilà le côté faible de l'art, puisqu'il est impuissant à rendre le détail ravissant des figures, l'élégance et le charme des manières, le brillant et la finesse de langage de tant de dames valaques réunies!... Parlant toutes les langues de l'Europe, faisant contribuer à la somptuosité de leur parure les produits du monde entier, sans oublier ceux de Paris, qui sont, dans leur nouveauté, dans leur éclat, dans leur fraîcheur, en permanence aux magasins français de Bucharest; rien n'égale, en Europe, le spectacle tout à fait remarquable offert dans un grand jour de fête chez les hospodars valaques ou moldaves. Tous les étrangers m'en ont toujours paru également frappés et ravis; et un mot d'un de nos anciens ambassadeurs à qui je demandais, au retour d'un bal chez le prince Alexandre Ghika, ce qu'il pensait de ces magnifiques réunions, est bien fait à lui seul pour en donner l'idée: Ne m'en parlez pas! me disait-il avec un semblant aimable d'humeur, ce n'est vraiment pas la peine de s'épuiser en nuits passées en voiture, de faire huit cents lieues pour voir quelque chose de nouveau... puis de se retrouver ensuite au milieu des plus séduisants salons de Paris!...

LA TOUR DE COLTZA, BATIE PAR LES SUÉDOIS A BUCHAREST.

N'était-ce point assez pour cette terre à la fois si riche et si infortunée qu'elle fût successivement devenue, pendant tant de siècles, le lieu d'étape de toutes les invasions formidables dont nous avons parlé? Non, un destin sévère lui gardait pour dernière épreuve celle qui, non plus sous l'aspect brute de la conquête, mais bien sous le voile de la confraternité religieuse, devait bientôt résumer tous les malheurs!

Nous voulons parler du protectorat des Russes.

C'était en vain que, dès l'année 1709, un immortel Suédois était venu placer sa valeureuse épée en travers du chemin qui menait de Moscou à Constantinople; aux instincts fauves des hordes moscovites demeurées affamées et sanglantes sur le champ de bataille de Pultawa, une terre promise s'était tout à coup révélée abondante et prochaine, et de même que la baguette miraculeuse de Moïse avait ouvert devant les Hébreux les flots de la mer Rouge, de même l'affinité des croyances orthodoxes ouvrit à Pierre le-Grand, à sa politique, l'accès des provinces moldo-valaques! Le miracle aussi s'opéra donc!

Mais il nous reste à dire, et c'est là la vérité historique dont cette tour de Coltza (monument élevé par les Suédois au milieu de la ville de Bucharest) est le symbole! il nous reste à dire comment un dieu vengeur réferma bientôt après, sur la politique des Russes, le flot qui était destiné à engloutir leurs chimériques calculs?

La Russie, en général, si âpre et si rude dans ses allures asiatiques au milieu du mouvement des intérêts européens, n'a cessé depuis cent-vingt ans à peine qu'elle compte pour quelque chose dans l'équilibre universel, de montrer une âpreté particulièrement étudiée, des ressentiments particulièrement systématiques à l'égard des peuples et des nations qui ont entouré son berceau, qui ont ainsi, plus que d'autres, assisté à ses velléités enfantines de réveil politique, et qui plus tard enfin, poussés par une mission sainte, par un pressentiment tout prophétique, ont cherché à étendre et à terrasser, dans son adolescence, un colosse dont les proportions pouvaient effectivement donner grandement à penser d'abord à des voisins!

Ces peuples, appartenant tous à des États secondaires, étaient les Polonais, les Lettes, les Turcs et les Moldo-Valaques.

Parmi les nations, une surtout a longtemps marqué par ses collisions et ses duels avec le géant dès qu'il apparut. C'est la nation suédoise. Et Charles XII, à Narva, descendant, comme David, de rois souvent armés par la main de Dieu, apprenait au monde que le nouveau Goliath était cependant vulnérable au front! et, soldat de la pensée libre et généreuse contre la matière, contre la matière oppressive, le successeur glorieux des Gustave le faisait rouler dans la poussière des vaincus, en s'écriant: *Qui vivra verra!* (1)

Que s'est-il passé effectivement depuis près de cent cinquante années que cet espoir héroïque a été jeté à la face des premières convulsions guerrières de la Russie, par l'antagoniste glorieux du czar Pierre-le-Grand? La matière russe, incessamment fécondée, vivifiée, ennoblée par la pensée constamment venue du dehors de l'empire, n'a cessé de peser sur l'équilibre européen! Depuis les charpentiers de Saardam jusqu'aux princes de la philosophie du dix-huitième siècle, Pierre-le-Grand et ses successeurs n'ont cessé de recruter partout en Europe, pour leur empire comme pour eux-mêmes, des précepteurs de tout genre!

Les leçons venues de l'étranger, il faut cependant se hâter de le reconnaître, avaient été quelquefois fort rudes! Et les plus rudes, celles entre autres que Charles XII avait prodiguées comme précepteur dans l'art de se battre en guerre, n'avaient pas précisément porté les fruits les plus amers!... Que si les Russes avaient été longtemps inquiétés, harcelés par tant de voisins belliqueux, ils commençaient cependant à mettre à profit les enseignements reçus dans des jours de colère!... Le héros suédois avait eu le sort de tous les grands capitaines... Il avait formé, dans Pierre-le-Grand, un disciple qui l'avait battu!

Mais, à cette phase même des annales du Nord, ouvrons l'histoire, et à l'une des pages, il est vrai, les moins connues des

Français, nous y trouverons un de ces exemples extraordinaires par lesquels il plaît parfois à Dieu de confondre les succès les plus faits pour éblouir; nous y trouverons un de ces exemples extraordinaires par lesquels il plaît à sa toute-puissance de briser les plans humains qu'on croyait, en les formant, le plus à l'abri de la faiblesse et du néant!

Nous y verrons que si, dès l'année 1709, il avait suffi au farouche czar de trouver en travers du chemin qui mène à Constantinople, pour le réduire, ce Suédois, que les Turcs d'aujourd'hui appellent encore dans leur reconnaissance du nom de Demirbash ou Tête de fer; — vingt-quatre heures ne se passaient pas sans que le vainqueur enivré ne rencontrât comme prisonnier sous sa tente, au lendemain de la victoire de Pultawa (encore une fois l'histoire est là pour l'attester), cet astucieux Moldo-Valaque, Démétrius Cantemir, le dernier des princes indigènes, qu'un Dieu vengeur peut-être (*Qui vivra verra!*), appelait à montrer aux Russes, pendant la paix, le chemin qui devait les conduire à tant de guerres nouvelles!

Démétrius Cantemir, enfin, faisant entendre pour la première fois à l'oreille du barbare étonné, le langage de la haute diplomatie levantine, lui déroulait tous les trésors séduisants de cette action politique qu'il y avait à exercer au moyen du lien religieux, et par l'esprit des dogmes eux-mêmes, sur les masses compactes de ces Grecs orthodoxes, soumis aux sultans de Constantinople. Ce n'est point impunément alors qu'héritier d'une race mêlée de sang polonais et de sang byzantin, et lui-même si longtemps mêlé à tous les ennemis de Pierre, à Charles XII, à Mazeppa, Démétrius Cantemir chercha à agir sur l'esprit et sur l'avenir de Pierre-le-Grand et de ses successeurs. Démêlant bien vite, chez le czar ignofant, sa manie d'apprendre, il ne tarda pas à exercer sur lui le prestige d'un savant jouissant déjà sur le trône d'un certain renom comme homme érudit et lettré; et s'emparant au plus vite de toutes ces vieilles théories, qui, de la part des riches et astucieux possesseurs des vastes et fertiles provinces du bas Danube, avaient toujours consisté, depuis des siècles, à lancer contre les maîtres de Byzance, quels qu'ils fussent, les barbares campés aux steppes du littoral de la mer Noire, depuis les Huns jusqu'aux Mongols, depuis les Goths jusqu'aux Cosaques-Zaporogues, il appuya ses démonstrations d'un fonds inépuisable de mépris et de haine, mêla tous les orages et tous les dangers de l'avenir à ses ressentiments du moment présent, et sut enfin allumer dans l'esprit du czar ce premier sentiment de convoitise à l'égard de Constantinople!

Il ne s'en tint pas là, il accompagna Pierre-le-Grand dans plusieurs des villes de son empire; et dans mille entretiens subséquents, qui devinrent plus tard la substance de longs mémoires manuscrits remis au premier empereur russe, il présenta Sainte-Sophie comme un nouveau tombeau à délivrer des mains des infidèles; il trouva facilement, au sein argenté des aurores boréales de tant de nuits polaires qui protégeaient les glorieux bivouacs de Pierre, un nouveau *tabarum* à faire espérer à ce nouveau Constantin, et par la plus profonde, comme par la plus habile perfidie politique, introduisant au cœur des lauriers recueillis récemment sur les Suédois vaincus le ver qui était destiné à les réduire un jour en poussière, il savait envelopper, dès ce moment, l'avenir de la jeune capitale qu'une main miraculeuse venait de faire surgir des eaux de la Nèva, d'un inextricable réseau, en mariant pour toujours ses destinées et celles de l'empire qu'elle était appelée à commander à ces insolubles questions de Constantinople, du Caucase et des Dardanelles.

Et c'est ainsi que, précisément au bas des colonnes d'Hercule de l'histoire militaire des Suédois, un Moldo-Valaque, Démétrius Cantemir, prince désarmé, prince prisonnier, prince déchu, en éveillant chez le Moscovite vainqueur, chez le premier empereur autocrate russe, la théorie séduisante, mais périlleuse des protectorats politiques et religieux, forgeait cet anneau auquel, un siècle et demi après, devaient être rivés, dans la question d'Orient, tous les embarras de la politique du cabinet de Saint-Petersbourg.

Oui, la voilà cette rude vérité dont la tour de Coltza est le symbole!...

Élevée au milieu de la ville de Bucharest par les ingénieurs suédois, compagnons de la captivité de Charles XII à Bender, elle résume, là, les plus grands enseignements!...

Un terrible tremblement de terre renversa, en 1802, toute sa partie supérieure... Mais Dieu permet qu'elle soit assez debout pour nous dire encore aujourd'hui que cent années déjà avant 1812 un immortel capitaine, comptant aussi de nombreux et valeureux Polonais dans les rangs de ses soldats, jetait du haut de son sommet, et de manière à ce qu'il fût entendu sur toute la ligne européenne et asiatique de la longue frontière russe, ce cri de: *Non procedes amplius!*... Tu n'avanceras pas davantage!... que Dieu aussi, dans un jour de colère et de miséricorde, avait opposé aux flots de la mer en courroux!...

Oui, la tour de Coltza reste un symbole vivant de l'accord, de la corrélation, de la puissance de cette pulsation qui, à partir de la rivière de Torneo jusqu'au fond de l'Asie, en passant par Stockholm, Varsovie, Iassy, Bucharest, Constantinople, le Caucase, le Liban et Alexandrie, bat d'une force à faire trembler, chaque jour, sur son trône, où effectivement il y tremble, l'empereur Nicolas!...

Puisse donc l'idée que représente ce débris frère et déjà mutilé par le ciel, idée si vraie au point de vue de l'histoire, idée si consolante pour la civilisation et pour l'humanité, puisse cette idée, telle que je la livre à une politique honnête et par conséquent nationale, mériter avec le temps l'attention et les méditations de quelques-uns de ces grands précurseurs des vérités éternelles! Puisse-t-elle, à un jour qui n'est pas loin, inspirer à Victor Hugo une épopée nouvelle, à Lamartine un manifeste, à Pradier une statue, à Couture un tableau?... Et, ainsi condensée avec l'inspiration divine, dans les hautes sphères de l'intelligence humaine, puisse-t-elle bientôt retomber en une rosée salutaire sur ces races intéressantes, qui, après avoir été pendant tant de siècles l'objet des préfé-

rences de la Providence, sont, au moment où je trace ces lignes, livrées à des appréhensions si terribles!...

LE DOROBANTZ.

Honneur soit rendu au souvenir militaire que représente ce paysan soldat!... il est aussi, lui! un débris respectable de ces milices hardies, qui, du treizième au dix-septième siècle, défendirent l'Occident contre les terribles invasions venues de l'Est et du Midi!

Incessamment mêlé à ces phalanges compactes des Hongrois, des Lithuaniens, des Polonais, il n'a cessé d'être un des anneaux de ces chaînes formidables, qui, forgées sous les coups d'une foi religieuse alors militante et vive, servirent à préserver la chrétienté!...

Son nom, tout suédois, annonce qu'il combattit aussi dans les rangs des soldats de Charles XII, et que l'Europe du dix-neuvième siècle pourrait encore songer à l'opposer, au besoin, aux invasions moscovites!... Le mot « dorobantz », n'est qu'une altération de l'appellation guerrière de ces *trabants suédois*, tirant leur nom du verbe *traba* (aller au trot)!... C'était effectivement sous cette allure pesante qu'au cinquième acte de toutes les grandes mêlées de la guerre de Trente-Ans, ces corps de grosse cavalerie, « les *trabants suédois*, » dont le dorobantz valaque est cependant resté une image, avaient la réputation d'arriver toujours pour décider des dénoûments!...

Longtemps *condottiere* de la force, parfois bandit par désespoir, toujours fameux comme pandour, la politique d'aujourd'hui a trouvé moyen de faire de ce « dorobantz » issu de tant de choses grandes et valeureuses, un invalide qui est tour à tour employé à servir le fisc, la police, ou à composer l'escorte d'honneur des consuls de ces mêmes puissances qu'ils ont secourues autrefois et qui les abandonnent aujourd'hui!...

BIJOUX ET VASES D'OR MASSIF TROUVÉS EN VALACHIE.

A deux ou trois lieues N.-O. de Bouzéo, petite ville de la principauté de Valachie, située sur la route de Bucharest à Jassy, des paysans, travaillant à la terre, dans un champ à mi-côte de l'une des montagnes tenant à la chaîne des Carpathes, trouvèrent, vers la fin de 1838, plusieurs objets qui, offrant d'abord quelque résistance à leurs instruments de travail, furent extraits de la terre avec leurs mains. Bien loin, cependant, de soupçonner la valeur matérielle de ces objets qui, à la première vue, leur parurent être d'un métal ordinaire, ils vendirent à vil prix le plus massif de tous à une de ces troupes de Bohémiens faisant métier de ferrer les chevaux et d'étamer le cuivre.

Cet ustensile, qu'à sa forme on aurait pu prendre pour une grande aiguière, fut fendu à coups de haches par les nouveaux acquéreurs: ils voulurent ainsi s'assurer de la nature du métal et de l'usage qu'ils en pourraient faire. La terre qui le recouvrait, sa configuration, et plus encore la modicité du prix auquel il leur avait été concédé, éloignèrent tout à fait de leur esprit, même après qu'ils eurent procédé à cette opération, la pensée que ce vase fût d'un autre métal que de plomb ou d'étain.

Il était d'or pur!... ainsi que les autres objets trouvés et qui demeurèrent en la possession des inventeurs.

Bientôt informé de tous ces détails, le gouvernement valaque s'enquit du lieu où ces précieux objets avaient été trouvés et fit immédiatement procéder à l'arrestation des paysans et Bohémiens mêlés aux moindres circonstances de cette découverte.

Les objets qu'ils livrèrent se composaient de deux anneaux ou grands cercles, un hausse-col, quatre lampes dont une représente un faucon, deux, la figure d'Iris, la quatrième n'a pas d'ornement figuré, trois vases à anses, un plateau et une patère ou coupe très-évasée.

Sur un des anneaux se trouvait une inscription qui devait être d'un indice précieux: bien qu'elle fût en langue grecque, chacun dans les deux principautés eut la modestie de se déclarer incompetent pour la solution de l'énigme. A Vienne même, où la reproduction lithographique exacte du dessin de ces objets a été ordonnée, l'inscription a été déclarée, ainsi que les objets eux-mêmes, d'une origine impossible à déterminer.

Tout l'honneur de la description et de l'explication de ces précieux objets était destiné à l'un des membres les plus distingués de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Paris, M. Berger de Xivrey.

Avant reçu, par M. Saint-Marc Girardin, communication d'une lettre détaillée que lui écrivait sur cet intéressant sujet M. Adolphe Billecoq, agent et consul général de France dans les principautés du Danube, M. Berger de Xivrey ne tarda pas, à l'admiration et à la plus grande reconnaissance du pays moldo-valaque tout entier, à donner, des objets que nous reproduisons ici, la description, puis l'explication scientifique qui suivent:

L'ornement du cou, s'élargissant au milieu comme nos hausse-cols, est doublé d'une plaque d'or unie, et la partie de dessus, en or travaillé à jour, a les vides remplis avec des pierres taillées (cristal de roche ou pâtes vitreuses colorées). La portion du cercle déposée pour s'adapter derrière la nuque est jointe à celle du devant par des charnières et n'est qu'en or uni. Les dimensions de cet ornement sont: diamètre supérieur, 150 millimètres; inférieur, 200; épaisseur, 2. Il pèse 13,32 de livre de Leipzig.

Les deux anneaux sont tout unis, ouverts et susceptibles de se fermer par l'insertion du crochet d'une des extrémités dans une ouverture ou porte d'agrafe, pratiquée à l'autre bout. L'un de ces grands anneaux est strié à ses extrémités: c'est celui qui porte l'inscription dont je parlerai tout à l'heure. Son diamètre est de 153 millimètres; son épaisseur de 12; il pèse 1 livre 7/16. L'autre plus large, mais beaucoup plus mince (diamètre, 170 millim.; épaisseur, 5), pèse 25/64 de livre.

La coupe est un vase octogone, en forme de corbeille et un peu ovale, le bord supérieur prolongé à plat aux deux extrémités, de manière à offrir un point d'appui aux pattes de deux

(1) A quarante lieues de Pétersbourg, on désigne encore à chaque voyageur le relais de poste de *Waiwara*, après Narwa, comme tirant son nom de cette exclamation: *qui vivra verra!*... arrachée à Charles XII au moment où il allait entrer dans la lice de son immortelle victoire contre les soldats de Pierre-le-Grand.



Église et Khan Saint-Georges, à Bucharest, d'après M. M. Bouquet.



Kan Manouck, à Bucharest, d'après M. M. Bouquet.



Grégoire Ghyka, hospodar de Moldavie (ancien costume)

léopards qui s'élançant du bas de la coupe et forment ainsi les anses. Un des deux léopards manque. Le corps du vase est travaillé à jour par diverses combinaisons de vides carrés et ovales, remplis par des pierres de cristal de roche et de pâtes vitreuses colorées, qui s'enchâssent au moyen de rainures pratiquées dans l'or. Les dimensions de cette coupe sont : à l'ouverture, grand diamètre, 185 millim., petit diamètre, 163. A la base, grand diamètre, 90; petit diamètre, 75. La profondeur est de 105 millimètres; l'épaisseur d'un millimètre. Il pèse 5 livres 5/32.

Le dernier des ustensiles reproduit par ces dessins est de beaucoup le plus intéressant; car il ne représente pas moins de dix-huit figures humaines. C'est une *patère*, ou coupe très évasée, avec cette particularité qu'au milieu de la concavité se trouve, comme *omphalos*, une petite statue d'or assise et toute en relief, qui sert de bouton pour enlever ce plat par le milieu. La même disposition existe dans quelques-uns de nos ustensiles de table pour le service du dessert. La petite statue assise est une figure de femme, tenant des deux mains un pot ou amphore sans anses. A ses pieds, dans un cercle intérieur, sont représentés en bas-reliefs six animaux fort mal figurés, et un homme couché près d'eux. Le cercle du bord est orné d'enroulements, de feuillages et de perles. Le cercle intermédiaire, beaucoup plus large que les deux autres, contient seize figures debout ou assises, à peu près d'égale grandeur et où l'intention de représenter des dieux du paganisme paraît évidente. Deux de ces figures



Le prince Alexandre Ghyka, hospodar de Valachie (costume moderne).



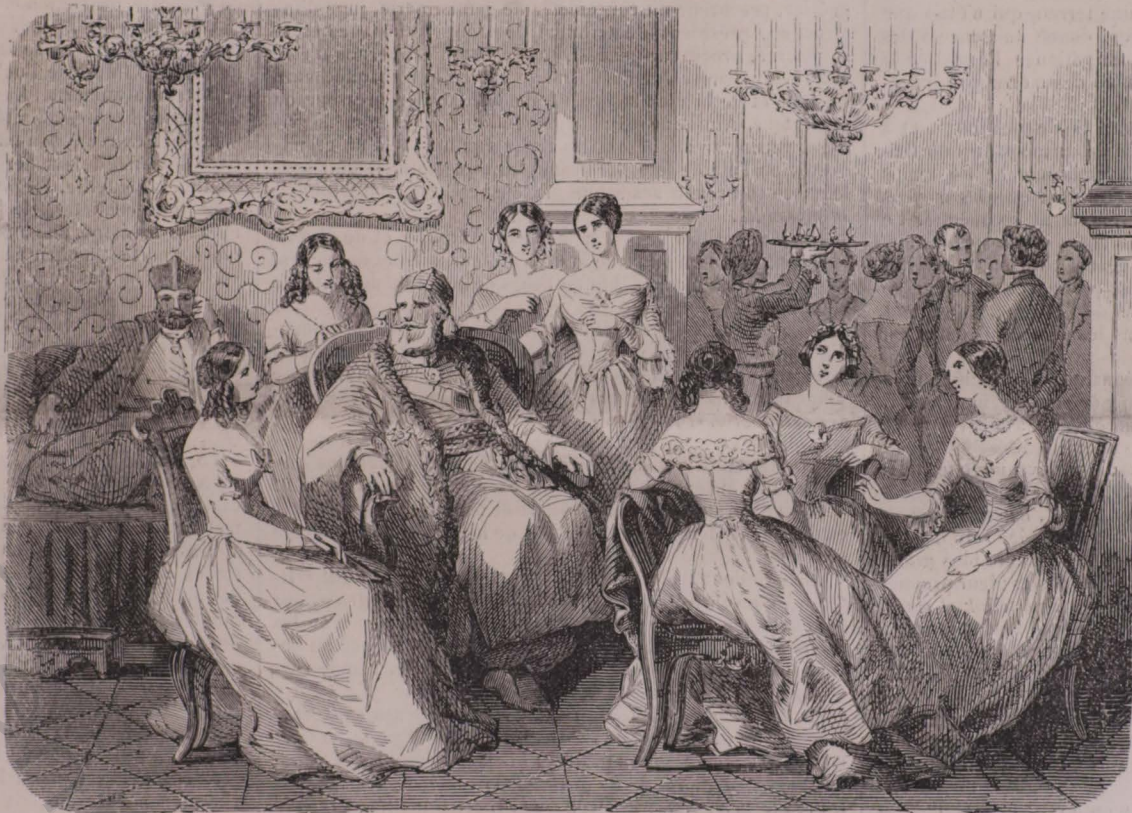
Les bords du Pruth, d'après un dessin de M. M. Bouquet.



La ville de Jassy, capitale de la principauté de Moldavie, d'après un dessin de M. M. Bouquet.

sont nues avec la chlamyde posée à peu près à l'antique; les autres sont plus ou moins vêtues, mais d'une manière qui rappelle des dispositions connues de l'art ancien. Cette belle patère a un double fond en or uni. Les dimensions sont : diamètre 257 millimètres, épaisseur 2. Il pèse 4 livres $\frac{3}{32}$ étant séparé de la petite statue, laquelle pèse $\frac{15}{64}$ de livre. Elle est haute de 75 millimètres, large de 20. L'or y a un millimètre d'épaisseur. Nous ne savons pas si les figures sont ciselées ou repoussées au marteau.

Les monuments dont on peut ainsi apprécier l'exécution par ces dessins, offrent un singulier contraste entre l'extrême pauvreté du style de cet art et la richesse du métal. En rapprochant ces deux circonstances et celle des sujets païens représentés sur le dernier vase que nous venons de décrire, on est embarrassé d'assigner une époque à la fabrication de ces ustensiles. On ne peut guère supposer qu'ils furent, comme l'admirable collection des vases d'argent de Bernay, les ustensiles sacrés d'un temple païen, enfouis par la dévotion découragée d'un des derniers prêtres du paganisme.



Une soirée chez le Prince régnant, à Jassy, d'après un dessin de M. Doussault.

Car alors, le style de l'ornementation accuserait une époque de l'art antérieure à la complète décadence. Ce qui restait encore de précieux dans les temples païens lorsque le christianisme consumma son triomphe, remontait à une époque déjà ancienne; le paganisme n'aurait pu ni voulu faire revivre le luxe de cet ancien culte à une époque de décadence aussi prononcée que celle des sculptures de ces ustensiles; car il est impossible d'attribuer à l'archaïsme l'incorrection de ces figures. Le style byzantin y est trop reconnaissable; c'est celui de ces nombreux diptiques en ivoire qui sont dans nos collections, mais ici c'est un des rares exemples de monuments où ce style se trouve appliqué à une réminiscence des traditions mythologiques par la représentation fort grossière de divinités païennes. En rapprochant ces circonstances du grand prix de la matière, ne serait-on pas autorisé à penser que de si riches ustensiles auraient été fabriqués à Constantinople vers le sixième ou le septième siècle, pour être donnés en présent à quelque chef de ces hordes barbares qui des rives du Danube poussaient leurs excursions me-



Religieux Moldave, dessin de M. Doussault.



Monastère de Niazô, d'après un dessin de M. M. Bouquet.



Religieuse Moldave, dessin de M. Doussault.

naçantes jusqu'à peu de distance de la nouvelle Rome? Les dons offerts à de tels ennemis devaient avant tout satisfaire leur avidité par le prix du métal, et en même temps plaire à leurs yeux par beaucoup d'ornements. Mais la dévotion des Césars de Byzance eût commis très gratuitement une profanation en livrant à ces barbares mécréants des sculptures à sujets chrétiens, sujets qui d'ailleurs se seraient mal accordés avec les scènes d'orgie où devaient sans doute figurer des vases d'or offerts peut-être à quelque chef des Huns ou des Avars. On y fit donc représenter des figures mythologiques où l'on reconnaît l'intention de rappeler tant bien que mal certains attributs caractéristiques. C'est probablement Apollon qui joue de la lyre, Neptune qui est assis sur un poisson, Mars qui recouvre une cote de mailles et qui tient une espèce de fronde ou de massue, etc.

Quant aux caractères gravés sur un des grands anneaux, s'il faut y lire la salutation bachique *kéré ké piné*, prends et bois!... (la première syllabe de ce dernier mot étant écrite par un *epsilon* et un *iota*, genre de faute qui se rencontre même dans de fort bons manuscrits), on doit avouer que la place de cette inscription serait bien plus naturelle sur la coupe que sur ce cercle ou anneau; mais j'expliquerais cette bizarre circonstance, en supposant que cet anneau, qui peut s'ouvrir et se fermer, était passé dans les anses de plusieurs coupes et servait à les réunir, de manière à pouvoir offrir toutes ensemble au donataire les coupes d'un certain nombre de convives.

UN RELAIS DE POSTE.

Au sein des pays moldo-valaques, d'anciennes traditions, chez les hospodars, les avaient longtemps constitués, sous peine de mort, informateurs-nés des sultans de Constantinople.

Princes chrétiens, vassaux d'empereurs turcs, et, la plupart du temps, issus eux-mêmes d'un sang impérial, ils avaient contracté, dès le moment de leur investiture, l'obligation de tenir en toute circonstance et au risque de leur vie, les sultans au courant des moindres actes des princes de la chrétienté.

Ce sentiment d'obéissance passive, enfanté au sein d'une société intelligente et souple, par une terreur qui n'était que trop fondée, avait, depuis des siècles, donné naissance à des habitudes toutes particulières d'investigation à l'égard de la conduite politique et privée de chacun des monarques chrétiens.

Ces traditions se retrouvent encore là de nos jours, et à chaque pas qu'on fait sur le terrain des principautés du Danube. Certes, on peut admettre qu'avec la marche du temps le caractère en a changé, mais il est clair que les moyens comme les résultats sont restés parfaitement les mêmes. Le procédé habituel dont usent les hospodars est au surplus fort simple. Princes très riches, et, en général, dit-on, fort généreux, ils versent l'or à pleines mains, partout et en faveur de tous ceux qui, des principaux points de l'Europe, consentent à leur livrer en échange les notions les plus confidentielles, les plus secrètes.

Dix-sept princes phanariotes, régnant en Valachie ou en Moldavie, surpris par la Porte ottomane en flagrant délit d'ignorance à l'égard de la politique chrétienne, avaient payé de leurs têtes cette ignorance.

L'information à tout prix était ainsi devenue une telle condition de leur existence politique, de leur existence matérielle, qu'après avoir acquis à grands frais, leurs sources de nouvelles dans les cours étrangères, leur premier soin dans le gouvernement intérieur du pays avait porté sur le plus grand perfectionnement de l'administration des postes; leur premier ministre était toujours le grand postier, ou *postelnik el mare*. Cette circonstance explique l'admiration que font éprouver à tout étranger l'extrême rapidité, la facilité, l'économie des communications dans ces provinces, en dépit même des difficultés que ces communications rencontrent.

Le paysan moldo-valaque, par exemple, l'être le plus endormi, le plus désespéré, le plus apathique, devient, une fois qu'il est à cheval, le plus intrépide comme le plus adroit postillon du monde entier.

La plupart du temps mal vêtu, monté sans étriers comme sans selle, au milieu d'un attelage qui ne se compose guère que de haillons et de vieilles ficelles, ayant à franchir, à travers les steppes et les montagnes, des routes longues, non frayées, souvent impraticables, au bout desquelles, moins heureux que ses chevaux, il est, lui, sans gîte, sans nourriture et sans abri, l'infortuné voyageur comme le vent, et il arrive. C'est qu'il emporte avec lui depuis des siècles le bulletin des opérations de la chrétienté contre le Turc; et que de son retard dépend souvent la vie de son prince, qui est le vassal du sultan; aussi il arrive.

Il arrive frais et dispos, comme il est parti; le plus modeste salaire le trouve toujours reconnaissant.

J'ai fait dans ma vie plus de 40,000 lieues de poste en courrier. Des postillons comme les *surudgis* moldo-valaques, on peut en croire mon témoignage, ne se rencontrent nulle part. Le voyageur le plus indifférent, le plus soucieux, le plus morose ne pourrait pas manquer d'être ragaillardisé à la vue de ce que son postillon moldo-valaque déploie d'adresse, de verve, d'entrain, de philosophie, de rapidité, de gaieté! A l'imitation des *sagals* espagnols, il ne cesse d'animer ses chevaux de la voix. Moins poétique toutefois que les *arrieros* andalous, ce n'est pas dans les *romanceros* de l'endroit qu'il passe pour aller recruter les encouragements prodigués à ses montures.

Il jure, lui, à faire trembler tous les échos d'alentour.

Un jour que quelques postillons valaques avaient l'honneur de mener monseigneur l'archevêque métropolitain actuel, une mare survint, dans laquelle le carrosse resta complètement embourbé. Les *surudgis*, devenus muets sur leurs chevaux où leur respect pour le prélat enchaînait leur vocabulaire d'usage, déclarèrent tout d'un coup aux gens de monseigneur, qu'ils se reconnaissaient impuissants à le tirer de là. On songea déjà à aller requérir à quelques lieues de distance des chevaux de renfort, quand, d'un commun accord, tous les postillons se pré-

sentent à la portière du saint prétre, avouent leur embarras, leurs scrupules, et ne dissimulent pas que si monseigneur les autorisait à jurer il serait immédiatement hors d'affaire. « Qu'à cela ne tienne, mes enfants, dit le pieux archevêque, je me boucherai les oreilles. »

Aussitôt, sous des avalanches de catachrèses et d'onomatopées, dont il serait vraiment fort embarrassant d'offrir ici la traduction libre, — les chevaux s'enfuient comme devant une grêle de tonnerres et, de la mare où il était engagé, sort l'équipage archiepiscopal triomphant comme le char du soleil.

LES CONSULS ÉTRANGERS A BUCHAREST.

Si l'on devait juger de l'importance des fonctionnaires publics par l'étendue, par la multiplicité de leurs attributions, il ne faudrait point hésiter à dire qu'il n'y a nulle part des fonctionnaires plus occupés, et, par conséquent, plus importants, que les agents et consuls généraux des puissances européennes dans les principautés du Danube.

Placés là sur un terrain entièrement inexploité, chargés d'affaires politiques de la plus haute gravité, de la nature la plus délicate, ils ont d'abord, toutes les fois qu'ils ne sont pas entraînés dans le torrent ou dans les eaux douces des intérêts du protectorat russe (ce qui simplifie alors leurs fonctions), à faire preuve sur ce théâtre de tout le talent des plus habiles ambassadeurs; de plus, le droit international, connu sous le nom de *capitulations*, existant en Valachie et en Moldavie tout comme aux extrémités asiatiques ou africaines de l'empire ottoman, tant que ces riches provinces continuent à relever de la suzeraineté du sultan, MM. les consuls étrangers, par le fait de ces traités qui ont arraché aux Turcs, pour la leur conférer à l'égard de leurs nationaux, toute *jurisdiction directe*, sont en possession d'une autorité qui règle chacune des phases municipales, sociales, judiciaires, politiques, de la vie publique de leurs compatriotes.

L'agent politique et consul-général de la France, par exemple, outre les devoirs que lui imposent ses fonctions diplomatiques, se trouve être selon l'occurrence, maire, notaire, huissier, juge-de-peace, *coroner*, président de cour d'assises, géolier, procureur du roi, officier de gendarmerie, juge d'instruction, président de tribunal de première instance et de commerce, procureur-général, tout ce qu'il est permis d'être enfin pour représenter dans chaque affaire et à chaque heure du jour et de la nuit la qualité de magistrat répressif ou protecteur. Ainsi que ses collègues, il doit, sous le même visage, retrouver au besoin les traits rembrunis d'un grand-prévôt ou l'air de fête permanent du diplomate, il doit sous le même toit réunir ses salons, sa chancellerie, son tribunal, sa prison!...

Les attributions de ses collègues d'Autriche et de Russie se compliquent en outre de la distribution, à leurs domiciles, d'une quantité incalculable de coups de knout ou de coups de bâton.

Aussi quel n'est pas l'étonnement des Français d'aujourd'hui quand, après dix jours à peine qu'ils ont quitté Paris, la France, tout brillants d'indépendance, de liberté, et ne soupçonnant pas d'ailleurs le moins du monde l'existence des *capitulations*, ils se trouvent tout à coup, et par le seul fait d'avoir mis le pied, depuis quelques heures, dans les États du grand-seigneur, régis par la même *jurisdiction exceptionnelle* qui existait au temps de François I^{er} ou d'Henri IV.

Il est donc absolument nécessaire de dire ici en peu de mots en quoi consistent ces *capitulations* de la France avec la Porte ottomane.

Elles règlent trois intérêts principaux: le *protectorat religieux du pavillon*, les *droits des commerçants*, les *attributions judiciaires de nos agents à l'égard de nos nationaux*. Par les *capitulations* les consuls et ambassadeurs de la France au Levant sont investis de tels pouvoirs que, sous leur seule responsabilité, arbitres de la convenance politique qu'il peut y avoir à ce que tels ou tels Français résident ou non dans leurs échelles, ils peuvent même encore aujourd'hui aux termes des ordonnances consulaires de 1778 et 1782, explicatives des traités entre chrétiens et Turcs, les faire enlever pieds et poings liés, et les réinterner par les vaisseaux de l'État. Dans les dernières années, quelques grands criminels considéraient à tort la terre moldo-valaque, à raison de son éloignement, comme un *Eldorado d'impunité*, ont mis souvent nos agents dans le cas d'appliquer à leur égard ces lois sévères.

Ces attributions, toujours si pénibles, expliquent l'usage où sont encore nos consuls-généraux dans les principautés, d'avoir auprès d'eux une garde albanaise. Les agents de l'Autriche à Bucharest et à Iassy, qui comptent un nombre considérable de leurs nationaux dans ces provinces, ont chacun une garde de douze sous-officiers appartenant à l'infanterie de leur armée. Orientaux ou Européens, ces gardes, comme on peut l'imaginer, apportent dans chaque cérémonie, à la promenade ou en voyage, un certain apparat à la marche, à la présence des autorités consulaires.

La Russie est, depuis quelques années, dans l'usage de former de ses consuls protecteurs en Moldo-Valachie la pépinière de ses ambassadeurs à Constantinople! Préalablement Bucharest et Iassy ne cessent d'être pour ces agents les postes les plus importants, les plus avantageux.

Permis sans doute à chacun de nous de redouter ou de combattre la politique russe; mais, franchement, il serait impossible de ne pas rendre hommage à l'esprit d'équité qui guide toujours l'empereur envers ceux qui le servent bien. Sur les grands champs de bataille de sa politique, ses encouragements et ses récompenses se multiplient comme dans un jour de guerre; c'est un spectacle curieux, par ma foi, que de voir comment à Constantinople, à Bucharest, à Iassy, à Belgrade, à Cracovie, sont récompensés ses agents au lendemain des marches forcées ou des victoires. Ses lauréats s'étendent même, tant il est libéral et magnifique, jusqu'à couvrir de ses décorations les agents étrangers complaisants admirateurs de ses succès. Ses serviteurs, qui sont presque toujours distingués ou habiles, s'émeuvent du spectacle digne de pitié que pré-

sentent les agents français leurs adversaires; ils s'étonnent parfois que dans notre armée officiers et soldats soient si mal récompensés, chaussés, chauffés et nourris. L'action des diplomates russes, toujours délégués sur ce terrain, les conduit à la faveur, à la fortune. Les agents et consuls-généraux de la France, qu'on a placés là, depuis 1834, pour obéir au désir de ce boyard qui voulait qu'on tirât de temps à autre le rideau derrière lequel la Russie les protége, pour voir si par hasard elle ne les aurait pas mangés, doivent bien se garder de dire ce qui s'y passe. sous peine de se voir abandonnés, désavoués ou rappelés par le gouvernement de la France, ce pays de la loyauté et de la grandeur. Bien heureux même sont les agents du ministère des affaires étrangères français quand, engagés dans des luttes avec ces forçats libérés, ces faux monnayeurs, ces assassins, ces banqueroutiers, ces bigames pour lesquels le gouvernement déchu montrait tant d'entrailles, ils ne deviennent pas les victimes de ces grands criminels, qu'un sentiment énergique et profond de devoir, de vergogne, les porte, en toute circonstance, à vouloir chasser sans pitié de la terre moldo-valaque.

Une seule fois depuis 1834, sous le ministère de M. Molé, le cabinet de Paris, comprenant l'extrême importance du poste politique des principautés du Danube, y a placé un des employés supérieurs de la carrière des ambassades. Antérieurement, puis plus tard, les divers cabinets ont trouvé plus conforme à leur politique de n'y mettre que des agents pris dans le corps consulaire proprement dit.

LA FÊTE DES OUVRIERS FRANÇAIS DANS UNE FORÊT DE LA VALACHIE.

Il importe plus que jamais de le dire et de le répéter: Aux termes les plus stricts des capitulations de la France avec la Porte ottomane, nos travailleurs, de toute industrie, de toutes conditions, de tout métier, peuvent, dans un très court espace de temps, faire en Moldo-Valachie une véritable fortune.

Le pays est si vaste, si riche, il renferme en forêts, en terres, en grains, en prairies, en vignobles, tant de trésors, et il possède si peu de bras, qu'il y a là place pour un nombre illimité de Français, ouvriers honnêtes, éclairés, laborieux.

Un voyage qui, pendant sept mois de l'année, depuis mars jusqu'en novembre, se fait à très bas prix de Paris à Giurgewo, à 15 lieues de Bucharest, toujours en chemin de fer ou en bateau à vapeur... La langue facile à apprendre en raison de ses nombreuses affinités avec la nôtre, l'extrême abondance et l'extrême bon marché des matières premières, la livre de viande de boucherie à 6 centimes, le vin à moins de 1 centime la bouteille, le plus beau poisson, la plus belle volaille à 30 ou 40 centimes, le lait, le beurre, les œufs pour rien; chez les habitants une aménité et une bienveillance exquises, qui les portent à offrir maisons à habiter, terres aussi à cultiver à des familles françaises entières si elles se recommandent par leur travail, par leur éducation, par leur conduite, ne sont-ce pas vraiment là des avantages marqués par le temps qui court! ne sont-ce pas là autant d'attraits pour aller bien vite offrir à des populations entières qui vous les demandent, le concours, l'appui, l'exemple, les bons offices de travailleurs probes, habiles, énergiques comme le sont les ouvriers français.

La langue que lui-même parle est déjà, en cas de non-succès dans les travaux de sa main-d'œuvre, un précieux capital, et combien n'en ai-je pas vu qui, sous la seule protection de l'idiome français, accueillis, choyés, reçus partout à bras ouverts, finissaient par devenir les amis de familles riches après y avoir été les maîtres souvent les professeurs des enfants. Tel est, en effet, ce lien historique de parenté que les Roumains se sentent avec nous, qu'un corps d'armée des soldats de Napoléon, qui serait venu dès 1805, au lendemain de la bataille d'Austerlitz, dans les principautés du Danube, aurait donné à leurs habitants, à raison des affinités, des sympathies innées entre Français et Moldo-Valaques, plus d'impulsion, de progrès, de mouvement en avant, de prospérité en dix-huit mois, que ne l'a fait, depuis bientôt cent ans, le protectorat des Russes. Et quand on voit ce qu'en moins de vingt ans nous avons fait de l'Algérie, on peut supposer ce qu'avec nos conseils, nos directions, nos exemples, seraient devenus deux des plus admirables contrées de l'Europe.

Un exemple tout matériel au surplus, s'est offert dans les dernières années, qui prouve la vérité de ce que nous avançons ici, et qui a démontré ce que pourraient devenir les choses valaques mises entre des mains françaises.

Un grand nombre d'ouvriers bûcherons, charpentiers, vigneron venus en Valachie du Maconnais, de la Franche-Comté, du Charolais, sous la conduite d'un honorable négociant de Bercy, ont exploité, de la fin de 1842 à 1846, une forêt de chênes composée d'arbres tous quatre, cinq et six fois séculaires. 116,000 de ces chênes furent concédés l'un dans l'autre au prix de 5 francs, et un seul arbre a fourni 2,700 de ces douves qui aux marchés de Cette et de Bordeaux se vendent, année commune, entre 28 et 33 francs le cent.

M. Condemine, c'est le nom de l'honorable chef de cette vaste entreprise, et ses associés, au nombre de cinq ou six, quittèrent en France des situations avantageuses pour venir s'établir dans un village valaque à proximité de la forêt. Là les plus nobles exemples de travail ne cessèrent d'être donnés pendant trois ans. Tous les ouvriers, vivant avec leurs femmes et leurs enfants au milieu de la forêt, même pendant l'hiver, gagnaient les uns jusqu'à dix, d'autres jusqu'à seize francs par jour!...

A l'époque des journées de juillet 1844, époque où leur exploitation marchait dans les conditions les plus brillantes, ils témoignèrent à M. Adolphe Billecoq, agent de la France à Bucharest, le vif désir qu'ils éprouvaient de le rendre témoin de leurs intéressants travaux. Quoiqu'éloigné d'eux de près de cent lieues, M. Billecoq n'hésita pas à faire le voyage. Quelles ne furent pas sa surprise et son admiration quand arrivé au terme de sa longue course, il fut reçu, lui et sa suite nombreuse, par le corps entier des ouvriers, à l'entrée

de la forêt la plus sauvage, sous un arc de triomphe plus élevé que celui de la place du Carrousel, construit en bois de chêne entremêlé de verdure, et surmonté d'une quantité innombrable de pavillons tricolores ? Harangué là de la façon la plus gracieuse par M. Vivot, chef de la corporation des ouvriers, notre consul arrivant de voyage et n'étant nullement préparé à la réception qui lui était faite, ne sut d'abord que répondre, et se borna à exprimer par son admiration toute la satisfaction qu'il y avait pour lui à recevoir un pareil accueil. Bientôt, conduit au sein de leurs ateliers de travail et sur le lieu même de leur plus grande exploitation, M. Billecocq y trouva encore, à sa plus grande reconnaissance, les témoignages les plus affectueux, les plus aimables de la sympathie des ouvriers ses compatriotes. Un immense obélisque, taillé dans un chêne d'un seul morceau, mentionnait ses nom, prénom et qualités. Il est inutile d'ajouter, quand ce sont des ouvriers français qui s'en étaient chargés, que le tout était orné de nos emblèmes nationaux disposés avec un goût, une élégance, une profusion qui ne laissaient rien à désirer.

M. Billecocq continuait à être émerveillé de tout ce qu'il voyait, quand MM. Condemine et Vivot revinrent vers lui et lui demandèrent, au nom de tous les bûcherons et charpentiers, d'assister à la représentation d'une scène de leurs travaux de chaque jour. Escorté alors d'une foule d'assistants et de curieux montant à plus de cinq cents personnes, le cortège consulaire arriva au pied d'un des plus vieux chênes de la forêt, paré comme une victime antique, et autour duquel se trouvaient cette fois les ouvriers en habit de travail. A leurs mains et près d'eux brillaient, au grand soleil, tous les instruments affilés, polis et luisants de leur intéressante industrie.

Chacun était dans l'attente de ce qui allait se passer, quand trois ouvriers robustes se détachant du groupe et frappant l'arbre à coups de hache donnés transversalement et horizontalement de manière à faire sauter chaque éclat sous la forme du plus régulier des équerres, renversent avec fracas, en moins de onze minutes, ce chêne qui, pendant des siècles, avait régné sur le sol aujourd'hui témoin de sa chute pesante.

Alors près de soixante ouvriers s'en approchent; l'arbre, par eux, est rapidement dégagé de ses branches, puis, au moyen de quatorze scies anglaises manœuvrées chacune par quatre hommes, quatorze billes ou billots sont extraits du chêne renversé. Bientôt enfin, au moyen de haches et d'herminettes maniées avec la plus grande dextérité, les ouvriers font sortir comme par enchantement de cet arbre dont le soleil avait encore, après quatre ou cinq siècles, éclairé la faite moins d'une heure auparavant, trois cent soixante-quinze douves bonnes à vendre de suite aux tonneliers des quais de Marseille ou de Bordeaux.

A quelques jours de là, le grand boyard, propriétaire de la forêt, entendant les merveilleux détails de cette fête du travail, faisait aussi deux cent cinquante lieues pour être rendu témoin, à sa grande admiration, de ce spectacle qui, ce jour-là, s'exécutait d'une façon encore plus magique.

Ainsi que je l'ai dit en commençant ce récit, M. de Condemine devait, par les termes de son contrat, exploiter en dix-huit ans cent seize mille pieds d'arbres; quatorze mille étaient déjà renversés sur le sol, et plus de six mille convertis en douves, lors de la fête ouvrière française, dans cette forêt enchantée. A la fin de 1845, plus de trois millions de douves, faites par des charpentiers dont un seul, ouvrier franco-comtois, arrivait à en fabriquer jusqu'à trois cent deux dans sa journée, quand le plus habile ouvrier bohémien n'en pouvait confectionner au plus que trente-neuf ou quarante, étaient prêtes à être exportées à Marseille, et, vendues là, elles pouvaient assurer à M. Condemine et à ses associés plus de 250,000 fr. net de bénéfice.

Ces braves et honnêtes compatriotes ne se contentaient pas d'apporter ainsi la richesse et l'industrie au pays valaque, ils lui donnaient aussi les plus nobles exemples de courage, de persévérance et de travail. Un jour, aux yeux des riverains étonnés, ils descendaient d'immenses radeaux sur les flots jusqu'aux innavigués de la rivière *Olto*; un autre jour, ils leur apprenaient à extraire des débris du chêne la précieuse potasse; un autre jour enfin, ils enseignaient l'art d'améliorer le plantage des bois, la culture des vins, des fruits, des céréales.

Tout cela nous a paru devoir d'autant mieux trouver ici sa place, que notre industrie française elle-même a besoin de beaucoup de matières premières qui se trouvent en abondance dans les principautés du Danube, que les habitants de ces provinces seraient heureux de traiter toujours de préférence avec nos nationaux, et qu'enfin des entreprises comme celles dont je viens de parler, soutenues par une politique honnête, jalouse de prérogatives que ne manquerait pas de protéger aussi la bonne foi du sultan, offriraient de plus à Sa Hautesse l'occasion de faire au profit du travail, de l'industrie, du commerce, acte intelligent et vigoureux de sa suzeraineté sur le terrain des principautés moldo-valaques.

Qui de telles entreprises, faites par des travailleurs français, encouragées dans le cercle strict des traités, peuvent amener les plus admirables résultats; mais, ne nous le dissimulons plus: pour cela il faut d'un côté un pavillon français comprenant et défendant énergiquement ses droits tels que les capitulations les garantissent, de l'autre il faut aux pays moldo-valaques la foi, la confiance, qui seulement, par une série d'expériences industrielles heureuses, les portent enfin à ne jamais rien entraver, et à faciliter au contraire les moyens de fabrication comme les moyens de débouchés.

C'était dans le but d'accélérer des résultats devenus aujourd'hui plus désirables que jamais, que M. Billecocq, le témoin de la fête ouvrière française que nous venons de raconter, osa, au lendemain de la révolution de février, confier aux cent voix de la presse républicaine et en présence des maux des travailleurs, le succès des lignes ci-après dans l'espoir qu'elles pourraient être utiles à nos ouvriers, qui, s'ils avaient dans ce moment-là même leur victoire, leur grandeur,

avaient cependant aussi leurs maux, leur pauvreté, leur misère:

« Citoyens, il existe au bord du Danube, un peu au-dessous de la Hongrie, des champs immenses, riches, abondants, des forêts, des vignobles, des cours admirables de rivières, des montagnes riantes, où, sans faire la guerre, mais où, en se présentant sous la protection des traités, avec la loyauté au front, l'intelligence au cœur, un outil ou une plume à la main (car là, demain, nous pouvons tous être ouvriers), on peut, avec l'aide de Dieu, de sa divine providence, centupler, en trois ou quatre années, les merveilles de ses dons.

» Les peuples détenteurs de ces richesses enfouies vous appellent!...

« Cette fois vous ne serez pas leurs conquérants! vous serez leurs bienfaiteurs, leurs amis, leurs frères; au besoin même, vous serez leurs seuls, leurs véritables protecteurs!... Et lorsqu'aux quatrième, cinquième et sixième siècles on vit les Barbares, venus de l'Est renverser, comme la foudre, l'établissement romain, nous serions, nous hommes civilisés de l'Occident, porteurs du drapeau tricolore, le Nil, dont les eaux bienfaisantes, dont le travail incessant, couvriraient, envelopperaient, fertiliseraient, là, toutes choses!...

» Cette idée n'est point abstraite, citoyens, elle est admirablement réelle, et comme je n'aurais pu espérer la traiter au palais du Luxembourg, où il faut d'abord céder la place à ces hautes intelligences que nous voyons lutter d'abnégation et de courage, je me suis empressé, avec l'aide d'un de mes amis, peintre habile, longtemps compagnon de mon expatriation, de la faire entrer par un tableau et par le livret du Musée, dans le palais du Louvre!... « Étrange spectacle! » écrivais-je déjà il y a près de deux ans, « étrange spectacle pré-senté par ces époques de prétendue perfectibilité politique, » que de voir laissés en jachères les terrains les plus admirablement fertiles de l'Europe; que de voir tant de familles allemandes, anglaises, françaises même, transporter péniblement leurs pénates au Texas, à Montévidéo, dans les Californies, à la Nouvelle-Zélande, plutôt que de venir semer » à ces champs danubiens, où, année commune, L'ÉPI RAP-» PORTE TRENTE FOIS SA VALEUR! »

» Au temps des conquêtes venant de l'Est, ces champs immenses, fertiles, abondants, formaient pour les races victorieuses la première étape européenne! Ces sillons (tant leur richesse est inépuisable) ont nourri, les uns après les autres, tous les peuples conquérants de la terre, et sans jamais demander, en retour, du sang versé pour engrais, pour salaire!... Mais au temps où nous sommes, citoyens, j'ai compris que c'était à la civilisation, à la paix elle-même, au respect que vous voulez pour les traités (car il ne s'agit pas ici de ceux de Vienne), que ces mêmes sillons avaient à demander la vie, la richesse, la culture!... la leur refuseriez-vous, républicains éclairés et pacifiques!... quand bientôt toutes ces choses peuvent vous manquer à vous-mêmes. Car, croyez-le, quoi que vous fassiez, vous aurez d'ici à trois mois, SUR LE SOL DE LA FRANCE, trois millions d'ouvriers sans ouvrage!... Ils ne seront plus alors entre les mains d'un gouvernement provisoire ou délinquant, non!... ils seront entre les mains de la Providence, qui saura, elle, les conduire pour la plus grande gloire de son nom!...

» Souvenons-nous alors, citoyens, qu'en nous aidant, le ciel nous aide!... Or cherchons tout autour de nous quelle est la pensée qui, depuis soixante ans, jetée grande, forte et vivace sur le sol français, n'y ait fructifié en portant, même au loin, ses profondes racines...

» Avec le secours de Dieu, citoyens, voici la mienne: « Montrant à l'Assemblée nationale le drapeau tricolore, qui, lui, a le droit de dire à tous: Qui m'aime me suive!... je proposerai à la République de mener là, moi-même, en cohortes serrées, pacifiques, bienfaisantes, laborieuses, des légions de travailleurs... J'irai frapper aux portes hospitalières de ces princes, de ces boyards, riches et grands propriétaires, qui sont tous mes amis; qui, tant de fois pendant sept années, m'ont supplié, moi, agent de la France, avec les larmes aux yeux, mais le cœur plein d'espérance, de placer en des mains françaises, celles de l'ouvrier, celles du cultivateur, celles de l'écrivain, celles de l'orateur, la fortune, le sort, les destinées à venir de leurs enfants, le leur propre!... Et si alors, citoyens, grâce aux exemples que je n'ai cessé de donner la République sait défendre, par les seuls traités existants, les essais de notre précieuse industrie française, protéger, par les lois, l'exil momentané de notre ouvrier, de notre agriculteur, nous rapprocherons en un jour les enfans de Rome antique, de la même mère, nous donnerons à la Pologne voisine des exemples qui redoubleront sa foi, son courage!... et nous accomplirons là, avec l'aide de Dieu qui y sourira, l'une des plus grandes vues de sa divine providence, qui ne veut pas que, quand d'un côté est la terre avec sa richesse, son abondance, les forêts, les blés, les mines, tous les trésors, enfin, et de l'autre le travail, la loyauté, la force, l'habileté, le courage, l'intelligence ayant trop souvent pour compagnes les privations, quelquelois, hélas! la faim et la misère, un de ses éclairs célestes, alors, n'entreuvre pas la nue, fût-ce aux dépens des rois, des dynasties, des couronnes! pour que son règne à elle-même vienne enfin! pour qu'aux lieux des trônes en feu elle montre à ce peuple souverain que Dieu seul règne au-dessus de lui, parce que lui seul sait ce qu'il fait, qu'il n'a pas créé tant de trésors de la nature pour qu'ils restent enfouis, et pour que ces races laborieuses, qui ont sa grâce et sa miséricorde, puisque au-dessus de leur tête l'apôtre a écrit: Qui travaille prie, s'accablent, dorénavant, non pas seulement pressées ensemble, mais quelquelois empilées les unes par-dessus les autres, par cette raison sublime, citoyens, qu'il y a, dans l'Europe seule, assez de place pour les enfans des races conquérantes, et que le temps est venu où une politique éclairée et loyale doit mettre à profit cette législation internationale connue sous le nom de capitulations de la France avec la Porte ottomane, qui, placée désormais sous la protection de pavillons républicains défendus comme je défendais ceux de la révolution de juillet, permette aux arts, au commerce, à l'in-

dustrie, aux métiers de toutes sortes, à la civilisation, à l'humanité, de verser enfin, là, leurs bienfaits pour le plus grand bonheur de la grande famille humaine!...

» Ces quelques considérations vous porteront peut-être à comprendre l'utilité de la présence d'un diplomate à l'Assemblée nationale de la République!

» Celui qui s'offre à vos suffrages se croit digne de les mériter, puisqu'il vous promet de vous représenter toujours comme il représenta la France!...

Ainsi que beaucoup d'idées bonnes, simples et utiles, ces quelques paroles, dictées par un sentiment profond de devoir, ne furent comprises par personne. Il est vrai que le pays dont il était la question, était bien nouveau, bien éloigné, bien inconnu! Espérons aujourd'hui, qu'aides du secours de l'art, elles paraîtront d'une portée plus directe, d'une application plus précieuse à plus d'une des exigences de la situation actuelle!... Nos vœux, en effet, seraient comblés si cette publication pouvait, en hâtant cette alliance du travail, de l'industrie, de la politique entre Français et Moldo-Valaques, faire trouver à tant de nos compatriotes, nos amis, nos frères, qui en ont tant besoin, le pain qui leur manque!...

LES ÉGLISES CATHOLIQUES EN MOLDO-VALACHIE.

La France, d'après le texte des premières capitulations de François I^{er}, capitulations renouvelées par Henri IV, Louis XIV et Louis XV, protège le catholicisme dans tous les États du grand-seigneur. Il y aurait alors d'autant plus de raisons de penser que sa protection doit s'étendre aussi aux églises de Moldo-Valachie, qui appartiennent à ce rit, que c'est précisément une princesse catholique, épouse du premier prince de Valachie, *Negru Raduoda* (Rodolphe-le-Noir), descendant elle-même des Bourbons de Hongrie, qui fonda dans les Crapacks l'unique chapelle pendant longtemps vouée au culte pour lequel ses ancêtres avaient porté si loin en Orient la gloire de leurs armes. La porte d'entrée du couvent de Tismana, le monastère à la fois le plus ancien et le plus pittoresque des Alpes carpathiennes, est encore revêtu des gloires héraldiques de son illustre maison.

Cependant les sérieuses difficultés élevées au sein de la chrétienté, vers 1584, par l'affaire des calendriers julien et grégorien, ayant menacé de séparer brusquement de l'église romaine tout le diocèse de Nicopolis (duquel relève la Moldo-Valachie), un bref du pape vint, à temps, dans un intérêt d'ailleurs très-fondé d'autorité spirituelle, autoriser les catholiques à célébrer onze jours plus tard que dans le reste de la chrétienté, c'est-à-dire aux mêmes jours que les Grecs orthodoxes, toutes les grandes fêtes de la catholicité! Sans cette précaution il y aurait eu effectivement tout lieu de craindre de nombreuses abjurations de la part de latins pauvres, peu éclairés, que l'attrait des jours chômés, des fêtes multipliées, n'aurait pas manqué de jeter entre les bras des popes grecs.

Il ne pouvait convenir, alors, à la France, cette fille aînée de l'Église de Rome, de couvrir de sa protection un pareil schisme, elle déclina cet honneur, et la protection de la religion catholique dans les principautés de Valachie et de Moldavie échet plus tard à l'Autriche.

L'Autriche, moins scrupuleuse, s'accommoda alors et avec raison de cette nouvelle combinaison religieuse et politique: des conquêtes récentes lui avaient successivement assuré en Transylvanie, dans le bannat de Temeswar, en Bukowine et dans la Valachie même, des parties essentielles de l'État roumain.

De cette situation des choses il est résulté, dans les derniers temps, un des incidents politiques les plus singuliers dont on puisse entendre parler.

Les ouvriers des villes de Lyon et de Mâcon ont versé, depuis quelques années, des aumônes de 1 à 2 sous si considérables dans les caisses de l'œuvre dite *Oeuvre pour la propagation de la Foi*, que, tout d'un coup, en présence de ces richesses, Rome décida qu'on viendrait au secours du catholicisme dans l'évêché de Nicopolis. Monseigneur Molajoni, titulaire du siège, éprouvant de son côté quelques difficultés dans l'exercice de ses fonctions sur la côte bulgare, résolut, en 1844, d'appliquer ces larges aumônes à la côte valaque, dépendante de son diocèse, et bâtit une fort belle église catholique dans la ville de Crajova. Sa consécration coïncida avec le moment même où on célébrait à quelques lieues de là la fête ouvrière française dont nous avons parlé.

On vit alors un étonnant spectacle. Ce fut l'agent d'Autriche à Bucharest, protecteur des églises catholiques dans le diocèse de Nicopolis, qui, à quelques pas de l'agent de la France et de ces ouvriers lyonnais et mâconnais dont les compatriotes avaient fait les frais de la basilique nouvelle, inaugura, en recevant l'encens des prêtres autrichiens, une église qui s'élevait avec le produit des bonnes œuvres de la France, ce pays que, si souvent à Vienne, on s'applique encore à représenter comme la terre classique de l'irréligion, de l'impunité!...

LA CHASSE AUX STEPPES.

(In gaudiis fausta venationis, sodalibus et amicis, testimonium!...)

L'un des plaisirs les plus vifs qu'un étranger puisse goûter au pays moldo-valaque, c'est, sans contredit, la chasse!...

La raison en est simple: le gibier y est abondant, varié et les propriétaires y sont rarement chasseurs. La guerre contre l'ennemi, ou contre les bandes de brigands, a occupé la pendant longtemps une place si sérieuse qu'il n'y a pas, à proprement parler, plus de dix ou douze ans qu'on est arrivé à comprendre qu'une arme à feu pouvait être un instrument de plaisir.

La chasse étant, d'ailleurs, comme la musique ou l'art de travailler les métaux, dans les attributions habituelles des Bohémiens, cette distraction, si puissante dans le reste de l'Europe, est généralement méprisée des boyards; et tel grand



Vue générale de Bucharest, capitale de la principauté de Valachie, d'après M. M. Bouquet.

seigneur chez lequel, vous, passionné pour ce plaisir, vous vous présentez pour chasser, vous suppliez.... et cela de la meilleure grâce du monde, « de ne pas vous donner cette peine.... Si vous voulez absolument des lièvres ou des oiseaux... il enverra ses gens... qui sont habiles... en attrapper pour vous!... » tant cet exercice lui semble chose ridicule!... A ses yeux, c'est presque aussi extraordinaire que d'aller à pied, et, dans sa bonté, dans son extrême politesse, il serait prêt à vous proposer de faire atteler la plus belle de ses voitures... pour vous mener chasser au marais!...

D'un autre côté, perdrix, cailles, bécassines, lièvres, coqs de bruyères, bécasses, pluviers, outardes, loin d'être, comme dans le reste de l'Europe et à l'octroi des villes, l'objet des rivalités, des inquisitions les plus jalouses, y sont « primo occupanti, c'est-à-dire au plus adroit!... »

Dans cet état des choses, on comprend tout de suite de quelle admirable ressource est la Moldo-Valachie pour un chasseur décidé.

Chasses de montagnes, chasses de bois, chasses des steppes y abondent.

Les deux premières, moins bien entendues que partout ailleurs, ne méritent guère qu'on s'y arrête, à



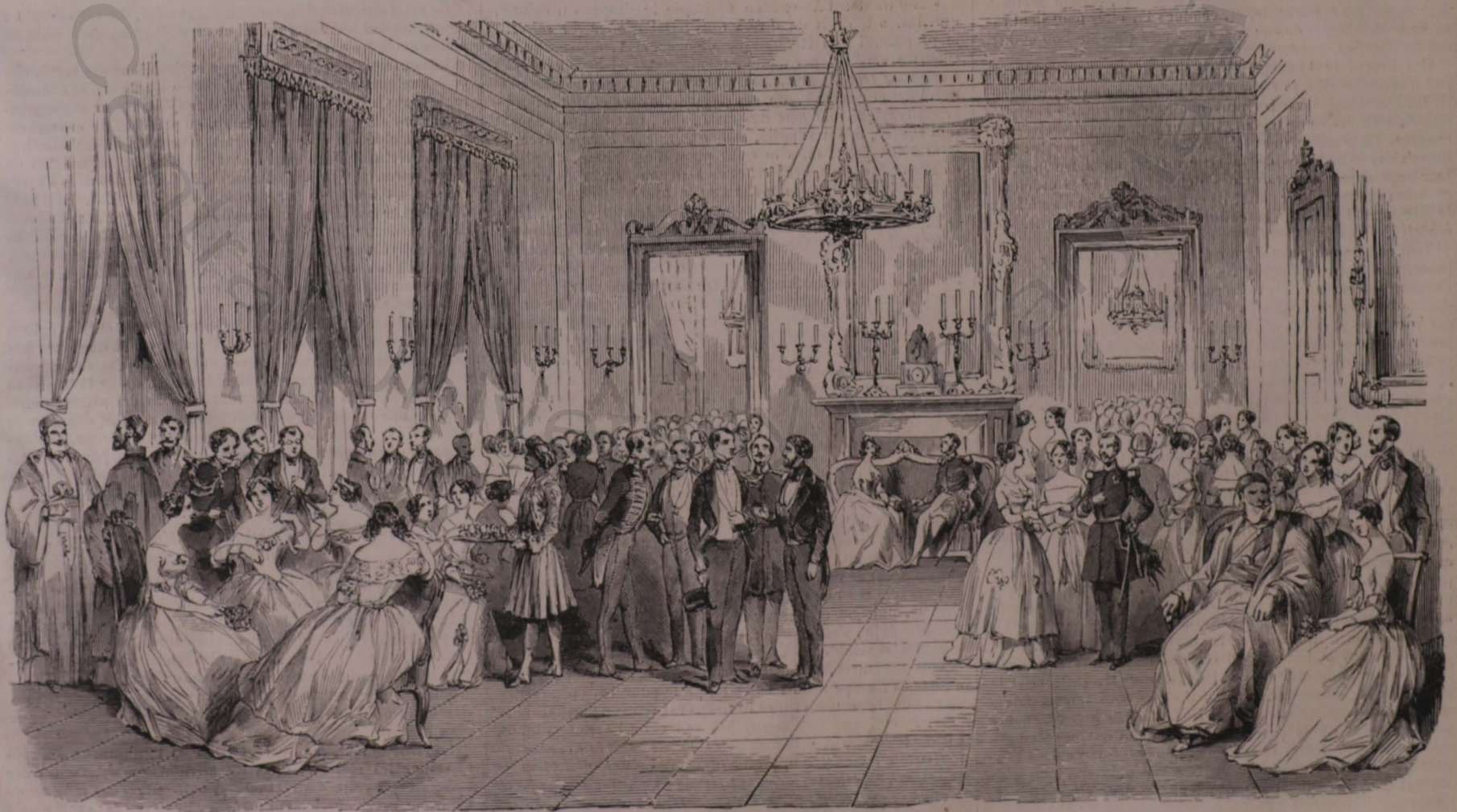
Une rue à Bucharest, d'après M. Doussault.

moins que ce ne soit pour dire bien vite que le paysan roumain, en général beaucoup plus brave chasseur qu'il n'est habile tireur, se trouve quelquefois la proie de l'animal carnassier qu'il poursuit! C'est ainsi que je puis certifier avoir eu, dans les plus hautes montagnes des Carpathes, pour compagnons des chasses, d'intrépides pieuses, ou garde-frontières, sur lesquels j'aurais pu compter, comme parfaitement absentes, jusqu'à soixante livres de chair qui leur avaient été mangées par des ours!

Ce petit incident n'arrêtait, toutefois, pas leur vocation pour ce genre d'exercice; on les voyait retourner de plus belle à la chasse de ces terribles animaux, et, parfois, dans le seul but d'y défendre, d'y préserver la vie de chasseurs étrangers qu'on avait placés sous leur garde.

La chasse des bois, bien qu'abondante en sangliers, en loups, en lièvres et en bécasses, ne plaît pas toujours à raison du danger que l'inexpérience des paysans moldo-valaques à manier les armes à capsule vous fait la plupart du temps courir! Que de chasses des bois n'ai-je pas vues, après lesquelles on avait à regretter la mort de plus d'un bon et intrépide Roumain!...

C'est donc de la chasse des step-



Une soirée chez le Prince régnant, à Bucharest, d'après M. Doussault.

pes que nous pourrions parler avec le moins de regrets... avec le plus de plaisir!... car elle forme, elle, un des souvenirs les plus agréables qu'un chasseur déterminé, qu'un ami passionné de la nature, puisse compter dans sa vie!... Quel bonheur pour un habitant des grandes villes... pour un enfant de Paris, par exemple, de se trouver tout à coup devant deux ou trois cents lieues carrées d'admirables terrains de chasse, et de se dire: Ici je suis roi, seigneur et maître; j'ai là mes chiens impatients et fidèles, mes beaux fusils... et, devant moi, tous les animaux de la création... moins le garde-champêtre!...

Le paysan roumoun, n'ayant commencé à posséder ou même à connaître les armes à feu depuis les dernières guerres des Russes, est habitué à opposer, à l'avance, à tout gibier quelque chose de bien plus précieux pour son compagnon de chasse étranger que l'adresse à tirer le fusil: ce sont ses instincts naturels de braconnier... c'est sa ruse!...

Alors, savez-vous ce qui s'est passé dans les dernières années: de brillants diplomates, gens qui ne laissent pas que d'être aussi passablement rusés, et, de plus, ceux dont je parle, fort adroits chasseurs, ont tout à coup transformé la solitude des steppes en une vaste école de tir! Là, sous les coups du chasseur cosmopolite, s'aidant, il est vrai, des mille et un secrets, des mille et une rubriques du paysan roumoun, tombent en plein vol des myriades d'oiseaux dont le moins renommé, pendu à la devanure de Chevet ou de Corcelet, au Palais-Royal, suffirait déjà pour former, seulement en chasseurs et en gourmands, les plus inoffensifs attroupelements!...

Les premiers jours d'avril ne se passent donc pas sans que, par l'une des portes orientales de la ville de Bucharest, on ne voie cheminer, à grands renforts de *surudjis* et de chevaux de poste, maints élégants fourgons portant fusils, chiens, tentes, cantines, batteries de cuisine et attirails de chasse!... Ce sont MM. les agents et consuls généraux de France, d'Angleterre et d'Autriche, allant secouer, à l'air frais et embaumé des premiers beaux jours de printemps, cet amas de tribulations... de déceptions... de soucis qu'a accumulés sur eux la politique.

Arrivé après quatre ou cinq heures de marche à un village qui a nom *Tamadéo*, et où résident, de père en fils depuis des temps immémoriaux, les fournisseurs ordinaires de la bouche des hospodars, on revoit avec bonheur les chasseurs de l'année d'avant... on se prépare à de nouveaux plaisirs; en un mot, on ne tarde pas à prendre possession du steppe.

Tout n'est cependant pas « roses » dans la chasse que j'entreprends de vous décrire. D'abord, pas d'autre abri qu'une pauvre charrette recouverte d'une natte... plus de visages féminins... quelquefois pas de feu... partant pas de nourriture chaude... mais aussi, la belle étoile... à discrétion pendant trois semaines!



Dames Valaques en costumes orientaux.



La Steoa (fête de Noël à Bucharest), d'après M. Doussault.

pas un seul gibier que vous puissiez voir autrement que par les yeux de votre guide... tout dans ce vaste désert uni comme la surface des mers, est là, tapi... blotti... au gîte... tout se rase et se terre!... Le gibier que vous pouvez voir debout... et vous en voyez... vous voit aussi, et alors il fuit ou s'envole; et, dans ce cas, il n'est jamais abordable! Celui qui va devenir votre proie, est celui qui, obéissant à la douce loi du printemps, règle en paix les plus chers intérêts de sa future lune de miel. Le steppe, c'est le grand marché des amours, la foire de Beaucaire de tous les cœurs, marchant sur deux ou quatre pattes... L'art du chasseur consiste donc à savoir approcher doucement tout gibier, à cette époque des grands rassemblements qui précèdent la saison des noces... Or, son accès n'est possible qu'avec la pauvre charrette du paysan des steppes;... encore faut-il que, bien cachés sous une natte large et épaisse, votre compagnon et vous vous ayez bien soin de ne révéler votre présence par aucun geste, par aucun cri humain; une autre condition du succès de cette chasse, c'est autant que possible de ne pas arriver tout droit sur sa proie, mais de la tourner et de l'enceindre dans un cercle que l'équipage en marchant rend toujours de plus en plus petit.

Reste alors l'instinct merveilleux, incroyable, unique de votre guide qui est à la fois pour vous, pendant tout le temps de votre séjour dans ces vastes déserts, votre cocher, votre ami, votre valet, votre chasseur, votre cuisinier... souvent votre camarade de lit! C'est dans ses yeux, c'est dans ses moindres gestes que vous aurez à lire: plaisirs de votre temps, succès de vos

coups, sympathies de vos chiens, émotions inattendues, bonheur enfin de votre existence... C'est sur votre cocher que tout roule!...

Chaque chasseur, nonchalamment étendu dans un petit équipage à trois chevaux, non suspendu, des plus agrestes, n'ayant pour compagnie que son cocher, ses fusils, ses carabines et son chien, destiné à lui rapporter toute pièce qui tombe, va passer là, ainsi que nous l'avons dit, selon ses loisirs, de quinze jours à trois semaines.

Dans le droit des gens de ces pays... il est généralement admis et reçu que, c'est dans cette position horizontale, qu'on transporte régulièrement en avril les dignités consulaires.

Si canimus sylvas, sylva sint consule dignæ.

Personne, d'ailleurs, ne s'en plaint!... Nos chasseurs diplomates, en effet, puisent dans le spectacle de ces vastes et riches solitudes européennes de grands enseignements politiques!... Là leur apparaît la solution de plus d'une des questions qui agitent le monde... « Ici demain, se disent-ils, le champ de bataille!... oui, mais après-demain sera là le champ des travailleurs... » Et puis nos brillants diplomates, se mêlent aux pauvres habitants de ces déserts, y portent les noms de



Bijoux et vases d'or massif de travail byzantin trouvés en Valachie par les Bohémiens.

pays grands et glorieux... y laissent quelque peu d'or dans de misérables chaumières qui bénissent leur mémoire, la terre qui les vit naître... et puis, et puis... enfin, ne l'oublions pas, nos chasseurs sont de si habiles tireurs, que la capitale valaque n'ignore pas que, pendant tout le temps de leur absence, elle va être régulièrement approvisionnée, et *cela par courriers extraordinaires*, des rôtis les plus fins.

Cependant la chasse commence... il est à peine petit jour. Chaque tireur, parti sous la tutelle de son Roumoun, ne sait pas d'abord où il est, ce qu'il fait, où on le mène; il sait seulement que, vers midi, ou sur le soir, à un point de l'horizon dont son guide a le secret, il doit retrouver ses compagnons de chasse.

Bientôt disparaissent toutes habitations humaines; après quelques jours on est déjà à une trentaine de lieues des plus rapprochées.

Placé, ainsi que votre chien, dans une douce position horizontale, vous vous apprêtez à jouir dans un léger sommeil de toutes les conséquences de la position, lorsqu'à l'agitation fébrile de votre *automédon* vous vous apercevez qu'une pièce de gibier est proche.

Le cocher, en effet, n'a pas seulement un regard d'aigle, l'oreille alerte... il est bien clair aussi... qu'il a du nez.

Domnule! Monsieur, vous dit-il, *aich ieste iepori!* Ici il y a un lièvre! Le chasseur se lève à moitié, tout heureux de penser que la chasse commence... et régulièrement il ne voit rien du tout! car le lièvre, dont la couleur se confond exactement avec celle de la terre ou des vieux débris de végétation, est admirablement tapi, que dis-je!... il est cloué dans son gîte.

Vous commencez à exprimer tout votre désappointement au cocher, qui vous lance un regard de mépris et qui, tout en continuant à vous indiquer le lieu où gît l'ennemi, se met à faire tourner sur eux-mêmes équipage et chevaux, jusqu'à ce qu'après avoir fasciné et enveloppé l'animal par un cercle magique, il arrive avec l'une des roues de devant jusque sur les oreilles du patient. Le Roumoun, alors, vous conseille de le tirer... et dans la tête; c'est ce qui lui paraît le plus logique au double point de vue de la charge à économiser et de la peau à ménager, laquelle doit être vendue. Mais vous êtes généreux... d'autant mieux que vous n'apercevez rien encore... bientôt, toutefois, vous allez jouir d'un spectacle ineffable...

Le Roumoun, parfaitement impatient de votre inexpérience et qui connaît, lui, toutes les rubriques de l'ennemi, vous fait tout à coup signe de descendre... Il descend avec vous... puis, prenant son fouet, il le claie à tour de bras... C'est alors seulement que vous commencez à voir le lièvre; vous êtes d'autant plus confondu de la scène dont vous êtes rendu témoin, qu'à chaque coup de fouet, l'animal, au lieu de quitter son gîte, semble entrer plus avant dans la terre... et à cette question: *Che face? Que fais-tu?* le Roumoun, impassible, vous répond, mais en ayant bien soin de claquer toujours: « Monsieur, c'est un vieux lièvre; le bruit de mon fouet lui fait croire à la présence des lévriers... et il mourra plutôt sur place que de prendre la course, au bout de laquelle il sait le sort inévitable qui l'attend. » L'intelligence de la pauvre bête, alors, vous touche au point que, loin de vouloir la tuer, vous lui faites la vie sauve, en lui enjoignant, au début de sa course que vous provoquez d'une manière ou d'autre, d'aller peupler le steppe de gailards aussi intelligents.

Le Roumoun, peu ravi de votre excès de philanthropie, remonte à sa place, vous à la vôtre, vous regarde d'un air de parfait dédain mêlé d'un atroce mécontentement, et cependant vous fait signe de vous préparer à des émotions nouvelles. *Domnule, aich!* Monsieur, par ici! vous dit-il; vous regardez... mais, cette fois-ci, vous voyez bien moins que l'autre, car il s'agit d'une outarde pitite, c'est à-dire couchée, (c'est même du mot valaque *pitit* que nous avons fait le mot français *petit*, couché, qui se fait petit, dont l'étymologie n'existe dans aucune des langues mères de la nôtre). Vous exprimez par une pantomime affreuse, et toujours horizontale, que vous voudriez bien voir, car votre fusil de Lepage est merveilleusement chargé, la poudre est de Londres, la capsule brillante, mais décidément vous ne voyez rien du tout!...

L'équipage, alors, commence à tourner sur lui-même, quand, enfin, au beau milieu d'une touffe d'herbes sèches vous voyez effectivement, rasé par terre, un oiseau, grand comme une autruche, qui vous regarde d'un air bienveillant et doux; votre âme s'attendrit, car le Roumoun vient de vous répéter de tirer dans la tête. Non, vous vous levez, l'oiseau en fait autant... mais au bruit affreux que son vol produit, à la poussière qu'il soulève, à l'émotion qu'il vous donne, vous tirez avec un frémissement sans pareil, et bien qu'à vingt-cinq pas de lui, vous ne lui enlevez seulement pas une plume.

Le Roumoun se rassemble près de vous avec une expression inouïe de déconsidération pour votre personne, et, tout à coup, à un signe qu'il a vu à l'horizon, il met l'équipage au grandissime galop. Les secousses atroces auxquelles vous êtes en butte vous portent naturellement à vouloir deviner au moins de quoi il s'agit; vos armes se choquent entre elles, le chien grommelle; on croirait qu'en proie à une vision subite au milieu de ces grandes solitudes, chevaux et chasseurs se sentent irrésistiblement emportés par le voisinage de quelque démon; mais non, c'est un énorme loup qui, cette fois, s'est levé, vous dit votre guide, à cinq cents pas devant vous. « Un éclair de jubilation illumine la physionomie de votre guide; la marche de l'équipage se ralentit, vous voulez vous hasarder à voir, tout à disparu... le loup s'est tapi contre terre.

Vous dire alors les joies de votre Roumoun, ses agitations, ses gestes (tout cela cependant très silencieux), ce serait prétendre saisir au daguerréotype un galop du grand bal de l'Opéra un jour où Musard le dirige.

C'est maintenant qu'il va falloir ajuster la victime dans la tête, la pantomime de votre compagnon vous l'indique; puis il se signe, il jette à l'ennemi tous les sortilèges qu'il connaît. Survient enfin l'inévitable *Domnule, aich!* et l'équipage commence à tourner.

Je vois tout d'un coup (car enfin je dois le dire, c'est

l'histoire de mes premières heures de chasse aux steppes que je décris... de mes chasses à moi, qui arrivai à acquérir la vraie renommée), je vois tout d'un coup une énorme bête couchée tout de son long dans l'herbe. Mais, au poil entièrement blanc qui la couvre, me voilà convaincu que ce n'est pas le loup que je vois... que, la fatigue l'ayant étourdiement déterminé à prendre place dans le voisinage de quelque troupeau... me voilà convaincu que l'animal que j'ai là sous mes yeux n'est que la plus belle, la plus inoffensive des génisses. Erreur grossière, mirage impardonnable! je suis en présence d'un vieux loup tout blanc, l'effroi des pâtres transylvains, connu dans le steppe par mille batailles rangées contre les plus belles brebis de la noblesse d'Hermanstadt!

Mon paysan, qui, lui, voudrait avoir la foudre en main, pour me la lancer d'abord, puis pour suppléer à mes hésitations, à mes retards, se prépare à me battre, si décidément je ne fais pas preuve cette fois de plus de discernement et d'habileté. Je me lève donc tout debout sur la charrette; à ma vue l'animal s'enfuit; je prends ma carabine de Renette, et, à soixante-dix pas, une balle dans l'épaule droite fait rouler par terre le Nestor des loups avec un bruit horrible... Mon chien, qui ne sait pas de quel gibier il s'agit, saute de la voiture pour aller ramasser la pièce tombée. Le Roumoun, auquel mon coup triomphal a rendu tous ses sentiments naturels, me crie de rappeler mon chien, que le loup n'en va faire qu'une bouchée. Mais déjà la senteur fauve de l'énorme loup a pénétré de terreur mon chien, qui vient reprendre sa place. Nous nous rapprochons alors doucement et prudemment du terrain où la victime se débat contre la mort; pour moi, je me réjouis d'avoir réparé dans une seule minute toutes mes écoles de la journée... Espérance vaine! le vieux loup, qui, en mordant sa plaie et en la roulant dans la poussière, a étanché le sang et a en partie cicatrisé son affreuse blessure, reprend sa course, moi ma place, l'équipage le galop, et après plus de trois heures du plus fantastique *steepie chasse* (chasse aux clochers) sans clochers, j'arrive à la halte du soir où, dans des transports impossibles à décrire, mon paysan raconte à mes compagnons de chasse et en présence de *mockans* (les pâtres transylvains!), qui l'écoutent comme une légende du bon vieux temps, l'histoire de mon loup...

Ajoutez à ces émotions tout le charme de cette vie aventureuse et à ciel ouvert, les récits de vos compagnons, les hasards d'une chasse abondante et variée, les ouragans et les trombes qui, de la manière la plus inattendue, se forment autour de vous comme au sein des mers, les grandes migrations de tous les oiseaux d'Europe, les histoires des brigands venus là la veille et dont on voit encore les traces, les émotions que vous donne souvent la nuit, dans ces grandes solitudes, le passage fréquent de loups enragés qui mettent parfois en moins d'une heure plus de quarante personnes hors de combat;... et puis, ayez soin d'ajouter enfin, les doux revers de médaille... le retour, après tant de jours de votre vie de Mongol, vers quelque riche village où vos chasseurs vous prient de permettre qu'ils commandent le bal joyeux, bruyant, pittoresque, au milieu duquel vous retrouvez et les danses romaines des *prêtres saliens*, et les pas belliqueux et nobles des *guerriers du moyen âge*... Et ces récits, tout rapides et négligés qu'ils sont, pourront fournir à plus d'un lecteur, et notamment à de jeunes et riches Anglais, l'inspiration nécessaire pour aller aussi au loin goûter ces plaisirs... tenter ces curieuses aventures.

Combien d'entre eux, en effet, qui, s'ils pouvaient soupçonner l'attrait de ces chasses des steppes moldo-valaques, arriveraient dès la fin de mars dans le Danube, montés sur leurs élégants *jacks*, pour n'en repartir que deux mois après, ayant fait le bonheur et la fortune de mes anciens amis de Tamadeo, et riches eux-mêmes des plus divertissants souvenirs de sport qu'on puisse avoir aujourd'hui en Europe!...

LES MOCKANS OU PATRES TRANSYLVAINS.

Les plus anciennes traditions de la vie agricole et pastorale des Germains, traditions retrouvant souvent leur application et leur vie par les victoires des Allemands sur les Turcs, amènent, chaque année, au sein des principautés Moldo-Valaques, d'immenses troupeaux venant du sud de l'Allemagne, et, à l'instar de la *mesta* espagnole, exerçant, au milieu des terres incultes, le droit de vaine pâture! Les bergers qui mènent ces innombrables troupeaux sont connus au pays moldo-valaque sous le nom de *Mockans*, et, avec les chasseurs de Tamadeo, ils sont à peu près les seuls hôtes humains des grands steppes dont nous avons parlé... Leurs mœurs, leurs coutumes, leurs instincts, leur créent des affinités sans nombre avec les Cosaques du Don et de l'Ukraine!...

La plupart d'entre eux appartiennent à cette race que nous avons plus d'une fois mentionnée dans le cours de ces récits... la race sicule, qui forme, au milieu des races hongroises, saxonnnes et valaques, un enclave important de la Transylvanie!... Un des plus grands districts de la Valachie est habité aussi, en partie, par cette race: c'est celui de Sekouien, qui prend son nom de *Sekouï*, Sicule!... Les Sicules sont connus en Allemagne sous le nom de *Tzecklers*. L'armée autrichienne recrute parmi eux d'excellents soldats de cavalerie légère. L'historien révolutionnaire parle d'eux à l'une de ses pages les plus sanglantes. C'étaient des hussards tzecklers qui commirent contre les plénipotentiaires de la République française à Rastadt l'attentat le plus inouï dont il soit fait mention dans les fastes universels du droit des gens. Me trouvant, dans le courant de l'été de 1843, le voisin à table, chez l'agent d'Austriche à Bucharest, de M. le comte N***, l'un des plus grands seigneurs de la Transylvanie, la conversation vint à tomber sur cette page douloureuse de l'histoire des Tzecklers, et quel ne fut pas l'intérêt vif et profond qu'il excita en moi quand je l'entendis me raconter qu'à quelques jours de là, étant dans ses propriétés sur ses terres sicules, on vint le soir, fort tard, lui dire qu'un de ses plus vieux paysans, se trouvant au lit de mort, témoignait un vif désir de lui parler! Quelque avancée que fût l'heure, l'insistance du messager annonçait de

la part du moribond un vœu si ardent de voir son seigneur que le bon cœur du comte N*** ne put se refuser d'y satisfaire, et deux heures effectivement ne se passaient pas sans qu'au fond d'une pauvre cabane on ne vit le noble Transylvain recueillant avec un soin religieux les dernières paroles du hussard agonisant! Or, quelle était cette confession extraordinaire qui avait porté l'ancien cavalier à vouloir absolument, à un moment si solennel, verser dans le cœur de son maître toute l'affreuse amertume du sien?

On l'a déjà deviné sans doute!

Au milieu d'un déluge de larmes amères, arrêté de temps à autre par des sanglots, le vieux hussard tzeckler ne caclait plus qu'avant de paraître devant Dieu il avait voulu décharger son âme du poids horrible qu'y avait toujours laissé la mort de Roberjot, dont lui, quittant le monde, devait malheureusement, hélas! près de cinquante années après, se déclarer l'assassin!

Les *Mockans tzecklers* passent eux-mêmes pour avoir les habitudes les plus farouches. Leur vie, qui les conduit parfois, comme bergers de leurs innombrables troupeaux, jusqu'au fond de l'Asie, n'a rien que de tristement sauvage. Certains d'entre eux, déjà mêlés comme enfants à la conduite des troupeaux, n'ont jamais connu d'autre toit que la voûte des cieux, d'autre horloge que le soleil ou les étoiles, d'autre vêtement que leurs peaux de mouton, d'autre lit que le sol de la terre! N'ayant participé à aucun des changements amenés par le temps, par la civilisation, par l'industrie, ils seraient retrouvés par des Romains du temps de Trajan exactement tels qu'ils ont été vus par eux il y a 2000 ans!... Ne connaissant aucun tissu, ne soupçonnant pas même l'usage du linge, ils ont la détestable habitude d'oindre leurs corps avec le suif qu'ils extraient des brebis! Un jour que, dans une de nos haltes de chasse aux steppes, quelques-uns d'entre eux prenaient, par la pluie, refuge près de nos feux, ils me surprisent cherchant à m'exalter sur les délices de la vie pastorale par la lecture du joli roman d'Estelle. Leur voisinage ne tarda pas à me faire passer brusquement des scènes des bergers de Florian aux rudes réalités de leur vie âpre et nomade... Je laissai bientôt mon livre, défilant, parbleu, l'imagination du chanteur de Némorin de trouver sur mes nouveaux hôtes une place convenable pour y attacher, sans une affreuse dispartate, le moindre petit nœud couleur de rose!...

GIURGEWO.

Cette petite ville valaque, le siège de l'une des trois forteresses turques si longtemps laissées debout par les traités entre musulmans et Valaques, prend son nom d'un fort autrefois bâti par les navigateurs génois en l'honneur de saint Georges, *santo Giorgio*... nom dont les Turcs ont d'abord fait *Giorgio*, puis *Giurgewo*.

On retrouve ainsi les vestiges des navigateurs génois dans toutes les mers et jusqu'aux centres des plus grands fleuves du Levant; des rivages du Danube, ils ont quelquefois, les plus illustres, passé au livre d'or de la noblesse moldo-valaque! En possession des plus précieuses traditions maritimes, ils savaient, entre autres, affronter les périls de la mer Noire avec un sang-froid, un courage qui ne se retrouvent pas chez tous les capitaines marchands d'aujourd'hui. C'est que dès le douzième et le treizième siècles, des intérêts mercantiles, assis sur des bases larges, honnêtes, courageuses, éclairées, avaient su ouvrir au profit des plus basses classes du peuple au moyen âge des relations que la politique occidentale d'aujourd'hui ne rougit pas d'avoir entièrement perdues...

Ces temps, que nous n'hésitons pas à appeler les temps de la barbarie, savaient donc exploiter, au profit de l'humanité souffrante et pauvre, les trésors de subsistance que la main de Dieu avait accumulés si près de nous dans ces riches greniers d'abondance!... et cependant alors on était barbare... barbare, soit! mais monté sur de frêles navires, la foi au cœur, l'offrande posée aux pieds de la Madone, on allait à travers les mille périls des mers cherchier, pour des frères, le pain qui manquait! Marin de Gènes ou de Venise, on portait jusque dans la mer d'Azof ou jusqu'au centre des plus grands fleuves asiatiques ou européens les grands noms de républiques florissantes!

Oui, sans doute... on était barbare, mais en échange des mille dons de la Providence, là, d'où on rapportait illustration militaire, science maritime, industrie abondante et profitable à tous, on trouvait encore moyen de laisser après soi ces impérieuses citadelles bâties sous l'invocation des saints qu'on avait plus d'une fois invoqués pendant la tempête, et qui, debout sur chaque promontoire des mers du Levant pour protéger là de grandes choses, semblent aujourd'hui, du haut de leurs demeures altières, regarder, moqueuses, les créations éphémères, mesquines ou égoïstes de notre siècle qui passe!

Cette idée a inspiré à l'auteur de l'histoire de la Roumanie la page la plus éloquente qu'il ait écrite... Je ne puis résister au plaisir de la citer ici!...

« Oui, s'écrie-t-il en parlant des Moldo-Valaques, oui, certes, ce peuple a été brave!... et c'est à sa bravoure qu'il doit d'être resté lui quand la Hongrie et la Pologne agitaient trois fois la question du partage de son territoire. S'il eût été moins brave, il se serait fait mahométan pour mettre fin à des luttes qu'il se serait senti incapable de soutenir, mais il est resté orthodoxe!... Il a donc été brave, et l'on verra que ce n'est pas lui qui a lâché pied ni à Nicopolis ni à Varna. Je dirai plus et l'on en sera moins étonné quand on saura que le sang franc et gaulois se mêle dans ses veines au sang romain: il l'est encore! Mais il a perdu presque tous ses droits politiques, mais il est désarmé, mais il est en proie à des influences qui, redoutant sa bravoure, se préparent la conquête de son sol par la corruption; mais il est corrompu par cent ans et plus d'un régime essentiellement démoralisateur sous lequel, semblable à ce supplicé obligé de se tenir debout entre quatre baïonnettes, il s'est affaissé, comme lui, sous son propre poids;

mais il est démoralisé, sans confiance entre les membres, sans union des membres au corps et me rappelle ce paralytique de l'Évangile qui depuis trente ans attendait qu'une main charitable voulût bien le mettre dans la piscine!... Quelle sera cette main charitable? car il n'y a pas à dire, la Roumanie (Moldo-Valachie) attend tout du dehors, son développement politique comme celui de son commerce... Celle de la France! oui, sans doute, les Valaques se rappellent ces preux de Charles VI, avec lesquels leurs pères fraternisèrent et combattirent à Nicopolis, les Coucy, les La Trémouille, les Jean-Sans-Peur!... Mais qu'importe aujourd'hui la Roumanie à la France? Quel intérêt la France peut-elle avoir à l'extrémité orientale de l'Europe, à six cents lieues de sa frontière, à l'embouchure du Danube, au bord de la mer Noire, là où il y a six cents ans, sans boussole, sans vapeur, sans rails, sans argent, sans centralisation, sans autre unité enfin que la longue échelle féodale, maîtresse de Constantinople, elle combattit pendant cinquante ans pour l'empire du monde; mais où, aujourd'hui savante, industrielle, active, riche, unie, féconde en honneur et en courage, et, pour vingt peuples chrétiens, étoile de salut qu'ils suivraient religieusement comme des mages, non-seulement elle n'ose plus jeter dans la balance quelque une de ces lourdes épées de Brennus, de Charlemagne, de Montmorency, de Godefroi, de Raymond, de Baudouin, de Napoléon, mais parle bas, bas en baissant la tête, et craint de développer l'orgueil de son pavillon sur les eaux où Gènes, Venise, le pape lui-même envoyaient promener leurs galères; c'est qu'alors il y avait un Dieu, que tout Français disait : Dieu et France. C'est qu'aujourd'hui il n'est plus d'autre Dieu que l'or, et que pour chacun la France est moi; c'est que le titre de roi très-chrétien tombe et meurt comme celui de roi de Navarre; titre glorieux, cependant, le plus glorieux des titres, résumant en lui-même l'orthodoxie et le catholicisme, Luther et Calvin, talisman puissant, magique, divin, auquel obéiront un jour volontiers tous les peuples de l'Évangile, quand, République très-chrétienne, la France en saura faire usage.

Giurgewo est un des points les plus intéressants de la principauté de Valachie. Le mouvement des bateaux à vapeur de la Méditerranée et du Danube en a fait depuis quinze ans l'échelle valaque la plus visitée des voyageurs. Bucharest qui, avant l'établissement des bateaux à vapeur du Danube et de la Méditerranée, se trouvait aussi sur le chemin de tous ceux qui se rendaient à Constantinople, ne laisse pas que d'envier parfois le sort de Giurgewo. Bucharest fait en cela preuve d'une haute raison politique : en effet, les progrès faits en tout genre par les Moldo-Valaques ne se seraient-ils pas centuplés si leurs deux capitales ne s'étaient tout à coup et à leur grand regret voes reléguées, par l'invention de la vapeur, dans des situations trop méditerranéennes?

Bucharest et Jassy étaient encore il y a vingt années les deux villes où les ambassadeurs des grandes puissances européennes se rendant à Constantinople arrivaient et séjournaient avec le plus de plaisir; l'habitude où les princes étaient par ordre de la Porte, de les placer sous la conduite de personnages importants, qui, revêtus du titre de *mihmandars*, les faisaient voyager avec appareil et vitesse, avaient l'avantage de mêler les diplomates importants de tout pays au mouvement de leurs idées, de leurs usages, de leur histoire; il en résultait toujours, de part et d'autre, les plus intéressants comme les plus agréables souvenirs.

Les Hongrois eux-mêmes auraient-ils une importance pareille à celle qu'ils acquièrent chaque jour si leurs deux capitales, Presbourg et Pesth, n'étaient pas aujourd'hui sur la grande route de l'Occident à l'Orient... le Danube?...

Les Moldo-Valaques devront donc, dans un terme très-prochain, suivre cet exemple, et puisque les voyageurs européens se sont éloignés d'eux, c'est à eux à se rapprocher des voyageurs européens. Ce jour là, la capitale moldave sera à Galacz, et celle des Valaques à Giurgewo.

IBRAÏLA.

Plus nous nous éloignons des choses européennes sur le Danube pour arriver vers les déserts où règne en paix le protectorat des Russes, plus, à chaque pas, comme à Soulinah, nous courrons le risque de mettre le pied sur le terrain des faits... les plus inouïs!... Ibraïla... voilà un de ces noms, devant lesquels notre plume s'arrête, tant la Russie l'accorderait difficilement avec son mandat protecteur! — Ibraïla, en 1841, et en 1843... voilà de ces souvenirs qui, aux jours des justices nationales, peuvent décider en quelques heures de l'existence du protectorat de Pétersbourg!...

Mais laissons à d'autres à régler ce triste passé; ne quittons pas Ibraïla sans nous souvenir que cette ville présente encore une question qui n'est pas sans intérêt par le tems qui court... IL S'AGIT D'UNE QUESTION DE PAIN!...

Toujours surnommées par les Turcs « les greniers d'abondance de Constantinople », les deux principautés de Moldavie et de Valachie, ces belles et infatigables nourrices, ont aujourd'hui leur principal port, la première à Ibraïla, la seconde à Galacz. Les immenses arrivages de blé de l'intérieur des deux provinces jouent là un tel rôle, dans les années de disettes, qu'en présence de la question de Soulinah ou de celle de l'embargo mis, il y a un an, sur les navires grecs qui font le cabotage de la mer Noire, on a vu les habitants d'Ibraïla et de Galacz quitter spontanément leurs demeures pour y donner abri à ces trésors de Dieu, si impatiemment attendus à Londres... en Irlande... en Algérie... à Marseille!...

Ibraïla et Galacz, qui ne sont qu'à quatre lieues l'un de l'autre, sont séparés par une importante rivière qu'on appelle le Sereth. C'est par ce grand cours d'eau que descendent des torrents de la haute Moldavie tous les bois de construction qui approvisionnent depuis des siècles les arsenaux de Constantinople. Malgré la manière dont les Russes, par leurs envahissements successifs, cherchent à se substituer partout au sultan sur les rivages de la mer Noire, cette mer est encore assez turque pour que d'immenses radeaux, formés de pièces de

mâtures, et confiées tout simplement à ses flots et à ses courants sous la seule sauvegarde d'un pavillon rouge avec un croissant arrivent toujours sains et saufs jusque sur les côtes de Sinope, de Sizeboli, de Bourgas, ou même jusque dans le port de Constantinople.

CZERNAVODA ET KUSTENDJÉ.

A raison des progrès et des développements immenses des intéressantes populations qui habitent ses bords, LE DANUBE devient chaque jour une des lignes de communication les plus importantes de l'Europe.

Pressentant déjà, dès 1813, tout ce qui devait s'attacher d'espérance et de vie à cette grande artère, dans la structure du corps politique et commercial européen, les traités de Vienne avaient posé le principe de la libre navigabilité de ce fleuve magnifique; plus tard aussi l'Autriche, inquiète de ces transactions qui avaient imprudemment concédé aux Russes les terrains incultes et inhabités vers les bouches du Danube sur la mer Noire, avaient en 1841, obligé le cabinet de Pétersbourg à nettoyer, au moins, la grande passe de Soulinah, et à y entretenir toujours neuf pieds d'eau pour l'entrée des navires! Eh! bien, le croirait-on? malgré les traités, et en pleine ère de civilisation, les Russes, par cette raison qu'ils sont, là, protecteurs, s'y croient tout permis! N'ayant d'abord aucun droit à créer, là, rien qui ressemble à des établissements durables, non-seulement ils y ont élevé, en opposition avec leurs engagements pris envers la Porte, plusieurs constructions, mais ils profitent encore de l'agglomération de planches et de briques qu'ils ont faites en dépit des représentations du divan, pour placer dans ces mazures des employés chargés d'opérations que, dans nos pays civilisés, les lois flétriraient par les peines les plus sévères. Ces fidèles et honorables mandataires du protectorat jettent, la nuit, dans la passe de Soulinah des sacs de pierres et de sables (1), pour rétrécir le cours du fleuve, arrêter la marche des navires et empêcher les blés du Danube de faire concurrence à ceux d'Odessa et de la mer d'Azoff!

Les consuls, de leur côté, jettent des cris pour chercher à mettre obstacle à un état de choses aussi monstrueux; personne ne les écoute!...

Il y a quelques années, le cabinet de Vienne ne trouvant dans cette affaire aucun appui de la part des autres puissances européennes, et voulant cependant couper court aux difficultés, aux tracasseries de toute nature que la Russie suscitait surtout aux bateaux à vapeur du Lloyd autrichien, lors de leur passage à Soulinah, songea sérieusement à éviter ce long et dangereux circuit en faisant débarquer les voyageurs sur la côte de Bulgarie, dès le point appelé Czernavoda, et en les faisant conduire, dans des diligences, jusqu'au port turc de Kustendjé, sur la mer Noire.

Ce service, organisé sur de grandes bases, ne dura cependant que peu de temps, les Russes ne tardant pas à recevoir beaucoup d'ombrage de cette innovation hardie et l'exprimant à Vienne.

Peu de voyageurs ont donc suivi cet itinéraire qui, outre l'avantage qu'il offrait d'éviter les ennuis, les désagréments, les dangers de la passe de Soulinah, laissait aussi d'intéressants souvenirs : une immense quantité de *tumulus* (présentant de tous côtés à un horizon fantastique ces dentelures factices de *scies* qui ont fait donner par les Espagnols à toutes les grandes chaînes de montagnes naturelles le nom de Sierra), indique que là étaient le passage fréquent et les campements des armées romaines; un tracé de canal attribué à l'empereur Trajan, quelques fragments d'édifices antiques ne permettent plus de douter qu'au lendemain de la défaite de Décébale, Rome n'eût effectivement commencé, là, le chemin qui de la Dacie devait, par le pont Euxin, la mener elle, un jour dans Byzance!...

Il a été plus d'une fois question, dans les dernières années, de reprendre la pensée romaine pour épargner désormais à l'Europe, par un canal creusé de Czernavoda à la mer Noire, de se compromettre plus longtemps avec l'état des choses à Soulinah! L'Angleterre, même, a fait faire, dans ce but, sur ces différents points, des explorations particulières par l'intermédiaire d'employés de haut rang!...

Le jour où, dans l'intérêt de la Porte et des Moldo-Valaques, commencera le procès fait par les grandes puissances européennes aux actes du protectorat russe si bien encouragé pendant les dernières années, l'affaire de Soulinah ne composera pas un des dossiers les moins importants de l'enquête!...

Révolution subite dans les principautés Moldo-Valaques. — Événements de Jassy et de Bucharest. — La jeunesse roumaine. — Kalougareni. — Les portes de fer. — Les châteaux du Danube. — Mission de Soliman-Pacha. — Triomphe de la suzeraineté ottomane. — Mission de Fuade-Effendi. — Le général Dahamel. — L'intrépide Maggiero. — Détails politiques et privés sur ce célèbre chef de Pandoures. — Rencontre d'un Slave. — Ses récits politiques. — Pétersbourg. — La route de Pétersbourg à Constantinople. — L'empereur Nicolas jugé par les Slaves. — Portée directe des événements des principautés du Danube sur l'honneur et sur la sécurité de la république française. — Crimes du protectorat russe. — Enquête à faire!... — La question des travailleurs français en Moldo-Valachie. — Belgrade, la Jérusalem des Slaves. — Épisode.

Nous nous complaisions dans nos excursions, dans nos récits, quand tout à coup la politique nous force à reprendre la poste et à regagner bien vite les chemins du Danube. Des événements de la plus haute gravité viennent d'éclater partout, à Paris, à Vienne, à Berlin, en Italie... jusque dans Jassy et dans Bucharest!...

Dans les derniers jours de mars un mouvement national éclate en Moldavie, et bientôt il est suivi de la révolution de Bucharest et des agitations de la Transylvanie. Ces mouvements simultanés sont basés, non pas, comme on l'a dit depuis, sur

(1) Voir dans le *Journal des Débats*, en août ou septembre 1846, l'article de M. X. Marmier sur la question de Soulinah.

des intérêts de communisme, mais bien sur des principes d'égalité, de liberté et de fraternité, car ils sont dirigés par la jeunesse roumaine... par cette jeunesse française de cœur et d'esprit, dont le courage et l'abnégation sont dignes aujourd'hui, en tous points, des exemples de ses ancêtres.

Nous ne pouvons pas donner une idée plus complète, au surplus, des principes de ce grand mouvement opéré au sein des principautés danubiennes qu'en mettant sous les yeux de nos lecteurs les deux monuments politique et littéraire immédiatement sortis des flancs mêmes de la révolution moldo-valaque. Le premier document, sorte de *Marseillaise roumaine*, est dû à l'élan national de M. B. Alexandri, le poète le plus populaire de la Moldavie!... Nous nous empressons de le citer ici en entier, texte original et traduction, dans la conviction où nous sommes qu'un échantillon aussi patriotique de cette langue roumaine dont nous avons déjà parlé avec tant de sympathie dans le courant de cet album ne pourra que satisfaire au plus haut degré à l'impatience et à la curiosité de nos lecteurs : »

DESCEPTAREA ROMANIEI.

Voï ce statzi în adormire! Voï ce statzi în nemihcare!
N'auziti prin somnul vostru acel glas triumfator
Ce se' naltzè pân' la ceruri din a lunei descceptare
Ca o lungă salutare
Câtr'un falnic viitor?

Nu simțitzi înima vostră că tresare și se bate?
Nu simțitzi în sinul vostru un dor sfânt și românescu
L'acel glas de înviere, l'acel glas de libertate
Ce pătrunde și șesbate
Ori ce suflet omenescu

Eate! veacul se desccepte din adinea'i letargie!
El pascesce că pas mare câtr'un tzel de mult dorit.
Ah! trezitzi-vă cu dînsul, fratzi mei de Românie!
Saritzi totzi cu barbatzie;
Eate ceasul v'au sosit!

Libertatea n'fatza lunei au aprins un falnic soare,
Ș'acum naltzile toate câtre dînsul atzintescu
Ca un cârd de vulturi ageri ce cû-aripi mântuitoare
Se cerc vesel ca se șoare
Câtre soarele cerescu.

Nu mai tu popor Romane! Se zaci vetchnic în orbire?
Nu mai tu se fii nevednic d'acest timp reformator?
Nu mai tu se nu iei parte la obstesca înfrățire,
La obstesca fericire,
La obstesca viitor?

Pâne când se creade lumea, dragi copii de Românie!
C'or ce dor de libertate au perit, s'au stins în voi?
Pâne când se ne tot piece cruda, oarba tiranie
Și la carui de trufie
Se ne'judge ea pe noi!

Pâne când în țeara noastră despotismul se domnească?
Nu sunteți sătui de rele? N'atzi avut destui stăpâni?
Sculatzî fratzi cû barbatzie! facetzi lumea se privească
Câ în țeara Romanească
Mai traesc anchè Români!

Sculatzî fratzi d'acelash nume! Eate ceasul de fratzie!
Piste Molna, piste Milkow, piste Prutt, piste Carpatzi
Aruncatzî bratzele vòstre c'o puternică mândrie
Și d'acum pe vetchnicie
Cû totzi n.ânele ve datzi!

Hai copii d'acelash sânge! Haidetz fratzi într'o unire
Libertate-acum sau moarte vesel totzi se dobândim.
Hai Romani! Sub ochii lunei, pentr'a patriei iubire
Pent'r'a mumei desrobire
Vieatza noastră se gerfim!

Fericit acel ce calchè tirania sub picioare!
Care vede n'a lui țearè libertate invind!
Fericit, maretz acela care sub un falnic soare
Pentru patria lui moare
Nemurire dobândind!

LE RÉVEIL DE LA ROUMANIE.

« Vous qui restez plongés dans le sommeil et l'immobilité, ô mes frères! n'entendez-vous pas comme à travers un rêve la voix triomphale du monde à son réveil, cette acclamation immense qui monte vers le ciel et qui vole au devant de l'avenir? »

« Ne sentez-vous pas vos cœurs tresailir tout-à-coup et palpiter avec force? Ne sentez-vous pas naître dans vos seins un désir sacré, un sentiment roumain à cette voix de résurrection, à ce cri de liberté qui pénètre aujourd'hui tout cœur d'homme? »

« Voyez! le siècle, il s'arrache à sa profonde léthargie et marche fièrement vers un but depuis longtemps rêvé! Éveillez-vous mes frères avec le siècle! L'heure a sonné pour vous; levez-vous avec audace. »

« Voyez! la liberté fait briller un soleil glorieux en face du monde, et toutes les nations se dirigent aujourd'hui vers sa lumière, comme un essaim d'aigles qui s'élancent gaiement, et les ailes étendues, vers le soleil céleste. »

« Toi seul, peuple roumain! gémissais-tu dans les ténèbres? Toi seul serais-tu indigne de ce siècle réformateur? Toi seul resterais-tu en dehors de la fraternité des peuples et du bonheur et de l'avenir communs? »

« Jusques à quand, frères, le monde doit-il croire que tout désir de liberté est éteint aux cœurs des enfants de la Roumanie? Jusques à quand la tyrannie cruelle et aveugle nous attèlera-t-elle à son char? »

« Jusques à quand l'étranger règnera-t-il dans notre beau pays? N'avons-nous pas eu assez de maîtres? assez de malheurs? Oh! levez-vous enfin avec fierté et faites voir au monde qu'il existe encore de vrais Romains dans le pays roumain! »



La tour de Colțea, bâtie à Bucharest par les Suédois de Charles XII, d'après M. Doussault.



Pic du Boudjetchi, d'après M. Doussault.

« Debout ! debout ! L'heure de la fraternité a sonné ! Enfants de Roumanie, frères du même nom, jettons nos bras par dessus la Molna, par dessus le Milkow, par dessus le Pruth, par dessus les Carpathes et donnons-nous tous les mains pour ne former désormais qu'une seule nation dans une seule patrie (1). »

« Enfants du même sang ! sous le drapeau de l'union allons chercher gaiement la liberté ou la mort. Allons Roumains sacrifier notre vie aux yeux du monde entier pour l'amour de notre patrie, pour l'affranchissement de notre mère ! »

« Heureux qui foule aux pieds la tyrannie et qui voit la liberté renaître dans son pays. Heureux et grand celui qui meurt pour sa patrie aux rayons d'un soleil glorieux. Il vole à l'immortalité ! »

Le second de ces documents est « la proclamation ou déclaration des droits adressée par le gouvernement provisoire de Valachie au peuple roumain, le 23 juin 1848 ; » elle est sortie de la plume de Jean Eliade, l'auteur devenu aussi le plus populaire en Valachie par ses productions patriotiques et les plus

(1) Ce sont les noms des frontières qui séparent toutes les provinces roumaines : la Moldavie, la Valachie, la Bessarabie, la Bucovine, la Transylvanie et le Bannat.



Un Consul général étranger à Bucharest.

savamment originales. Cette pièce remarquable, que nous transcrivons ici en entier, demeurera un monument précieux de l'état brillant et pur dans lequel sont restées, après tant de siècles de souffrance, les vieilles libertés roumaines ; elle pourrait aussi servir de programme à plus d'une des révolutions que nous avons sous les yeux !... »

AU NOM DU PEUPLE ROUMAIN.

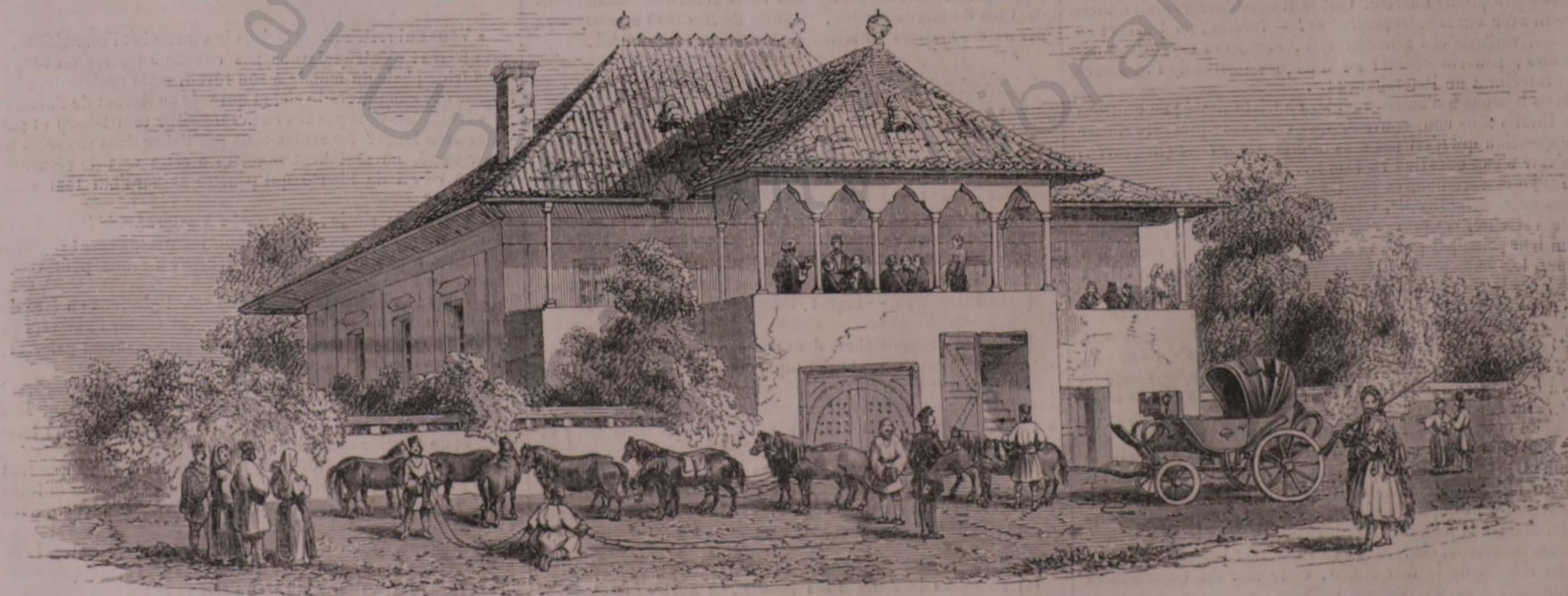
« Dieu seul est Seigneur et il s'est montré à vous ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Respect à la Propriété ; respect aux Personnes.

FRÈRES ROUMAINS !

« Le temps de notre délivrance est arrivé : le peuple roumain s'éveille au son de la trompette de l'ange du salut, et il reconnaît son droit de souverain. Paix à vous, parce qu'on vous annonce la liberté. »

« Le peuple roumain se lève ; il s'arme, non pour une lutte de partis, non pour rompre le lien de ses relations extérieures, mais pour mettre un frein aux méchants et tenir en respect les ennemis de la chose publique. Le cri des Roumains est le cri de la paix, le cri de fraternité. A ce grand acte de délivrance



Un relais de poste en Moldavie, d'après M. Doussault.

tout Roumain a le droit d'être appelé, aucun n'est rejeté. Tout Roumain est un atome du corps souverain : paysan, ouvrier, commerçant, prêtre, soldat, étudiant, boyard, prince, chacun est fils de la patrie; et d'après notre sainte croyance il est plus, il est fils de Dieu. Nous avons tous le nom de Roumains, et ce nom nous fait frères; il impose silence à tous les intérêts et éteint toutes les haines. Paix donc à vous! liberté à vous!

« Ce réveil est pour le bien, pour le bonheur de toutes les classes de la société, sans dommage pour aucune d'elles, et même sans dommage réel pour aucune personne. Il ne convient pas de perdre le plus grand nombre pour le plus petit, car c'est injuste; il ne convient pas non plus de perdre le plus petit nombre pour le plus grand, car c'est violent.

« Le peuple roumain, en ce qui concerne l'extérieur, reste inoffensif, respecte toutes les puissances, et demande qu'elles respectent aussi ses droits, stipulés par les traités de Mircea et Vlad V, reconnus par tous les traités ultérieurement conclus entre la Sublime Porte et la Russie, et proteste contre tous les actes qui ont enfreint ces traités. Le peuple roumain veut avec une volonté ferme conserver l'indépendance de son administration, l'indépendance de sa législation, son droit souverain à l'intérieur, et reste avec la Sublime Porte dans les mêmes liens, plus resserrés encore par les lumières du siècle. Cette volonté est légale, basée sur les traités et n'est au détriment de personne.

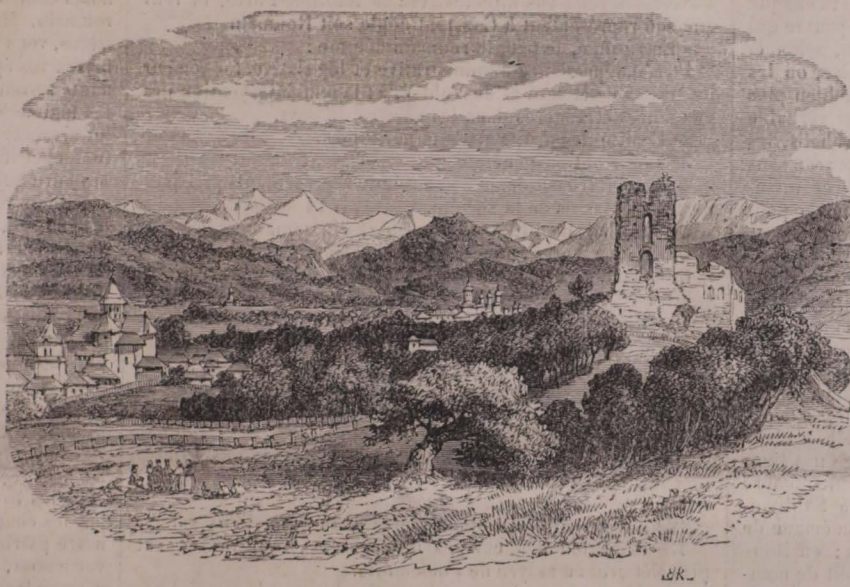
« Le peuple roumain rejette un règlement qui est contraire à ses droits législatifs, et contraire aux traités qui reconnaissent son autonomie. Cette répudiation est même à l'avantage de la Sublime porte, qui en sera l'arbitre de concert avec la France, l'Allemagne et l'Angleterre desquelles les Roumains réclament justice et aide en cas d'agression.

« Le peuple roumain décrète et arrête la responsabilité des ministres et en un mot de tous les fonctionnaires publics. Et attendu que la non responsabilité n'est un droit pour personne, ni d'hérédité, ni de convention, par conséquent personne ne reçoit préjudice de cet acte, et la décision du peuple est sainte.

« Le peuple roumain veut une patrie forte,



Halte de chasse dans les steppes, d'après M. Doussault.



Ruines de l'église catholique d'Argis, dans la Petite-Valachie, d'après M. M. Bouquet.

unie par l'amour, composée de frères, non d'ennemis: en conséquence il décrète, d'après ses anciennes coutumes, l'égalité des droits civils et politiques de tous les roumains.

« Quiconque ne veut pas cela est un ennemi du bonheur public, un autre Cain assassin de son frère au sein de notre mère la patrie.

« Le peuple roumain veut établir le règne de la justice, et la justice émane de Dieu. La justice ne permet pas que les pauvres seuls supportent les charges du pays et que les riches en soient exempts. En conséquence il décrète une contribution générale en rapport avec le revenu de chacun. Cette mesure enrichit la patrie, et une patrie riche est avantageuse pour tous et par conséquent ne porte préjudice à personne. Cette mesure appelle tous aux mêmes droits et aux mêmes devoirs, dans une patrie juste, florissante et qui ne veut plus subir de contrôle étranger.

« Le peuple roumain rend à toutes les classes leur ancien droit d'avoir des représentants à l'assemblée générale, décrète dorénavant l'élection large, libre, juste, à laquelle tout Roumain a le droit d'être appelé, et dans laquelle la capacité, les mœurs, la vertu et la confiance publique seront les seuls titres pour être élu. Ceci ne lèse en rien les bons, les justes, et les Roumains ont toujours été bons, les étrangers le savent bien, et le proverbe le sait aussi qui dit: « Bon pays, mauvais contrat. » Le décret ne nuit à personne; il ne veut changer que le contrat.

« Le peuple roumain décrète la presse libre, la parole libre, les réunions libres, pour dire et écrire tout ce qui peut servir à montrer la vérité. La vérité, les idées, les connaissances viennent de Dieu, pour le bien général des hommes, comme la lumière, comme l'air, comme l'eau, et sont par conséquent propriété universelle; et, si la propriété privée elle-même doit être respectée, bien plus sacrée et inviolable est la propriété universelle. Noyer la vérité, éteindre les lumières, en arrêter les bienfaits en comprimant la presse, est une trahison envers la patrie, une apostasie envers Dieu: la liberté de la presse ne peut nuire qu'au fils des ténèbres.

« Le peuple roumain veut la paix, veut la force, veut la garantie de ses biens matériels, moraux



La fête des Ouvriers français dans une forêt moldo-valaque, d'après M. Doussault.

et politiques : il décrète donc une garde nationale dont tout Roumain nait soldat. Tout Roumain est un gardien du bonheur public, un garant des libertés publiques. Cela ne peut nuire à personne, sinon aux conspirateurs contre les droits de la patrie. Le peuple roumain appelle toutes les classes au bonheur, il reconnaît les bienfaits du commerce ; il sait que l'âme du commerce est le crédit, le crédit dont jamais le système passé n'a aidé le développement : décrète donc l'établissement d'une banque nationale, mais avec des fonds nationaux.

Le peuple roumain, dans sa générosité et sa piété, rend hommage aux lieux saints ; et il enverra dorénavant au Saint-Sépulchre et à d'autres établissements religieux, de l'huile, de l'encens, des cierges, et même de l'argent, afin d'entretenir des écoles, des prêtres, pour la louange de Dieu, et toujours pour la plus grande gloire de celui qui a été crucifié pour l'émancipation des pauvres : décrète que le surplus des revenus monastiques appartiendra à l'État et sera employé à l'émancipation et au secours des pauvres, et reprend les terres monastiques, pour les soustraire à toutes les dilapidations. Le peuple roumain rend à Dieu ce qui est à Dieu, et enlève aux pharisiens ce qui ne leur appartient pas, pour le donner au pauvre qui est le frère du Seigneur. Ceci n'est pas au dommage des Roumains, mais pour leur salut, et pour la gloire des saints lieux.

Le peuple roumain dispense la justice à tous également et avec prédilection aux pauvres. Les pauvres, les paysans, les laboureurs, nourrisseurs des villes, vrais enfants de la patrie, qu'on a si longtemps flétris du nom glorieux de Roumains, qui ont supporté seuls les charges de l'État par leurs pénibles travaux de tant de siècles, qui ont cultivé et amélioré les terres, nourri les ancêtres des propriétaires, leurs aïeux, leurs pères et ces propriétaires eux-mêmes, et qui ont droit à la générosité de ceux-ci et à la justice de la patrie, réclament une parcelle de terre suffisante pour la nourriture de leur famille et de leur bétail, parcelle plus que rachetée par leur sueur de tant de siècles. Ils la réclament, et la patrie la leur donne ; et la patrie aussi, comme une bonne et juste mère, dédommagera chaque propriétaire de la parcelle de terre qu'il cédera au pauvre qui n'en a pas ; qu'il cédera selon le cri de la justice, selon la voix de l'évangile, selon le noble cœur des Roumains, ou les étrangers eux-mêmes ont toujours trouvé accès, combien plus leurs frères, leurs nourrisseurs, ceux qui sont leur véritable force ! La corvée donc et cet infâme servage sont abolis, les travaux obligatoires des chemins sont abolis, le paysan sans terre devient propriétaire, acquérant par là une force invincible au profit du riche, au profit de tous, sans dommage pour personne : tous seront dédommages par le trésor.

Le peuple roumain, selon ses anciens droits, veut que le *domn* (domnul, dans lequel est personnifiée la souveraineté du peuple, soit fort de l'amour public, juste, éclairé, dévoué à la patrie, homme intègre ; et pour le trouver tel à l'élection : décrète, d'après ces anciens droits, qu'il le cherchera dans toutes les classes de la société, dans toute la nation, et non dans un petit nombre limité d'hommes. Le pouvoir n'est de droit héréditaire pour aucune famille, le pouvoir est à la patrie. La patrie le confie à celui de ses enfants qu'elle croit le plus digne. Une telle élection resserre davantage nos liens avec la Sublime-Porte, en faisant disparaître le petit nombre d'hommes faciles à influencer au détriment de la Sublime-Porte et du peuple roumain. Le pouvoir souverain émane de Dieu, et dans chaque pays se trouve quelque part ; en Roumanie il réside dans le peuple roumain qui a le droit de nommer le chef de la patrie : par conséquent le peuple, ayant le droit souverain, peut en investir qui bon lui semble et pour le temps qu'il juge convenable. Il décrète donc que ce pouvoir (domnia) sera donné à l'élu pour cinq ans, afin de mettre un terme aux rivalités et aux haines prolongées, et exciter entre les citoyens l'émulation d'être bons, intègres, utiles à la patrie pour s'attirer la confiance publique.

Le peuple roumain rejette les titres que la corruption étrangère a introduits dans son sein contrairement à ses anciennes coutumes. Le chef de l'État (Domnul) est élu parmi les citoyens ; et, son pouvoir expiré, il redevient citoyen, fils de la patrie. Le chef de l'État (Domnul) n'est, ni n'a jamais été prince : Domn (Monsieur), est le nom de tout citoyen ; Domn (le Monsieur) est aussi le titre du chef de l'État. C'est le titre connu de tous les Roumains ; celui de prince n'est connu que de ceux qui entendent des langues étrangères ; les mots d'altesse, de sérénissime sont des traductions du langage des Phanariotes amateurs de titres.

Les nombreux besoins qu'éprouve actuellement la patrie à cause de l'indemnité à payer et de tant d'autres dépenses pour le progrès de la patrie, ne permettent plus au peuple roumain de donner au chef de l'État une liste civile aussi considérable ; et, indépendamment de cette raison, il croit qu'il est de la plus grande nécessité que ce chef donne le premier l'exemple d'une vie simple et modeste.

Les mots noble, noblesse sont inconnus au peuple roumain ; les attributs qu'ils supposent lui sont encore moins connus ; car rien n'a été héréditaire chez nous, ni rang, ni titre, rien si ce n'est la propriété et le nom de famille. Le peuple roumain décrète donc l'abolition de tous les titres sans fonctions, et dont les noms ne nous rappellent que des temps de barbarie et de servilité.

Le peuple roumain protestant contre les mesures arbitraires et illégitimes qui taxent l'instruction publique, dont le pauvre, l'orphelin, le fils de la veuve sont éloignés, protestant contre la mauvaise loi qui tendait à dégrader et à tuer la nationalité par la suppression de la langue nationale dans les écoles, décrète une instruction égale pour tous, progressive, aussi complète que le comporte les facultés de chacun et gratuite ; décrète qu'une école polytechnique sera établie à Bucharest, que des universités seront établies, l'une à Bucharest, l'autre à Craïova, ainsi qu'un lycée et des pensionnats pour les deux sexes dans chacune de ces deux villes ; un lycée et un pensionnat dans chaque département, une école normale dans chaque arrondissement, et une école primaire bien organisée dans chaque village ; décrète l'enseignement

dans la langue nationale comme par le passé, et, pour faire fleurir cette langue conformément à sa nature et à son origine, ordonne l'emploi de l'alphabet latin dans tous les livres sacrés et profanes, ainsi que dans l'écriture des bureaux.

Quant à ce chapitre de l'instruction, le gouvernement sera obligé sous sa responsabilité de poursuivre avec la plus grande activité la création des établissements d'éducation publique ; et, de même qu'on ne laisse point un chrétien naître et mourir sans avoir reçu le baptême, de même aucun fils de citoyen, de ceux qui ont aujourd'hui l'âge de douze ans et de ceux qui sont à naître, ne doit rester privé d'instruction : car c'est sur elle que repose l'avenir du pays et la mise en pratique, comme aussi la véritable garantie, des institutions de la patrie.

Le peuple roumain rejette l'usage barbare et inhumain de posséder des esclaves, et déclare la liberté des Gigans appartenant aux particuliers. Le peuple roumain pardonne à ceux qui ont supporté jusqu'à présent la honte du péché d'avoir des esclaves ; mais la patrie, en bonne mère, dédommagera de son trésor quiconque se déclarera lésé par cet acte charitable.

Le peuple ayant décrété les droits civils et politiques dont le citoyen a toujours joui, déclare que tout Roumain est libre, que tout Roumain est noble, que tout Roumain est souverain (domn). En conséquence il abolit à l'avenir toute peine corporelle, et brise à la face des bourreaux le fouet et la verge qui dégradent la dignité du citoyen. Ces peines corporelles sont enlevées à tous les tribunaux, et, à plus forte raison, supprimées dans l'armée.

Le peuple roumain, bien qu'il ne reconnaisse point l'existence de la peine de mort, mais attendu que, dans les tribunaux criminels, les juges de l'ancien système avaient osé cependant porter quelques arrêts de mort sans avoir pu les faire mettre à exécution, décrète l'abolition absolue de la peine capitale, aussi bien en sentence qu'en fait.

Le peuple roumain voyant ses relations interrompues avec la Sublime-Porte, surtout depuis 1828, voyant que son représentant à Constantinople est un étranger, réclame son droit d'avoir des relations directes avec la Sublime-Porte, et veut que son représentant à Constantinople soit Roumain.

En résumé, le peuple roumain décrète :

- 1° L'indépendance administrative et législative fondée sur les traités de Mircea et de Val V, et la non-intervention des puissances étrangères dans les affaires du pays.
- 2° Égalité des droits civils et politiques.
- 3° Contribution générale.
- 4° Assemblée nationale composée de représentants pris dans toutes les classes de la société.
- 5° Le chef de l'État responsable, élu pour cinq ans, et éligible dans toutes les classes de la société.
- 6° Diminution de la liste civile. Tout moyen de corruption enlevé.
- 7° Responsabilité des ministres et de tous les fonctionnaires publics.
- 8° Liberté absolue de la presse.
- 9° Toute récompense dérivera de la patrie par ses représentants, et non du chef de l'État.
- 10° Droit pour chaque département de choisir ses fonctionnaires ; droit qui découle de celui que le peuple entier a de choisir le chef suprême.
- 11° Garde nationale.
- 12° Émancipation des monastères dédiés aux lieux saints.
- 13° Abolition des corvées des paysans, qui deviennent propriétaires au moyen de l'indemnité.
- 14° Abolition de l'esclavage des Gigans avec indemnité.
- 15° Un représentant de la nation à Constantinople, pris parmi les Roumains.
- 16° Instruction égale, complète et gratuite pour tous les Roumains des deux sexes.
- 17° Abolition des titres sans fonctions.
- 18° Abolition des peines corporelles dégradantes.
- 19° Abolition de la peine de mort, en sentence et en fait.
- 20° Établissements pénitentiaires, où les criminels laveront leurs péchés, et d'où ils pourront sortir améliorés.
- 21° Émancipation des Israélites, et égalité de droits politiques pour les citoyens de toutes les religions.
- 22° Convocation immédiate d'une Assemblée nationale constituante, élue pour représenter tous les intérêts et toutes les classes de la société, et qui sera chargée de faire la constitution sur les bases de ces 22 articles décrétés par le peuple roumain.

Cette assemblée laissera à l'avenir pour héritage cette constitution ; et elle sera obligée de la compléter par une disposition portant qu'inmanquablement et de plein droit le peuple choisira, tous les quinze ans, des députés qui, réunis en assemblée extraordinaire, introduiront les réformes exigées par l'esprit du siècle. De cette manière seront prévenues les tristes circonstances qui forcent un peuple à demander des réformes à main armée, et nos fils et nos petit-fils seront préservés de la nécessité où s'est trouvé aujourd'hui le peuple roumain.

Ces arrêts sont les vœux unanimes de la nation, sont ses anciens droits, sont conformes aux lois, conformes aux traités. — La Sublime Porte, autant dans sa générosité que dans ses intérêts, les acceptera. — Le rôle de la Russie est d'assurer nos droits, s'ils étaient foulés aux pieds par l'étranger ; c'est d'autant plus son rôle, au moment où nous voulons nous réintégrer dans ces droits. Si elle nous est contraire, elle prouvera au monde qu'elle a eu des arrière-pensées contre nous et contre la Turquie. — Le chef de l'Église bénira ces décisions, s'il est pasteur selon la loi du Christ ; il signera le premier ce décret, s'il veut être notre pasteur, et s'il est pénétré de l'esprit de l'évangile. — Le chef de l'État ne peut être contraire aux volontés du peuple, puisqu'il est son élu ; il ne peut s'opposer à un pareil acte sans devenir traître à la patrie et rebelle envers la Sublime Porte.

Les boyards ne peuvent être contraires à ces décisions, attendu qu'ils ne perdent rien ; et par leurs concours ils donneront un témoignage des nobles sentiments qui caractérisent toujours les principaux d'une nation. Nos ancêtres nous ont

assuré une patrie au prix de leur sang : la mission des boyards est d'affermir en son sein la justice du Ciel, la justice de l'évangile ; leur mission d'aujourd'hui a bien plus de prix devant Dieu.

Les commerçants, les industriels, les paysans bénissent ces lois ; ils les réclament, ils les exigent ; et, bien qu'ils n'aient pas pu élever la voix jusqu'à présent, il les ont demandées des yeux, des mains et de tout leur être sans proférer une parole, comme le muet consumé par la soif demande de l'eau, comme celui que l'asphyxie menace demande de l'air.

Frères Roumains, soldats qui êtes nos fils et nos frères, veillez à l'ordre public, puisque c'est là votre devoir. N'écoutez pas nos ennemis communs, qui vous ordonneront de souiller vos mains du sang de ceux qui se lèvent pour votre bien et celui de vos pères. Les réformes, les nouvelles lois portées par le peuple roumain vous élèvent à la dignité d'hommes, abolissent les peines corporelles qui vous égalaient aux bêtes, vous ouvrent la carrière de l'avancement et assurent leurs droits à vos pères et à vos frères. Quand vous quitterez le fusil désormais, une patrie vous attend, et non plus les corvées et le fouet des gendarmes. Ceux qui vous commanderont de faire feu sur vos frères, marquez-les, ils ne sont pas Roumains, ou, s'ils le sont, ils sont vendus et vous vendent aussi pour aller remplir les fossés de vos corps en combattant contre ceux qui veulent le bien de l'humanité !

Officiers roumains, vos frères d'armes de l'Europe vous ont donné l'exemple. L'Europe civilisée a les yeux sur vous. Vous avez ceint l'épée pour maintenir l'ordre et lutter contre les ennemis de la patrie. Veillez à l'ordre public : vous connaissez mieux que vos soldats les vrais ennemis de la patrie. Tirez vos épées, faites-les luire au soleil de la justice et de l'indépendance. La carrière la plus glorieuse dans les annales de la patrie s'ouvre devant vous. Félicitez-vous de vous trouver à la tête de vos frères d'armes, dans ce grand jour venu de Dieu et qui, en entrant dans l'éternité, se présentera devant Dieu avec sa mission accomplie, son front couronné de vos noms comme d'étoiles portant le salut du peuple roumain. Mais si vos chefs vous commandaient contre vos frères, vous n'avez à écouter que la voix du peuple souverain ; brisez vos épées devant tout ordre fratricide. De tels commandants seront inspirés de l'âme de Satan. Lui aussi fut chef dans les légions célestes ; mais les anges de la paix et de l'amour lui arrachèrent les ailes. Arrachez de même les épaulettes à tout chef traître à la patrie qui commanderait de verser la moindre goutte du sang de vos frères.

Pieux religieux, évêques, prêtres, c'est vous qui remplacez les apôtres, et c'est aujourd'hui que se proclament les lois basées sur l'évangile. Il est de votre charge, il est de votre devoir de sortir la croix à la main et de sceller les canons et les armes meurtrières. Jésus-Christ est ressuscité ; et l'esclavage et la mort ont été terrassés. C'est à vous de dire au monde qu'Antéchrist est tout homme qui cause la mort de son frère, tout homme qui veut encore l'esclavage, tout homme qui n'a point pitié du pauvre, de la veuve et de l'orphelin. Revêtez vos habits sacerdotaux, armez-vous de la croix et entonnez le psaume 108 contre tout traître à la patrie.

Boyards, vous avez été généreux envers les étrangers, vous les avez reçus, vous les avez nourris, vous les avez enrichis, vous les avez appelés à partager vos droits ; et vous ne serez pas les ennemis de vos frères, vous ne ferez pas la honte de notre patrie à l'étranger, vous n'imprimerez pas une tache à votre nom, vous ne léguerez pas la malédiction à vos enfants, vous ne ferez point rougir du nom que vous leur avez légué. Donnez de votre belle âme le bonheur à vos frères, ce qui ne saurait vous coûter, car Dieu vous paiera au centuple, et les institutions nouvelles décupleront vos biens. Tous tendez la main pour fondre toutes les classes en un seul corps, que nous puissions nommer sans honte NATION.

Citoyens, vous tous, prêtres, boyards, soldats, négociants, industriels, de quelque classe, de quelque nation, de quelque religion que vous soyez, étrangers qui vous trouvez dans la capitale et dans les villes, Français, Allemands, Serbes, Arméniens, Bulgares, Israélites, armez-vous pour maintenir le bon ordre et concourir à ce grand acte. Notre patrie est aussi la vôtre. Il vous convient de rester chez nous ; et la patrie vous reçoit. Le système déchu ne vous a pas appelés à la table commune ; nous aurons dorénavant la même table ; le même banquet de fraternité nous est préparé : nous avons les mêmes droits.

Et vous, bénis laboureurs, frères du Christ, les produits de vos sueurs, le pain et le vin, se transforment en corps et en sang du Seigneur ; vous êtes les fils du Ciel, les fils de la paix et de la force ; vous êtes nos nourrisseurs ; vous avez pleuré, et vous vous réjouirez ; vous avez été altérés de justice et votre soif sera apaisée. C'est à vous que le Sauveur du monde a annoncé le bonheur ; vous serez heureux et dans ce monde et dans l'autre. Restez à vos postes, car le jour de la félicité est arrivé ; cultivez vos champs, dont la patrie aujourd'hui vous fait don, qui vous sourient et vous convient au bonheur. Mais, parce que l'esprit du mal, Satan, peut encore exciter des ennemis qui envient votre délivrance et votre félicité, envoyez de chaque village un prêtre et trois autres hommes chargés de demander pour vous la justice qui vous est due. Tout le monde vous accorde la justice les mains pleines et les larmes aux yeux.

Et toi, chef de l'État, élu du peuple !
Le peuple regrette amèrement de ne te nommer que le dernier, et il dépendait de toi d'être le premier. La patrie t'a élu, elle t'a regardé comme son fils le plus cher ; ta conduite a été problématique, tu t'es montré aux yeux de la patrie et du monde comme l'enfant perdu de l'évangile. Reviens au milieu du peuple, et la patrie mettra l'anneau d'alliance à ton doigt et fera immoler le veau gras. Nous ne te demandons pas compte, parce que tu es notre frère, parce que tu es Roumain ; tu rendras compte devant ta conscience et devant Dieu. Nous ne savons si ce que tu as fait était volontaire ou forcé. Il est temps de montrer au monde que tu es et que tu as été Roumain ; il est temps de laver le passé, et de ne pas léguer à tes enfants

un nom flétri. La patrie te réclame pour son fils, elle déchire ses vêtements, elle se frappe la poitrine, elle cherche avec inquiétude, demandant qu'il ne périsse aucun de ses fils, et qu'il ne se verse pas une goutte de sang roumain. La patrie oublie tout, sois à elle, car elle désire te voir présider à ce grand acte d'aujourd'hui; fais une belle page à l'histoire roumaine; ne fais pas rougir de leur père tes enfants au sein de la France. Ne laisse pas, dans de pareilles circonstances, le peuple sans chef, en proie à l'intrigue qui pourrait amener l'anarchie: car alors malheur à nous! et trois fois malheur à toi!

» Frères Roumains, ne craignez aucune puissance illégitime du dehors, car les temps de l'oppression et du droit du plus fort sont passés. Veillez à l'ordre public. Armez-vous en garde nationale pour maintenir nos droits, pour former la croisade de la fraternité des classes au dedans, et pour prendre part au dehors à la croisade de la fraternité des peuples. Réunissez-vous tous sous les drapeaux de la patrie. Les trois couleurs nationales sont l'arc-en-ciel de nos espérances: la croix qui les surmonte rappellera à la Russie qu'elle est chrétienne. Nous placerons la croix sur nos frontières, et le Russe ne passera pas sur notre sol avant d'avoir foulé aux pieds la croix qu'il adore. S'il n'est pas saisi de crainte devant ce signe, nous enverrons à sa rencontre, non des armes, qui nous manquent, mais nos prêtres, nos vieillards, nos mères, nos enfants, qui, accompagnés de l'ange de Dieu, gardien de ceux qui se lèvent en son nom, pousseront un cri; et on entendra jusqu'aux extrémités de la terre que les Roumains n'ont jamais rien pris aux Russes et qu'ils ne veulent point les recevoir dans leur patrie. Les prêtres poseront l'Évangile, base de nos institutions, sur leur chemin, pour qu'ils le foulent aux pieds et qu'ils viennent asservir un peuple qui a toujours voulu leur bien et qui les a toujours soutenus dans leurs guerres. La Russie, jusqu'à ce jour, s'est dite garante de nos droits; nous, dans notre cri, nous ne demandons que nos droits, et nous protestons d'avance auprès de la Sublime-Porte, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, contre toute invasion de notre sol qui viendrait troubler notre bonheur et détruire notre indépendance.

» Cependant, le peuple roumain déclare aujourd'hui, à la face de Dieu et des hommes, que, si dans sa proclamation il se montre animé de l'esprit de paix, s'il ne prend point un ton menaçant, s'il se tient dans les limites des lois et des traités, cela vient de son esprit de légalité et de son âme qui adore également sa liberté et celle des autres peuples; c'est la preuve, qu'en voulant se réintégrer dans leurs droits, les Roumains savent respecter ceux des autres nations: c'est ce sentiment et non la peur qui leur fait tenir ce langage. Car ils ont une nation de plus de huit millions d'âmes, et à toute invasion étrangère qui menacerait leurs libertés, chacun saurait défendre ses foyers; et l'étranger, en dernier lieu, si le malheur arrive, si Dieu nous abandonne, ne pourra conquérir que la terre et non les hommes! pas un Roumain ne survivra à l'indépendance de sa patrie!

» Frères Roumains, respectez la propriété et les personnes. Réunissez-vous en le plus grand nombre possible; armez-vous, mais imitez vos frères de Transylvanie; voyez comme ils se sont rassemblés par milliers sans faire le moindre tumulte, sans causer les moindres désordres. N'ayez d'autre crainte que la crainte de Dieu, et alors vous pourrez chanter sans rougir: « Le Seigneur est avec nous. »

» Le Seigneur est avec nous, frères; levez-vous en son nom; et l'ange de la vengeance céleste écrasera tout ennemi; il renversera le cavalier et son cheval; ses chars et ses armes seront réduits en poussière et ses projets dissipés comme la fumée.

» Aux armes, Roumains! Aux armes de la délivrance!

On le voit donc déjà, tout, dans nos nouveaux récits, comme dans notre itinéraire forcé, va, cependant, sous le rapport des dessins et du texte, tourner encore au profit de notre album.

Le premier relais où nous arrivons en quittant Bucharest, c'est *Kalougareni*, théâtre célèbre d'une des plus grandes batailles engagées par les Valaques contre les Turcs. Le monument que nous avons à peine le temps d'apercevoir à l'horizon, tant nos surdugis s'épanouissent cette fois en juréments et en vitesse, est celui qu'a élevé Michel-le-Brave, le plus grand des princes roumains, en souvenir de la victoire de l'armée chrétienne.

Kalougareni, c'est le lieu où passèrent dix-sept fois, envoyés par Constantinople, ces farouches chiaoux allant mettre à mort les princes phanariotes dont nous avons parlé.

Kalougareni, enfin... ah! combien les temps ont changé! .. sera demain le lieu où le pays valaque ira, tout entier, le cœur plein d'espérance, saluer l'envoyé musulman, qui sur tant de maux engendrés par le protectorat russe viendra apposer le baume réparateur de la justice du jeune sultan Abd-ul-Medjid (1)!

(1) Nos prévisions ne nous avaient pas trompés; voilà les détails que contenait le *National*, à la date du 20 septembre:

» Suleyman-Pacha, accompagné d'Emin-Effendi, premier interprète du divan et des personnes de sa suite, Quitta Giurgevo avec une escorte de 200 cavaliers, pour se rendre à Bucharest; il y arriva le 20 août. Impossible de vous décrire l'enthousiasme que son arrivée dans cette ville excita dans toutes les classes de la population, qui s'étaient portées à sa rencontre. Suleyman-Pacha fut reçu par le gouvernement provisoire et par les députations des corps et métiers. La voiture princière était escortée d'un escadron de houlans, et le conseil municipal, entouré de douze jeunes garçons et de douze jeunes filles, costumés en paysans du pays, lui présenta, suivant l'antique usage, sur un plateau d'argent, le pain, le sel et les clés de la ville. Suleyman-Pacha entra dans la ville, salué par les acclamations de la multitude, au bruit de l'artillerie et du son des cloches, en passant sous un arc de triomphe simulé un château gothique, pavoisé de drapeaux nationaux et ottomans, et orné d'une inscription turque d'un côté, et de l'autre du portrait du sultan. Suleyman Pacha descendit au palais de l'ex-hospodar Bibesko, où

Bientôt cependant nous arrivons au Danube, et sur l'un des plus rapides pyroscaphes du Lloyd autrichien nous ne tardons pas à passer en revue pendant plusieurs jours les plus remarquables merveilles de l'art... de la création... de l'histoire... Antiquités romaines, vieilles citadelles du moyen âge, étroits défilés du fleuve que, sous le nom de *Portes de fer*, les Turcs

de nombreux discours furent prononcés. Le pacha répondit et remercia les Valaques de l'accueil qui lui était fait. Les acclamations du peuple se firent entendre de nouveau, et le soir toute la ville fut illuminée.

» Le lendemain de son arrivée, Suleyman-Pacha reçut la visite du corps consulaire, et donna audience à 130 boyards des premiers en rang, et parmi les plus anciens, cinq furent choisis pour s'entretenir avec le pacha sur les affaires de la principauté. Le soir, il y eut représentation au théâtre en l'honneur du pacha, qui y assista avec toute sa suite, et le lever du rideau ayant découvert un transparent colossal représentant le portrait du sultan au milieu des 22 articles de la nouvelle constitution, la salle entière, qui était comble, retentit pendant longtemps des acclamations du public.

» Le 22, le commissaire de la Porte réunit chez lui les hommes influents de tous les partis, et leur tint un langage de conciliation qui obtint tous les suffrages: « Soyez unis, leur dit-il, et votre pays prospérera. »

» Suleyman-Pacha assista le 23 à un bal très brillant qui lui fut offert par la ville, avec illumination et feu d'artifice, dans un jardin public, et le 24 au soir, il repartit pour Giurgevo, où il attend le retour de la députation envoyée à Constantinople.

Oui, telles étaient, à cette époque, les espérances qu'osaient encore concevoir les amis intelligents et sages de la puissance suzeraine devenue tout à coup arbitre de cette lutte inégale et pourtant formidable, engagée en présence de l'Europe démocratique attentive, entre les Moldo-Valaques et le protectorat russe anathématisé d'avance par ses propres actes, poursuivi par de si justes haines, par des mépris si fondés.... Depuis... une trahison dont rougiraient les forçats de nos bagnes, a livré à une soldatesque effrenée une ville découverte, opulente et belle!..., des femmes, des enfants égorgés par le sabre... des tronçons humains vendus aux bazars des Juifs, parce qu'ils revêtaient un peu d'or... Voilà de ces exploits que les soldats du sultan Abd-ul-edjid n'auraient, certes, pas accomplis en 1848... si le général Duhamel, jaloux, avant tout, de venger tant d'échecs personnels, tant de ressentiments invétérés, n'avait pas été sous la tente du commissaire turc Fuad-Effendi... Qu'il y a loin, hélas! des jours où l'envoyé musulman laissait à Lisbonne et à Madrid tant d'esprits enchantés par les brillants retours des plus douces poésies d'Orient... qu'il y a loin de ces jours aux scènes sanglantes du 25 septembre à Bucharest...

Qui s'est donc chargé d'opérer l'horrible métamorphose?..

Mais ne l'avons-nous pas déjà dit cent fois dans le cours de cet ouvrage?... *C'est ce pouvoir...* qui par une des mille amères dérisions du siècle... exerce au milieu de ces populations descendues de la même mère que nous... de ces populations descendues de ceux qui tant de fois ont préservé nos pères... de ces populations qui voudraient nous défendre encore... qui voudraient faire plus... partager avec nous au moyen du travail... les fruits de tant de sillons délaissés et pourtant si fertiles... *exerce la ce que la politique du jour appelle... SES BIENFAITS PROTÉCTEURS!*

Ces événements, à jamais regrettables pour les intérêts de l'humanité, comme pour ceux du pouvoir suzerain du grand-seigneur, ont subitement enfanté, pour la cause nationale moldo-valaque, des combattants plus énergiques, plus ardents... plus enthousiastes!... l'intrépide Magghiero s'est souvent qu'ainsi que nous le racontons dans cet ouvrage pittoresque, les grands couvents des Carpathes ont toujours fourni, aux jours adverses, et pour les défenseurs de la patrie... des fortresses inexpugnables!... Il a choisi celui de Cozia!... C'est une des étapes du glorieux roi Charles XII, dans sa course d'aigle de Bender à Stralsund!...

D'habiles ingénieurs suédois ont refait à le péristyle de l'église!...

Ce n'est donc pas la première fois qu'un courage héroïque et malheureux aura été s'agenouiller devant ses autels... *pour se relever, aussi, vainqueur!*

Nos lecteurs ne verront peut-être pas sans intérêt une lettre qui fut, un jour, adressée par l'illustre Magghiero à l'auteur de cet album. Elle est un digne pendant à celle que publient tous les journaux et que nous ne pouvons résister au désir de citer d'abord ici:

» Moi, Roumain, je proteste à la face du monde, et je soutiendrai cette protestation au prix de ma vie!

» Moi, et tous les Roumains, nous ne reconnaissons en rien un gouvernement imposé par le sabre et ennemi de notre nationalité.

» Nous sommes libres, et tant que nous vivrons, nous ne baisserons jamais la tête sous la tyrannie!

» Je proteste! et je ne me soumettrai jamais qu'à l'honorable lieutenant composée des trois véritables Roumains, le général Tell, Jean Eliade et Nicolas Galesco, laquelle lieutenantance est un gouvernement national, élu par le peuple et reconnu, au nom du grand sultan Abd-ul-Medjid, par son excellence Suleyman-Pacha, cet homme énergique, le véritable ami de la nation Roumaine.

» MAGGHIERO. »

Nous la donnons premièrement dans le texte original Roumain!...

» DOMNUL MEU,

» Cù adevèrul pe buze marturisescù cã decãnd esperientzia m'a invetzat a prefera virtutea drept povatuire shi a avea cinstea drept lege, de multe ori am displacut contimpuranilor mei, shi dar mã fericesc cã am dobãndit mima dumitale in curtea vrãme ce am petrecut impreunã prin muntzii nostri.

» Cunoseãnd iũbirea ce ai pentrutot ce se atingã de patria noastrã, te rog sã priimesti cãteva medalii romãne gãsite in ruinele cetãtzilor vechi a stremochilor nostri, shi o pãlle de oursuãcis cã insacã mãna mea la inceputul toamnei.

» Vãnatul e frumos in Carpatzi dar nedejduesc cã voiũ face alt soiũ de vãnãt improtiva altor soiũ de ursi, de voiũ trãi.

» Te rog, domnul meu, sã pui acestã pãlle intr' un locu unde privirea d'tãle sã se poarte ades, pentru ca ades se 'tzi aducã aminte shi de fiarele muntzilor shi de vãnãtorul lor care va fi al dumitale prietin, pãnã ce numele lui se va sterge din cartea vietzii.

» GEORGIE MAGGHIERO. »

Nous nous empressons d'y joindre la traduction littérale:

» MONSIEUR,

» La vérité sur les lèvres, j'avoue que depuis que l'expérience m'a

fermaient jadis par des chaînes, tout se déroule avec aisance et rapidité sous nos yeux, quand un vieux château, qui se met en travers de notre route, paraît vouloir un instant enchaîner notre marche... ralentie par les souvenirs de tous nos voyageurs. C'est là que fut enfermé longtemps le roi Richard-Cœur-de-Lion!... Aussitôt les refrains républicains s'arrêtent pour faire place aux chants du fidèle Blondel... tant tout ce qui est beau et grand s'accorde naturellement avec *les airs faciles de la vraie, de l'honnête République!*...

Bientôt les passes sinieuses et resserrées du Danube s'élargissent, et nous nous trouvons en présence de la ville de Belgrade.

J'avoue sincèrement que, voyageur pittoresque, j'eusse passé devant cette cité comme devant beaucoup d'autres si un de nos passagers qu'à son accent j'avais déjà reconnu pour un Slave, ne m'avait tout à coup attiré à part, et n'avait excité en moi un intérêt profond sur les localités que nous avions là sous les yeux, en m'adressant à leur sujet les quelques paroles que, tant bien que mal, mais dans un intérêt politique général, je me suis empressé d'inscrire par extraits sur mes tablettes.

» Monsieur, me dit-il, en donnant suite à des conversations que nous avions eues ensemble sur la politique de la France, savez-vous combien, dans la marche des événements qui se préparent... au milieu des contrées qui nous environnent... il est à regretter que la généralité d'un pays comme le vôtre continue à rester étrangère aux plus simples notions de la géographie et de l'histoire.

» Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi, en France, votre jeunesse, si ardemment studieuse, néglige autant les études diplomatiques... Il n'est pas un étudiant allemand de Goettingue, de Heidelberg, de Halle, de Leipsig, qui n'ait une teinte générale d'ethnographie et de politique... chez vous on dirait... que la diplomatie est au-dessus de toutes les fortunes... et, cependant, les livres de droit ou de médecine coûtent plus d'argent et de veilles que n'en coûteraient les quelques études qui seraient nécessaires à tout Français pour avoir une idée suffisante du mouvement politique général... De là, l'indifférence de vos lecteurs... souvent même les hésitations de la presse en toutes matières touchant aux affaires extérieures... C'en était fait, croyez-moi, ajouta en riant mon interlocuteur, du sort de l'Europe entière si, à l'époque des Sarrasins de Charles-Martel, à celle de l'invasion des Mongols et des Turcs de Bajazet, le *Journal des Débats*, le *National*, la *Presse*, eussent existé... non-seulement ces feuilles eussent agrandi et accru la force d'invasion de ces hordes sauvages... elles eussent aussi affaibli, sinon paralysé même, les efforts de ceux qui étaient appelés à les combattre et à les refouler vers les contrées barbares qui les avaient enfantées! La presse occidentale, par un écart d'esprit tout à fait inexplicable, est devenue ainsi, sans le vouloir comme sans le savoir, un des auxiliaires les plus puissants du cabinet de Pétersbourg, celui sur lequel le czar personnellement compte le plus, et elle serait subventionnée au poids de l'or qu'elle ne pourrait jamais rien imaginer de plus favorable à l'empire russe et à l'empereur actuel que les récits admiratifs dont elle gratifie chaque matin les lecteurs du monde entier, sur ce texte inépuisable de la *politique si habile de l'empereur Nicolas, de la profondeur de ses vues, de la puissance invincible de ses flottes et de ses armées...*

» Mais, hélas! continua avec tristesse mon compagnon de voyage, vous êtes tous devenus si préoccupés des intérêts de la matière, que ce qui n'est pas l'objet de l'intérêt ou de la jouissance de la minute qui s'écoule vous semble, à vous Occidentaux, bien oiseux... vous paraît bien indigne d'y arrêter votre méditation, votre pensée... C'est si fatigant d'avoir à étudier quelque chose, qu'il vaut bien mieux le trouver tout fait... N'est-il pas mille fois plus commode d'adopter empire russe et empereur comme des mythes imposants, gigantesques, appelés à tout conquérir, à tout envahir, à tout régler, que de prendre la peine de les mettre au creuset de l'analyse et du microscope politiques! Les emportements de l'ignorance ne tardent pas à engendrer les emportements de crédulité; aussi a-t-on vu récemment la presse quotidienne s'écrier avec un transport d'admiration!... *La Russie n'a-t-elle pas encore conquis tout récemment des trésors inépuisables dans les mines d'or de l'Oural?*

Eh! qu'importe à la France républicaine, à l'Angleterre religieuse, à l'Allemagne philosophique, à la poétique Italie, à la Scandinavie chevaleresque, que le veau d'or, après tout, soit devenu taureau? La presse périodique française voudrait-elle donc exalter la politique du roman-feuilleton, jusqu'à nous reporter à ces temps héroïques où il fallait absolument emprunter cette forme pour séduire la belle Europe?

» Monsieur, ajouta mon interlocuteur, dont la conversation piquante commençait à m'intéresser vivement... tel que vous me voyez, j'arrive des bords de la Newa, et, attiré par l'im-

appris à prendre la vertu pour guide, et l'honneur pour loi, j'ai souvent déçu à mes contemporains; je me félicite donc d'avoir gagné votre cœur pendant le court espace de temps que nous avons passé ensemble dans nos montagnes.

» Connaissant l'amour que vous avez pour tout ce qui touche à notre patrie, je vous prie de recevoir quelques médailles romaines trouvées dans les ruines des fortresses antiques de nos ancêtres, ainsi que la peau d'un ours tué de ma propre main au commencement de l'automne.

» La chasse est belle au sein des Carpathes, mais j'espère que je ferai un autre genre de chasse contre un autre espèce d'ours, si de plus longs jours me sont accordés!

» Je vous prie, monsieur, de placer cette peau d'ours dans un endroit où vos regards puissent se diriger souvent, afin que vous vous rappeliez toujours, et le gibier de nos montagnes, et le chasseur qui restera votre ami jusqu'à ce que son nom soit effacé du livre de la vie.

» GEORGES MAGGHIERO. »

Ne respirez-t-on pas dans cette remarquable épître un air de nature primitive et grandiose qui vient reposer à temps des senteurs étouffées de nos haines étroites, de nos discordes égoïstes et mesquines?... (Cette note a été écrite le 25 octobre 1848!...)



Les hora, danses nationales valaques, d'après M. Doussault.

mense intérêt qui s'attache, dans toutes ces localités, aux affaires du panslavisme, je me rends à Belgrade... eh bien! croyez-moi, Pétersbourg... lui-même, pour qui l'a vu..., est dans l'histoire politique et militaire des Russes, la plus amère comme la plus ridicule conclusion de ce rôle qu'ils s'efforcent journellement de modifier, mais auquel Dieu, décidément, les condamne! En effet, tous les peuples conquérants n'ont-ils pas, par le fait d'une vocation, d'une destinée, d'une inspiration incontestables, échappé aux horreurs des éléments et des frimats pour se ruer en vainqueurs sur les contrées tempérées et fécondes? Autour du peuple russe, au contraire, Dieu ne semble-t-il pas avoir tracé un cercle infranchissable, lorsque, par une fatalité sévère, en vertu d'une exigence inouïe, on voit là qu'avec une armée de 500,000 soldats valeureux, disciplinés, la Russie, au moyen de recherches mensongères, de luxe et d'opulence, en est réduite à élever sa tente, à l'y consacrer en pierres, en bronzes, en marbres éternels, loin des lieux où l'on peut dire avec vérité: « Ici arrêtons-nous! Bonum est noc hic esse! »

« Singuliers arbitres du sort du monde que ceux qui doivent le juger du haut d'un pareil tribunal! Singuliers amphictyons que ceux que l'Europe irait demander à des neiges éternelles! Aussi que ce soit le jugement du monde,



Les Mokans (pâtres transylvains), d'après M. M. Bouquet.

du monde tout entier qui leur retourne, insouciant et rieur, quand on aura mieux compris ce que déjà la ville de Pétersbourg exprime.

« Les Russes, eux, ne le savent que trop; les Russes, peuple intelligent et fin, sont les premiers à sourire de nos penchants à nous alarmer de ce que nous appelons, à grands frais d'éloquence et de style, l'apercevanche de leurs vues, l'habileté de leurs plans, et enfin leur esprit de conquête. Du fond de leurs jardins factices, à l'aspect de tant de plantes parasites et communes, venant chez eux à grands renforts de fourneaux, ils sont les premiers à s'étonner, messieurs les Occidentaux, que vos souvenirs classiques vous servent si peu. Que de fois ne les ai-je pas vus, dans leur humeur philosophique et narquoise, tentés de vous rappeler que c'était, sous un ciel chaud et brillant, à Rome, à Byzance, à Salone, à Sirmium, à Epidauré qu'aimaient à résider les vrais maîtres du monde, et que leur place n'est pas par delà le cercle arctique, au pied de la grande Ourse! Si donc leur place est irrévocablement marquée là par les puissances militaires européennes, c'est que, loin d'être aujourd'hui les arbitres ou les maîtres du monde, ils sont les vaincus de l'Europe de 1848.

« Ainsi que je vous l'ai dit, je viens de Pétersbourg, monsieur... Ah!.. c'est dans un pareil voyage, entrepris du nord au sud de



Un consul général étranger en voyage, relais de Kalougareni, d'après M. Doussault.

l'Empire russe, que vous trouveriez, à chaque pas, vous Français, des enseignements encore bien autrement rassurants : Il est difficile, en effet, croyez-moi, de puiser plus de raisons de tranquillité sur la question de l'incorporation de Constantinople à la Russie, qu'on n'en puise sur la route de Pétersbourg à la capitale turque. Quelles distances ! quels pays à traverser ! quelles populations sauvages à inféoder demain à des habitudes de soleil, d'éclat, de volupté et d'élégance ! Quel éloignement moral, mille fois plus incommensurable encore que tous ces steppes qu'il reste à franchir ! Quelles sérieuses leçons, monsieur, un diplomate de vos républiques n'y recevrait-il pas ! « Eh quoi ! se dirait-il, c'est là le cœur de ce colosse auquel on affecte de ne donner que des pieds d'argile. Mais la paralysie monte plus haut, et à moins qu'on ne doive supposer la politique des puissances occidentales intéressée, comme les mauvais pères, à régenter ses peuples par les mêmes moyens qui font qu'on vient à bout d'enfants récalcitrants en les menaçant d'apparitions, de fantasmagories menaçantes, il est impossible de prendre de



Ruines du fort Saint-Georges à Giurgewo, d'après M. M. Bouquet.

bonne foi de pareilles désolations, de pareils déserts, au sérieux... Il est impossible de compter pour quelque chose dans la sphère des intérêts intellectuels de civilisation et de progrès humains des populations chez lesquelles la nation sauvage est toujours en lutte avec l'ignorance, le despotisme et la misère... il est impossible de prêter à tout cela le poids qu'on veut lui donner dans la balance éternelle des choses de l'intelligence, de la foi, de l'art, de la religion, de la politique !!!

Comment ne comprendrait-on pas, en effet, l'impression que devrait forcément recevoir un diplomate français à l'aspect révoltant de pareilles misères, quand les Russes eux-mêmes qui, souvent n'ont pas vu autre chose, s'empressent de les cacher, sous mille mensonges, au passage de leurs empereurs ! J'ai parcouru pendant 500 lieues, monsieur, le chemin de Pétersbourg à Constantinople ; combien l'on y reconnaît sur cette longue route vainement décorée par Potemkin d'une haie quadruple d'arbres pour y faire passer, comme par une avenue de promenade, Catherine la Grande, combien



Le port d'Ibraïla en Valachie, d'après M. M. Bouquet.



Château de Dihrestein sur le Danube (prison de Richard-Cœur-de-Lion), d'après M. M. Bouquet.

l'on y reconnaît que dans le but vers lequel elle conduit comme à chacun des pas qu'on y fait tout est doute, illusion et mensonge.

Sans parler de ces anciennes possessions polonaises que vous traversez ou que vous ne cessez de longer depuis Pétersbourg jusqu'à Kieff et au milieu desquelles se dressent aujourd'hui par un système de surveillance et d'alarmes qui n'est que trop bien entendu, ces gigantesques observatoires situés de distance en distance et qui sur un seul signal doivent apprendre aux palais de la Niewa que Varsovie se remue... Tout, dans ce triste et bizarre chemin, atteste de la part du gouvernement russe incertitude et terreur ! Oui, à Kieff, tout respire la véritable et ancienne grandeur moscovite ; là est l'asile des saints, là repose l'espoir du pèlerin accouru de tous les points de l'empire... Oui, la sainte citadelle du *Petschersck* est un digne tombeau pour les pieuses dépouilles que la religion orthodoxe y révère ! Mais au delà... où la foi religieuse cesse... le mensonge politique commence... et les steppes immenses qui séparent Kieff de la mer Noire forment de singulières étapes, pour le pouvoir militaire qui songerait à régner à la fois sur Pétersbourg et sur Constantinople. Odessa, lui-même, ce cartonage bizarre et menteur, est encore entré si peu avant dans les choses russes, que si, à dix lieues de cette ville, vous demandez au père ou au pèlerin le chemin d'Odessa, la distance à laquelle vous en êtes encore?... il ne sait pas même ce qu'Odessa veut dire ;... mais parlez-lui de Kieff ou de Moscou... à coup sûr, il comprendra ce que ces grandes appellations signifient.

C'est donc en vain, sachez-le bien, monsieur le républicain, que par dessus l'instinct et l'intelligence des Russes, la folle vanité de Potemkin a planté les prétendus jalons de la route d'Orient !... C'est donc vainement que,



Dorobantz, districts de Romanatz. — Tirgowist. — Slatina, d'après M. M. Bouquet.

dans un moment d'emportement, d'ambition et d'ivresse fébriles, l'impératrice Catherine y traça elle-même sur le poteau d'une werste : « C'est ici le chemin de Byzance !... »

« Eh ! par quels moyens espérerait-on donc jamais y rendre !... La flotte de la mer Noire !... Mais l'empereur Nicolas le sait bien, lui qui a manqué périr, au retour de Varna, à bord du *Saint-Panteleimon*... C'est à peine si les équipages misérables, qui se recrutent à Nicolaiéff et à Sevastopol, de juifs déguenillés et peureux... ou de colons sauvages... pourraient manœuvrer sûrement ces vieilles coques de navires que leur longue oisiveté a plus qu'à moitié vermoulues dans les ports de la Crimée !... La route de terre à travers les principautés de Moldavie et de Valachie, mais l'empereur Nicolas sait, aussi, que les bienfaits de l'administration du général comte Kisseleff foulés aux pieds par ses imprudents consuls ont fait place, depuis quelques années, sur le terrain de ses protectorats à d'ardentes haines, à des vengeances de toute espèce... au delà du Danube, les Balkans !... oui !... et pour en garder les passes... des Slaves armés par tous ces ressentiments qui se souviennent du sang polonais de tant d'enfants, de vieillards, de femmes, de religieuses morts sur les chemins de Tobolsk !... »

Voilà ce qui condamne la politique des Russes à une inaction forcée... voilà ce qui, dans ses jours d'expansion feinte et jouée, porte le cabinet de Pétersbourg à couvrir d'un masque de modération, d'abnégation, de désintéressement, de sagesse, l'impossibilité où il est aujourd'hui de tenter un seul pas contre les principes du *statu quo* et de l'intégrité de l'empire ottoman !...

Jugez alors, monsieur, de l'appui inespéré que lui donnent, dans une situation pareille, les écarts journaliers d'imagination d'une presse

que des informations plus exactes devraient rendre toujours agressive et hardie au lieu de la placer dans cette attitude continuelle d'admiration et presque de supplication!...

« Certes, on peut soutenir qu'au premier abord la récente affaire des 50,000,000 n'a rien de politique, mais peut-on empêcher les rapprochements de se faire, peut-on dissimuler l'étrange spectacle que vous présentez à tous les peuples qui environnent l'Empire russe, quand après avoir épuisé, en France, au sujet des nonnes polonaises bâtonnées, ... de Cracovie incorporé, ... contre l'empereur Nicolas, toutes les flétrissures du vocabulaire français, du dictionnaire parlementaire, l'étranger vous voit, quand la France a faim, ne pas hésiter à lui tendre une main suppliante; ah? qu'on ne l'ignore plus, à pareil jour, au bruit de cette nouvelle tous les peuples vous crient: « de grâce, sachez, comme nous, manger, s'il le faut, votre pain plus noir, mais en aucun cas n'allez le demander là! »

« Assez de céréales étaient amoncées aux bouches du Danube par les soins, la sollicitude et l'amour des Moldo-Valaques pour approvisionner Paris, l'Algérie, l'Angleterre, quand l'empereur Nicolas, ... qui aurait pu se souvenir d'Ibraïla et de Soulinah, ... n'a pas craint de souffler sur le différend Mussurus à Athènes, pour arrêter, par les collisions de la Porte et de la Grèce, 4,500 navires grecs prêts à paralyser les spéculations du cabinet de Pétersbourg sur les blés de la mer d'Azof et sur l'or des mines de l'Oural! Les habitants de Galacz et de Braïla ont quitté leurs maisons pour préserver des intempéries de l'air les blés que le différend Mussurus menaçait de retenir indéfiniment loin de toute destination comme de tout abri!

« Voilà la vérité... la vérité, monsieur, telle que depuis trente années bientôt il m'a été donné de l'observer dans toutes les grandes capitales de l'Europe, ... telle qu'à l'aide d'une broderie plus ou moins brillante j'ai pu la recueillir partout dans les jugements rendus par des populations entières sur vous, pour vous, bien souvent même contre vous!

« L'Europe y ajoute ce conseil: « Conservez comme principale richesse politique le caractère de grandeur chevaleresque, de loyauté, de courtoisie, j'ai presque dit pour elle d'amabilité et d'urbanité qui s'attache à chacune des pages de votre histoire, ... vous préserve le ciel de songer jamais à vous en débarrasser comme d'un bagage gênant et inutile, ... n'oubliez pas que c'est en vertu de ces qualités que l'Europe se sent attiré vers vous, vers vos usages, votre langue, vos produits. »

« Les Etats secondaires joignent leurs voix à ce concert, et disent: « Fasse surtout la miséricorde de Dieu que ce ne soit jamais en faveur des bâtons flottants, des illusions d'optique, des mirages de toute nature offerts par la politique russe, que vous arriviez jamais à vous départir des dons que la Providence s'est plu à répandre sur vous. »

« Oui, sur toute cette longue ligne de frontière russe qui commence à Abo pour aller en Asie par Stockholm, Varsovie, Jassy, Belgrade, Constantinople, le Caucase, Bucharest et Alexandrie, voilà les paroles d'encouragements de salut, de sympathies qu'on jette incessamment au passage de la France, *Vox populi, vox Dei*, c'est la voix des peuples, les anciens l'appelaient celle de Dieu; la méconnaîtrez-vous dans une ère de publicité et de lumière?

« Voilà la vérité... la voilà telle que les gouvernements républicains doivent la connaître... Si on leur dit autre chose... on les trompe. »

« Ah! faisons vivre l'empereur Alexandre quelques années de plus, et alors, oui, je vous l'accorde..., comme par un coup de baguette magique, le rideau si noir aujourd'hui de la politique se déchirait de part en part. Faisons vivre l'empereur Alexandre quelques années de plus, l'étendard de la croix flottait à Constantinople, les Turcs reprenaient le chemin de Brousse et d'Iconium, le royaume de Grèce avait sa capitale dans Byzance au lieu de l'avoir dans Athènes, le pavillon tricolore, pour le plus grand bien du monde entier, recommençait peut-être avec le drapeau russe sa confraternité d'Érfort; la misérable campagne de 1828, faite avec les seuls éléments russes, n'imprimait pas aux étendards de saint Georges ce cachet indélébile de fatalité et de malhabileté! La Vistule devenait riche marchande, l'esclavage disparaissait avec acclamation des rangs des soldats qui avaient combattu à Novi et à Borodino; l'ouvrage de Custine devenait impossible, et la Pologne était debout!... De toute cette gloire, l'empereur Nicolas n'en a pas voulu!...

« Qu'a-t-il gagné, dans son propre pays, au rôle contraire?

« Des symptômes nouveaux et tout à fait inattendus se sont effectivement présentés!... Symptômes encore inaperçus et pourtant décisifs... Ils peuvent, selon moi, et si l'extrême clarté de la lumière qui me frappe à leur endroit ne m'éblouit pas au point de m'égarer, ils peuvent exercer la plus grave influence sur l'avenir politique de la Russie, comme sur celui du monde entier!

« Ces symptômes sont de deux sortes: s'il m'a fallu, monsieur, quelques années pour les observer, il m'a suffi, plus tard, pour conquérir une conviction entière de la justesse de mes observations, il m'a suffi, dis-je, de signaler seulement ces symptômes à l'attention de ceux qui vivent ou les sujets, ou les protégés, ou les voisins de l'empereur actuel, c'est-à-dire dépendant toujours de son moindre geste, de sa moindre pensée, étaient alors bien autrement intéressés que moi à les observer aussi, à les étudier, à en rechercher le principe minute par minute.

« Ces symptômes nouveaux, inattendus, souvent aussi inaperçus, insaisissables à distance, et cependant si décisifs pour l'avenir de la Russie et pour l'avenir du monde entier, sont de deux sortes: ils consistent, chez le monarque absolu qui par un signe de tête commande à tant de populations innombrables, dans une affectation marquée à tendre simultanément vers l'anéantissement de toute immixtion de la pensée étrangère dans les choses russes, et vers une

glorification exagérée de l'élément indigène au moyen de ses propres ressources.

« De ces symptômes deux conséquences politiques du genre le plus grave sont déjà nées, et ne tarderont pas à réagir sur l'équilibre européen:

« Un mouvement russe rétractile en présence de toute innovation venant du dehors (fût-ce même de la Prusse)!

« Un retour brusque et marqué vers la puissance brute de la force!...

« Emporté par une mort mystérieuse, l'empereur Alexandre qui, selon son propre témoignage, n'avait d'autre mérite que de comprendre et d'encourager l'œuvre incessante de cette vivification de la matière russe par la pensée étrangère, et qui, fier de ses amitiés comme aussi de certaines de ses affinités européennes, se baptisait lui-même du nom d'*accident heureux*!... disparaît de la scène politique au mois de décembre 1825.

« Pris au dépourvu par la nouvelle de la mort de son frère Alexandre et par celle de l'abdication de son frère Constantin, réveillé, comme en sursaut, au milieu de l'une de ces longues et froides nuits polaires, de son sommeil de grand-duc pour aller faire le czar, le nouvel empereur Nicolas, se rendant à son palais, se heurte, sur la place d'Isaac à Pétersbourg, contre le fantôme de la pensée étrangère, ayant revêtu, cette fois, l'uniforme militaire des Russes!... Dès ce moment, semblable à ces enfants qui frappés au berceau par une terreur quelconque en conservent l'impression pour leur vie entière, il reste pour toujours accessible à la crainte de la pensée sous l'uniforme russe, et par une de ces révolutions subites comme la peur les suggère, il arrête, dès cet instant, dans son esprit, tout un changement de système! Il comprend que son règne a commencé par la peur, et comme il ne pardonne ni à lui-même d'avoir eu peur, ni à son siècle d'avoir vu qu'il avait eu peur, le voilà, dès les premières minutes de son avènement, en révolte avec son siècle et avec lui-même; il prend en détestation toute œuvre de la pensée étrangère, et en opposition aux czars et impératrices ses prédécesseurs, il décrète, pour tout le temps de son règne, le retour immuable vers la matière russe isolée!... Placé, d'ailleurs, par ses destinées entre une noblesse puissante qui fut souvent le bourreau de ses empereurs et une matière inerte, le peuple russe, qui ne retrempe son énergie que dans le sang de ses seigneurs ou dans celui des champs de bataille, il a encore à opter là entre la force et l'intelligence... il n'hésite pas longtemps, et c'est sur la force qu'il assoiera la gloire de son trône.

« Affectant donc de ne croire qu'aux choses russes, et parmi les choses russes affectant de ne croire qu'à la force brute, il fait la déplorable campagne de 1828; sans se souvenir que sur ces terrains de manœuvres du Bas-Danube il n'aura précisément pour premiers témoins de sa fatalité et de son malheur dans les jeux d'adresse de la guerre que ces populations chrétiennes de la Turquie sur lesquelles il a tant d'intérêt, comme pontife et comme empereur, à conserver du prestige; c'est avec grande peine que, sur un malheureux vaisseau de cette marine qui lui donne tant d'orgueil, il parvient à se sauver de tous les désastres militaires personnels de sa malhabile campagne. Au milieu d'un orage, comme elle les recèle si fréquents dans son sein, la Mer noire rejette comme avec pitié et regret l'autocrate vaincu sur la plage d'Odessa, et, battu par tant de tempêtes à la fois, ayant pour spectateurs de son débarquement qui tient du naufrage, Circassiens, Polonais, Suédois, Tartares, Moldo-Valaques, le voilà qui, au rebours de ces triomphateurs romains qu'on devait au milieu des pompes de la victoire faire ressouvenir qu'ils étaient hommes... le voilà, lui, qui en est réduit à confesser qu'il est l'Empereur!...

« En 1830, une révolution loyale et grande dans son principe éclate en Europe! Fille d'une première révolution populaire qui, malgré de rudes leçons données par elle à Austerlitz, à Rivoli, à Zurich, avait cependant contribué à avancer de plus d'un siècle le génie militaire des Russes et surtout leur patriotisme en le mettant en lumière aux flammes de l'incendie de Moscou, la révolution de juillet, si l'empereur Nicolas l'avait pu comprendre, pouvait elle-même, par une de ces chances extraordinaires dans l'histoire des peuples, avancer d'un autre siècle la civilisation de l'empire qu'il commandait et ajouter ainsi de belles pages aux annales des czars!

« L'empereur Nicolas ne l'a pas voulu!...

« Peu soucieux d'être ramené comme par miracle sur le terrain des imitations glorieuses, imitations qui depuis Pierre-le-Grand avaient fait alternativement la puissance et le prestige des czars, l'empereur Nicolas a préféré se laisser emporter à des impressions, peut-être à des caprices, à des ressentiments personnels; il s'est mis alors à boudier l'Europe entière, et si la Pologne, principal écho de l'enthousiasme révolutionnaire universel, ne l'avait subitement reporté vers les choses européennes... en moins de temps qu'il n'en faut pour rendre un ukase, l'empereur Nicolas se serait fait asiatique. « Si je » pouvais, » s'écriait-il dans un de ses emportements étranges, « faire un fossé qui séparât à jamais la Russie du reste » de l'Europe, je consentirais à le creuser moi-même... de » mes propres mains!... »

« Un grand rôle, cependant, se présentait à jouer!...

« Ce rôle, chez le chef d'un vaste empire militaire, était décisif pour les destinées du monde intellectuel; il consistait à se mettre à la tête du mouvement pour le diriger.

« L'empereur Nicolas ne l'a pas voulu!

« Le peuple anglais, cependant bien autrement sérieux que lui, subissait l'entraînement et la séduction du mouvement de 1830!...

« L'Allemagne, elle-même, ressentait et montrait des impressions dont la Prusse, 47 ans plus tard, ne se refuse point à formuler la tardive mais vivante image!...

« Une inspiration du ciel, donc, un éclair de Dieu reflété par le double diadème du jeune et nouvel autocrate, et la

marche en avant de tous les peuples européens dans la voie des progrès humains était résolue!...

« Mais là où un simple instinct généreux pouvait ouvrir la lice au bonheur des générations présentes s'est rencontré, par un de ces caprices du sort, comme Pascal les peint d'un trait, moins qu'un grain de sable, un homme! dont le caractère inquiet, bizarre, a tout arrêté, tout remis en question!

« Cet homme, c'est l'empereur Nicolas!

« Faisons donc vivre l'empereur Alexandre quelques années de plus, et la pensée étrangère, cette fois, pouvait franchir d'autres limites et, sous la tutelle de la force porter ses germes féconds jusques là où Dieu a toujours recélé ses tempêtes, jusques là où, dans la politique et dans l'histoire, il a toujours accumulé ses plus rigoureux enseignements, au sein, enfin, de cette *officina gentium* des anciens, source inépuisable des invasions barbares des 4^e, 5^e et 6^e siècles, nerf vigoureux des opérations de la Sainte-Alliance en 1814 et 1815, réseau qui commence à Attila, pour finir à Napoléon; point de départ, en un mot, de ces hordes intarissables avec lesquelles on songe encore souvent à Pétersbourg à régenter l'Europe démocratique, industrielle, intellectuelle d'aujourd'hui!

« Encore une fois, qu'a donc gagné l'empereur Nicolas, dans son propre pays, au rôle qu'il a choisi?

« Là, alors, tout est devenu imminent!... Ce n'est plus seulement au sommet d'un empire, mais vraiment bien sur le cratère d'un volcan que la double majesté de l'autocrate est assise!... La noblesse, si souvent teinte du sang de ses empereurs, gémissant de ces ukases qui, sans pitié pour l'éducation qu'elle reçoit, lui défendent d'aller jouir de son or en pays étranger... une armée valcureuse que les souvenirs des guerres de l'Occident dévorent dans les solitudes affreuses de ces steppes que la paix lui impose pour théâtre et pour séjour... une administration civile toujours humiliée ou corrompue... des serfs millionnaires soupirant après l'aurore de la liberté... d'autres esclaves!... que la politique et l'humanité ne peuvent regarder sans pleurer! oui, voilà les éléments de cette lave brûlante qui peut s'allumer dans l'empire... L'empereur Nicolas, il faut s'empresse de le dire, n'ignore rien, lui, de ces dangers comme de ces haïnes; c'est pourquoi aussi, quand l'Occident, qui appelle l'Orient « le pays des rêves, » affecte de considérer le czar comme l'unique arbitre de l'Europe révolutionnaire, ce même czar qui sait, lui, où sont ses avantages réels, ceux de pouvoir, à la distance où il trône, donner le change sur sa véritable situation, ne cesse d'être en proie aux angoisses, aux terreurs les plus fondées!... et ce n'est point impunément alors, qu'on le croie bien, que tant de cadavres nouveaux d'empereurs russes, morts de mort violente, se dressent à ses côtés pour lui rappeler qu'en Russie empereur et empire ont une vocation commune, celle de stupéfier et d'éblouir jusqu'au moment où, par un éclair lancé par la main de Dieu, tout s'effondre et tout disparaît!...

« Reconnaissons donc que l'extrême gravité de la situation dans laquelle il se trouve est de nature à élever parfois dans son esprit les appréhensions à la fois les plus sérieuses et les plus justifiées... »

« Penserait-on, par exemple, en France, que les persécutions accumulées sur la race polonaise n'aient pas retenti au milieu de ces localités qui nous environnent en profonds et douloureux échos? penserait-on que 30,000,000 de Slaves répartis en Serbie, en Illyrie, en Bosnie, en Croatie, en Hongrie, en Bulgarie, en Bohême, en Istrie, et jusque dans la Prusse, y soient restés insensibles?... Ignorerait-on que demain, aux premiers rayons du jour, le télégraphe peut annoncer, au sein de votre République, qu'il vient de sonner pour les Slaves une de ces heures qui marquent comme par un coup de foudre le réveil des races longtemps asservies, opprimées, attachées à des glèbes pétrées de sang humain! Polonais, Illyriens, Tschèques, Croates, Slovaques, Bulgares et Serbes peuvent à pareille heure, monsieur, se compter entre eux, et, mesurant la largeur du ruisseau de sang qui sépare à jamais de l'empereur de Russie la cause sainte du panslavisme, faire de la ville que nous avons sous les yeux, de Belgrade, une Varsovie nouvelle!

« Au sein de cette arène de combattants formidables, oui, Varsovie, je le reconnais... est trop près du Vésuve enflammé de Saint-Petersbourg;... mais au cœur du panslavisme reste, monsieur, plus d'une cité autour de laquelle peuvent s'agglomérer la force et la puissance de tant de patriotismes malheureux et pourtant si glorieusement belliqueux encore, et là où règne aujourd'hui comme hospodar le fils généreux de ce caporal autrichien que son épée fit aussi roi... sous le nom si longtemps redouté de Czerni-Georges ou de Georges-le-Noir... dans la ville de Belgrade, en Serbie enfin, pourrait s'élever la capitale d'une république d'autant de Slaves qu'il y a de Français sous le soleil!...

« Mon interlocuteur avait fini cette dernière tirade pleine de chaleur et d'éloquence en me montrant Belgrade, cette Jérusalem des Slaves, que nous avons là sous les yeux... Passant tout à coup, et par une transition naturelle, aux événements récents dont lui et moi nous venions d'être les témoins à Jassy et à Bucharest, mon interlocuteur continua:

« Croyez aussi, monsieur, qu'il importe au gouvernement dictatorial de la République, plus qu'à tout autre, de comprendre le caractère de cette révolution qui vient de s'accomplir dans la principauté valaque!

« Le jeune parti démocratique, composé là des mêmes éléments qui ont décidé en quelques heures, à Paris, de la Révolution de Février, a eu sur le mouvement français l'avantage de se montrer acteur et spectateur très intelligent de la situation politique générale. Voyant tant de matières combustibles, accumulées au grand soleil, dans les questions hongroise, slave, polonaise, italienne, avec l'état révolutionnaire de Vienne et de Berlin, et la République française au fond du

tableau, les Moldo-Valaques ont fait ce qu'on attribue à La-grange dans la soirée du 23 février... ils ont vu qu'une étin-celle était nécessaire... ils l'ont produite!... Qu'il y ait plus tard réussite ou insuccès, cette page de l'histoire de la Roma-nie restera la plus belle, l'histoire devant dire : « Ce jour-là, la lumière fut faite!... »

» Libre à ceux qui ne veulent pas voir cette lumière de fermer obstinément les yeux!...

» Mais elle n'est pas seulement la lumière... elle est la flamme qui les brûlera.

» Il ne faut donc pas que le gouvernement de la République française, et surtout son gouvernement dictatorial (lui qui assume la responsabilité de tant d'actes rigoureux)... encoure un jour le reproche de s'être, dans des conjonctures si importantes, refusé à connaître la vérité : or, la vérité, la voici!...

» Le jeune parti démocratique moldo-valaque qui connaît les crimes du protectorat russe, sait que depuis quelques années, encouragé par les hontes de votre gouvernement déchu, il marche dans le sang, dans le vol, dans l'infamie.

» Il n'a pas voulu qu'au moment où toutes les royautés légitimes s'affaissaient sur elles-mêmes, le protectorat, cette royauté bâtarde, eût la prétention d'imposer à l'Europe une autorité usurpée, usurpatrice, honteuse, démoralisatrice.

» Il n'a pas voulu qu'à chacune des minutes que marque la pendule de l'Empereur à Pétersbourg, son protectorat, sous le prétexte de régler à Bucharest et à Jassy des affaires qu'il embrouille à dessein, par ses consuls, permit aux Cosaques de s'immiscer dans les choses de l'Europe, d'amener la baisse dans les fonds de Londres et de Paris, et de troubler ainsi, en passant le Pruth, la paix comme la prospérité du monde entier! Il a ainsi dénoncé à l'Europe entière ce droit monstrueux qu'auraient alors les hospodars de renfermer à volonté, comme le sénateur de Rome, et cela dans les plus de leur robe hospodari-cale, ou LA PAIX OU LA GUERRE!...

» Si donc les cabinets européens, et, à leur défaut, le cabinet de Paris veulent en finir avec le protectorat des Russes, l'occasion est admirablement propice!...

» Une seule réprimande faite à temps et avec énergie à Pétersbourg châtié le protectorat, châtié, il est flétri, flétri, il est mort!

» Les chefs d'accusation contre lui, hélas! sont partout :

1° Dans les massacres d'Ybraïla en 1841 et 1843, quand, dans le but de faire jouir les Slaves de la Bulgarie des douceurs du protectorat de Pétersbourg, des collisions sanglantes s'élevèrent à l'instigation du consul russe à Galacz, M. de Carniéff, entre Greco-Bulgares et Valaques, forcèrent enfin l'empereur Nicolas à destituer son consul et à l'exiler à sa manière.

2° Dans chacune des circonstances de la chute du hospodar Alexandre Ghika, frappé par la Russie pour l'avoir, maintes fois, surprise en flagrant délit d'usurpation, d'émeutes et de tentatives révolutionnaires contre les droits de la Porte-Ottomane.

3° Dans toutes les circonstances de l'avènement, et du règne du hospodar Bibesco, telles que les raconte une publication qui n'est pas suspecte, puisqu'elle émane de la chancellerie de Pétersbourg, je veux parler de la brochure publiée l'année dernière à Bruxelles sous le titre de : la Principauté de Valachie sous le hospodar Bibesco ; on a eu beau prendre, en cette circonstance, les initiales du nom et la qualité d'un de vos agents diplomatiques, aucun lecteur éclairé et honnête n'a pu s'y tromper!...

4° Dans la scandaleuse affaire des doubles divorces ;

5° Dans la ridicule et coupable tentative faite pour exploiter les mines d'or du pays ;

6° Dans la sanglante affaire des mines de Telega qui, en pleine audience du grand-divan-princier, amène le juge de la cour suprême, Chrysoscoleu, à s'écrier sur son siège, en présence des faits scandaleux de l'enquête : « Irons-nous donc plus avant, MM. les juges, dans un procès où, à chaque pas, nous trouvons pour seul et pour principal coupable, S. M. l'empereur de toutes les Russies!... »

7° Dans l'affaire des monastères ayant pour but d'inféoder au protectorat de Pétersbourg l'administration temporelle du cinquième du territoire moldo-valaque, voué déjà aux couvents des Saints-Lieux ;

8° Dans les brigandages qui se commettent chaque jour à l'embouchure de Soulinah ;

9° Dans chacune des phases du démêlé Mussurus envenimé, à dessein, pour amener entre la Porte et la Grèce ces difficultés qui arrêtent, dans une année de disette, le cabotage des Grecs dans la mer Noire, et retiennent à Ybraïla et à Galacz, au profit des blés d'Odessa et de la mer d'Azoff, tous les grains entassés par les Moldo-Valaques pour venir au secours des populations pauvres de l'Angleterre, de l'Algérie et de la France ;

10° Etc., etc., etc.

» Seulement, le général Cavaignac doit savoir que le pavillon de la révolution de juillet a été tellement sali, flétri, en toutes occasions, par le ministère des affaires étrangères du 29 octobre, aux yeux des Turcs, des Russes et des consuls étrangers à Bucharest et à Jassy, que tant que le gouvernement de la République n'aura pas l'intelligence de ces faits, n'aura pas la compréhension détaillée de tant d'abjections du gouvernement déchu, le pavillon tricolore, sur le territoire des principautés du Danube, continuera à être entre les mains du gouvernement républicain, et comme par le fait d'un ensorcellement inexplicable, une arme dont la lame est impuissante, mais qui blesse outrageusement par la poignée!...

» Le malheur, dans toutes ces graves affaires, c'est donc de ne vouloir pas comprendre, c'est aussi, le croirait-on possible... de se refuser à écouter!...

» Que n'ai-je, monsieur, dans ces importantes circonstances l'honneur d'appartenir à l'Assemblée nationale?

» Ah! c'est un devoir, croyez-le, d'ambitionner les suffrages quand on est poussé, non-seulement par la conviction profonde qu'on les mérite, mais quand par des circonstances de toute sa vie politique on se trouve encore naturellement conduit et animé par la pensée que personne, en France, ne peut, pendant qu'il en est temps encore, rendre à la République, à l'Assemblée nationale, au pays, les services qu'il serait cependant devenu si nécessaire de lui offrir.

» Eh quoi! lorsqu'au lendemain de la révolution de Février les assemblées nationales de Francfort, de Berlin, de Vienne et de Prague, ont compté, dans leurs rangs, de nombreux diplomates qui ont éclairé par mille lumières les questions aujourd'hui si essentielles des nationalités européennes et celles de leur influence si grave sur la politique générale, personne à l'Assemblée nationale de la République française, à raison sans doute d'études approfondies, variées, savantes même sur toutes autres matières de parlement que la diplomatie, n'a apporté à l'Europe, si impatiente de l'entendre exprimer là, une seule idée sur ces immenses intérêts!

» Les devoirs d'un vieux serviteur, bon républicain, deviennent alors d'autant plus grands, qu'abstraction faite de cette circonstance qu'en deux fois vingt-quatre heures votre jeune République a vu disparaître autant de vieux diplomates et d'officiers généraux qu'il en aurait pu mourir sur vingt des plus grands champs de bataille de l'Empire, il y a, plus que jamais aujourd'hui, sur de pareilles questions, et notamment sur la question moldo-valaque, un noble mandat à remplir. Heureux donc celui dont la position et le talent feraient tout à coup à la tribune de l'Assemblée nationale de la République française un avocat éminent, un patron illustre d'une cause aussi sérieusement intéressante.

» Car son péril est imminent!...

» Dans l'ignorance où l'Europe, et surtout la France, sont des affaires des principautés du Danube, la Russie, impuissante à avancer, même au moyen de ses armées sur un terrain où partout, elle le sait bien, le pied lui glisse dans des infamies de toutes sortes, de toute nature, peut décider la Porte, puissance suzeraine, à se mettre en avant, à faire tout ce qu'elle voudrait faire elle-même, si, un seul instant, elle osait paraître!...

» C'est ainsi, par exemple, qu'elle peut amener la restauration du prince Bibesco, ou tout au moins le retour de l'ancien ordre de choses.

» Mais il suffira, alors, de reprendre cette fameuse publication faite si imprudemment, par ordre de l'empereur, l'année dernière à Bruxelles, en plein ministère Guizot, pour voir ce que les Russes eux-mêmes pensaient de leur protégé, et pour comprendre de quel affront serait son rétablissement pour la Porte, pour les Valaques, pour la France elle-même!...

» L'affaire Moldo-Valaque est donc sous tous les rapports et sans que personne, au sein de votre République, le soupçonne, une véritable épée de Damoclès, suspendue sur toutes les parties vulnérables de votre gouvernement dictatorial!...

» Les moyens d'y parer seraient de prescrire, immédiatement, au général Aupick, de dresser une enquête sur les crimes sans nombre du protectorat des Russes à Bucharest et à Jassy, pendant les dernières années, (les correspondances politiques de vos agents dans les principautés fourniraient déjà à l'Assemblée nationale des éléments suffisants), de mettre cette enquête sous les yeux de la Porte-Ottomane, de contribuer ainsi à rendre à la puissance suzeraine ses convictions morales, et à aider aussi au développement de ses forces matérielles.

» Le gouvernement de la République, pur de tout précédent mauvais, ne devrait point hésiter, une fois qu'il serait éclairé sur les hontes du gouvernement déchu, dans les affaires Moldo-Valaques ; (hontes qui n'épargneraient aucun des intérêts les plus sacrés), ne devrait pas hésiter, dis-je, à faire amende honorable à Constantinople, pour tous les actes de lâcheté du ministère des affaires étrangères français dans les dernières années, et, placé sur ce terrain de la droiture et de la légalité, il tendrait la main à ce que les cabinets de Londres, (et lord Palmerston est déjà suffisamment édifié sur les faits auxquels j'ai fait allusion, par les rapports de ses consuls de Berlin et de Vienne seraient tentés, de leurs côtés, de montrer de vellétés honnêtes et courageuses!...

» Alors, Monsieur, le protectorat des Russes succombe au milieu des graves événements de la Valachie, comme un adversaire tué en duel par une balle au front... Les ponts du Pruth menant, à volonté, les Russes dans les choses de l'Europe!... s'effondrent!... L'empereur Nicolas se trouve, désormais, plus reporté vers les choses de l'Asie... que vers nos luttes intellectuelles et sociales... et le problème qui agite Napoléon jusqu'à son lit de mort : « mais! « l'Europe sera-telle donc républicaine ou cosaque (1)? » est renvoyé lui-même par delà les limites assignées aux prévisions humaines!...

» Car, croyez-en ma longue expérience, citoyen d'une République qui peut devenir la mère de tant d'autres, quels que soient, au moment où je vous parle, les dénominations des partis, les noms propres de ceux qui sont engagés dans les grands litiges que nous avons sous les yeux, on ne peut plus se le dissimuler, le fond de la lutte est décidément entre l'in-

(1) Un voyageur arrivé à Paris aujourd'hui, 9 novembre, est venu en toute hâte de Bucharest, à vu là les premiers régiment russes arrivés dans cette capitale. Les officiers des corps d'élite déjà invités à des bals brillants, ne songent pas le moins du monde à y dissimuler les plans de l'empereur, ni leurs propres espérances. « Tels que vous nous voyez, nous composons l'avant-garde de l'armée russe et nous ne sommes ici qu'en passant! » c'est d'abord à Vienne et à Berlin que nous avons à faire, et quand nous aurons rétabli là les choses, aidés des soldats de la Prusse et de l'Autriche, c'est sur la République française que nous marcherons. »

terêt des aristocraties européennes et l'intérêt socialiste des démocraties!...

» Les champs de bataille qui, d'un consentement unanime, seront toujours placés en dehors des grands centres de l'industrie et de l'agriculture, seront ces steppes qui nous environnent... Ceux de la Hongrie... du Bannat... des principautés du Danube!...

» Les soldats qui descendront les premiers dans la lice, seront les Russes de l'empereur Nicolas, les Polonais, les Allemands, les Italiens!...

» L'arrière-garde sera : les Français d'un côté ; de l'autre, les Belges, les Anglais, les Scandinaves!...

» Les Slaves, encore enclavés, » continua mon compagnon de voyage avec un sentiment profond d'amertume et de découragement, « pourraient bien, à raison de plus d'un retard des gouvernements révolutionnaires à leur endroit, devenir les Suffrètes de la bataille!...

» La victoire sera d'abord assez indifférente aux absolutistes!...

» Mais... quant aux démocrates, vainqueurs ou vaincus, ils rentreront l'hiver dans leurs foyers, où des théories dangereuses, doublant d'intensité en présence du froid et de la misère, feront, il faut le craindre, hélas! éclater des agitations nouvelles!... Puis, au printemps de 1849, la faim referra des héros qui gagneront des batailles... et on verra s'abaisser, alors, ces barrières qui séparent dix-huit à vingt millions de prolétaires de ces riches et immenses terrains donnés à l'Europe par la providence de Dieu, mais laissés si longtemps infertiles par la mauvaise politique des rois!...

» Ces terrains, monsieur... ce sont ceux-là même dont, depuis quelques jours, nous vivons entourés... »

» Que de fois, à moi, vieux voyageur politique, m'ont apparu, au milieu de leurs trésors inépuisables en grains, en terres, en prairies, en forêts, les solutions si simples, si naturelles, si indiquées par le doigt de Dieu de toutes les questions qui vous agitent, qui vous divisent, qui vous arment si douloureusement les uns contre les autres!...

» Oui, croyez-le fermement... c'est ici, c'est au milieu de ces vastes et admirables contrées que se trouve la conclusion des maux dont souffre aujourd'hui l'Europe... Seulement... que les Etats démocratiques y prennent garde, qu'ils y songent à temps... et qu'ils ne permettent pas à la politique des Russes de compliquer ces grands problèmes, en jetant de nouveau sur ces terrains les races... LES Hordes de l'Asie. »

» J'écoutais mon intéressant interlocuteur avec une attention religieuse, je craignais tout ce qui aurait pu venir le distraire ou l'interrompre, quand lui-même se méprenant sur mes impressions qui cependant lui étaient toutes très-sympathiques, tourna court à ses récits... et ajouta avec un chaleur qui n'était pas exempte d'une sorte de brusquerie : « Je ne me dissimule pas, monsieur, que je parle là pour vous une langue qui doit vous paraître à la fois très-inintelligible et très-nouvelle, je tenterai cependant encore, avant de finir, de vous faire comprendre et par quelques aperçus, prompts, incisifs, positifs, comme vous les aimez aujourd'hui, .. vous autres Français... en quoi cette question des Principautés du Danube prime, par sa portée directe sur l'honneur et sur la sécurité de votre République... toutes les questions présentes... fût-ce même celle d'Italie!... »

» Les difficultés qui se présentent partout... la lutte... le duel... comme vous voudrez l'appeler, est, décidément, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, entre l'intérêt absolutiste et l'intérêt socialiste des démocraties! Ainsi donc... que les Autrichiens perdent ou conservent l'Italie... que l'empereur Ferdinand se relève vainqueur à Vienne, que le roi de Prusse triomphe des barricades d'ouvriers à Berlin... le peuple allemand est là qui sait que dans tous les cas, par sa volonté... par la volonté même des soldats des monarchies... Ferdinand I^{er} et Frédéric-Guillaume IV ne se relèveront qu'empereur ou roi constitutionnels!...

» Le peuple de Berlin... le peuple héroïque de Vienne, au point de vue des intérêts démocratiques, ne combattent donc que ce qu'il m'est permis d'appeler ici... des demi-dangers... »

» Sur le terrain des principautés du Danube... au contraire... c'est à l'empereur Nicolas, à cette expression, si peu châtiée, du despotisme absolu... que les Moldo-Valaques, ces sentinelles avancées, héroïques, de la démocratie... disons mieux de la République, (ils ont dans les veines le sang romain)... que les Moldo-Valaques ont affaire!...

» Ne vous ai-je pas déjà dit quels sont les intérêts sacrés qu'ils défendent?...

» Ils ne veulent pas que sous le prétexte de protéger... la puissance russe, cette ennemie prétendue des révolutions... la puissance russe, chez eux, démoralise, corrompe, révolutionne, ensanglante au besoin... puis se présente ensuite hypocritement pour régler ce qu'elle seule a embrouillé... ET FINISSE PAR ACQUÉRIR!...

» Ils ne veulent pas que, par le protectorat, et à cause des affaires de la Valachie et de la Moldavie, l'empereur, encore une fois, entre, à volonté dans les choses de l'Europe!...

» Ils savent que leurs blés abondants, que leurs grasses prairies, que leurs forêts, six fois séculaires... sont bien plus faits pour adoucir, par des pactes au profit de leurs frères d'Europe, les maux dont souffre l'époque présente, que pour servir de proie aux hordes asiatiques!...

» L'Italie n'a pas craint de s'écrier, après février, Italia farà da sé!... l'Italie fera tout elle-même!...

» Mais les Moldo-Valaques vous ont crié, eux, d'avoir pitié d'eux, de leurs efforts... ils ont plus fait ; ils vous crient, par ma bouche, de réparer vos propres torts... »

» Ils ne sont, en effet, engagés dans des luttes aussi disproportionnées que parce que non-seulement vous les avez abandonnés, mais encore parce que par une série de faits, qu'il est enfin indispensable de jeter au grand jour de la publicité... vous les avez livrés pieds et poings liés... à un ennemi... qui est aussi le vôtre!... puisqu'il est celui de la civilisation... de la liberté!...



Czerney Georges, ou Georges-le-Noir, hospodar de Servie.



Portrait et thougra (signature) de Sa Hautesse le sultan Abd-ul-Medji-Khan, fils de Mahmoud, toujours victorieux.



La Princesse Marie Bibesko.

» En un mot, comme en mille... ils ne sont aujourd'hui aussi infortunés que parce que le drapeau tricolore de la France accueilli et salué chez-eux, dans les dernières années de la monarchie de juillet, comme un symbole d'espérance, a passé son temps, sous le ministère du 29 octobre, à trafiquer d'eux, de leurs institutions, de leurs droits, de leurs princes... ; puis, pour comble d'ignominie, par trafiquer de ses consuls... ET, ENFIN, DE LUI-MÊME !...

» Voilà, monsieur, ce que la France républicaine doit enfin apprendre... ou à défaut de toute éducation gouvernementale, à défaut de tout sentiment inné de l'autorité... les plus purs républicains de la veille... ces héritiers involontaires d'une royauté qui s'est affaïssée sous le poids de tant de hontes, finiraient, faute de notions exactes, faute, surtout, de laisser arriver jusqu'à eux... la vérité! .. finiraient par s'engager et cette fois, en aveugles, dans toutes les mêmes voies où s'est si fatalement et si justement perdue la

dernière des monarchies de la France !...

..... La conversation en était là, quand à bord du bateau à vapeur, où se trouvait un nombre infini de chrétiens et de Turcs, un grand bruit se fait entendre !... un musulman de haut rang, embarqué avec soixante de ses femmes et les gardes de son sérail, venait de surprendre un de nos passagers, jetant à la dérobée ses regards à travers les rideaux de son harem. Être témoin de cette grave infraction et vouloir la punir par la mort du chrétien, ... ne furent que l'affaire d'un moment.

Je courus au mahométan, et, avec le secours de mon interlocuteur, je fus assez heureux pour calmer sa juste colère : tout rentra dans l'ordre. Deux heures s'étaient à peine écoulées, depuis cette scène terrible, qu'un jeune Turc, qui avait paru prendre un vif intérêt au rôle de conciliateur que j'y avais joué, s'approcha de moi et me dit avec l'accent le plus doux et le plus



La ville de Belgrade en Servie, d'après M. M. Bouquet.

touchant; Effendi! je suis un des kiatibs (calligraphes) dont on veut bien apprécier les ouvrages à Constantinople; le vrai croyant, dont vous avez su, à temps, apaiser le vif ressentiment, est mon père; veuillez accepter ce petit souvenir comme un témoignage de ma profonde reconnaissance envers vous; en même temps le jeune musulman me remettait un épais

موسیو بیوفوق جناباری

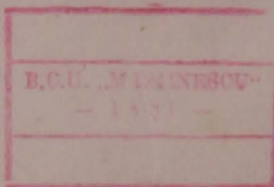
papier de Venise, sur lequel je discernai d'élégants caractères turcs, se dessinant en relief comme sur le marbre le plus blanc de Paros !...

J'en joins ici le dessin :

Il y a peut-être une raison pour qu'un jour, avec le développement d'autres faits... il intéresse nos lecteurs !...

On assure qu'il contient le nom de l'auteur de cet album.

Paris, le 24 septembre 1848.



B C U I A S I

Central University Library lasi



6 décembre 1848...

4006

B C U I A S I

Central University Library Iasi

B C U I A S I

Central University Library Iasi

B C U I A S I

Central University Library Iasi

B C U I A S I

Central University Library 100